LA TABLE RONDE

AVRIL 1951

SOMMAIRE

Souvenir d'ANDRÉ GIDE

FRANÇOIS MAURIAC :
La victoire de Spartacus........................ 9

THIERRY MAULNIER :
Le Maître de Liberté:........................... 14

JACQUES LAURENT :
Il suffisait de se montrer...................... 20

JULIEN GREEN :
Entretiens avec André Gide...................... 33

CLAUDE MAURIAC :
Gide à Malagar.................................. 48

★

JACQUES CHARDONNE :
Avant-propos.................................... 71

GILBERT LELY :
Une fiancée du Marquis de Sade *(Lettres inédites)*... 76

RENÉ-JEAN CLOT :
Le refus de la Mort certaine.................... 86

MARIO SOLDATI :
La fenêtre *(fin)*.............................. 95

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS :

GEORGES BURAUD : La mythologie française....... 133

MICHEL DANCRET : L'art de François Mauriac..... 143

ALBERT-MARIE SCHMIDT : Les mésaventures de Psyché....... 144

LES ROMANS :

FRANÇOIS MAURIAC : *Chevaux abandonnés sur le champ de bataille,* de BERNARD BARBEY 147

ROGER NIMIER : Mon bon oncle Léautaud disait un jour.. 149

CLAUDE ELSEN : Paul Valéry et la tentation romanesque 150

FÉLICIEN MARCEAU : *La vie des autres,* de LADISLAS DORMANDI... 153

JEAN-YVES CHEVALLIER : Violence et « cruauté mentale »... 155

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE :

HENRI CLOUARD : Encore le dix-huitième siècle...... 158

CLAUDE DELMAS : *Portraits de femmes,* d'ÉMILE HENRIOT 161

LA PHILOSOPHIE :

PIERRE BURGELIN : Jaspers, Nietzsche et la philosophie.. 163

LE THÉATRE :

GUY DUMUR : Passage du poète 168

LE CINÉMA :

MICHEL BRASPART : Vingt ans après, ou « A l'ouest rien de nouveau »................................. 171

LA MUSIQUE :

CLAUDE ROSTAND : *Fidelio* par l'Opéra de Vienne... 173

LA VIE COMME ELLE VIENT :

GERMAINE BEAUMONT : Les prisons célèbres....... 177

★

VARIÉTÉS

JEAN GRENIER :
Lexique 181

LA VICTOIRE DE SPARTACUS

C'est en chrétien que dans le Figaro *j'ai commenté la mort de Gide. Je me suis appliqué ici à me tenir hors de toute considération religieuse.*

F. M.

« Les plus avisés de ses admirateurs littéraires se plaisent à oublier que sur cinq ou six points les plus importants de la pensée humaine il est affirmatif et net autant qu'aucun esprit réputé vigoureux et brutal... » Ce mot de Barrès sur Renan, comme il nous éclaire André Gide !

Cet esprit qui se voulait « non prévenu » et qui s'y efforça, et qui crut l'être, ne fut, sur l'essentiel, qu'affirmation. Son charme venait de ce contraste : qu'il cédait aisément à vos raisons ! Avec quel feint détachement il vous laissait le dernier mot ! Mais rendu à lui-même, devant la page de son carnet, il réoccupait avec force tous les points sur lesquels il avait paru céder, passait à l'attaque, s'armait de toutes les concessions qu'on avait cru habile de lui faire, les retournait avec une verve feutrée contre vous, ce qui n'eût rien été, mais surtout contre la vérité dont vous vous imaginiez l'avoir convaincu. Le *Journal* n'est fait que de ces solitaires et cruelles représailles aux dépens de l'interlocuteur assez stupide pour avoir cru un seul instant qu'on peut avoir raison contre André Gide.

Charmant, souple, ondoyant, « bénin et gracieux », prompt à s'attendrir, capable d'effusion, pour un rien au bord des larmes, d'un commerce exquis, on ne saurait trop le dire,

parce que chez aucun autre homme une intelligence si aiguë ne s'allia à ce je ne sais quoi de frémissant, d'ouvert, de livré — oui, mais sous tant de grâce et de charme, une volonté tendue, une dure mâchoire serrée, un état de constante alerte contre toute puissance extérieure menaçante pour son autonomie. Un état d'alerte? Ce n'est pas assez dire : sous chaque mot qu'il a écrit se poursuit un travail de sape contre la cité ennemie : celle où la nature est combattue, où l'assouvissement des passions s'appelle le mal, où une malédiction particulière pèse sur le plaisir, sur ce qui pour Gide est le plaisir.

Mais cette cité ennemie, c'est tout de même la sienne, celle où le calviniste André Gide est né dans la servitude, celle où dès sa jeunesse il a souffert, lui et les millions d'êtres humains sur qui les lois de la cité chrétienne font peser le même interdit.

Il y a un Spartacus dans Gide. Il a été le chef des esclaves révoltés au centre même de l'ordre romain. Mais l'héroïque Spartacus a été abattu, n'ayant résisté que deux années; André Gide, lui, après un demi-siècle de constantes victoires, jette *Corydon* à la figure des bourgeois, des pasteurs et des prêtres, se glorifie dans son *Journal* de plus d'exploits qu'il n'en a fallu à Oscar Wilde pour connaître la sombre gloire du hart labour — et en échange de tant de provocations, obtient le prix Nobel.

Il n'est pas sûr qu'André Gide n'ait au secret de son cœur subi ce constant bonheur comme une malédiction. La grandeur de Wilde, celle de Verlaine, il savait bien que c'est d'avoir payé dès ici-bas jusqu'à la dernière obole. Je crois qu'à certains moments Gide s'est voulu martyr. Un soir, il y a bien des années, il m'a parlé avec nostalgie de la prison où Gustave Hervé expiait ses opinions antimilitaristes. Et voilà où Gide m'apparaît grand : ce n'est pas un penchant à l'exhibitionnisme sénile qui lui dicte, dans ses derniers « journaux », d'humiliants aveux ; mais il tenait à témoigner devant le monde qu'il avait commis ces mêmes actes pour lesquels d'autres hommes sont encore condamnés et déshonorés. Jamais la relativité de la morale n'éclate comme dans

les conjonctures de cette sorte, lorsque l'étalage d'une action mauvaise ou même horrible répond à une exigence de justice.

Par-delà le bien et le mal, vers la terre promise d'une moralité neuve, Spartacus a entraîné ses troupes d'esclaves qui se croyaient délivrés. En réalité, Gide seul s'est rendu libre ; il a réussi pour lui seul ce prodigieux renversement, mais la race infortunée n'en a eu aucun bénéfice. Tous les dons de l'artiste, la plus haute culture entretenue, enrichie jusqu'à son dernier jour, un art de vivre délicieusement en désaccord avec une société dont il rejeta toutes les exigences, tous les devoirs, mais dont il sut ne négliger aucune des commodités qu'elle dispense à ses privilégiés, cet art suprême, Gide ne l'a légué à aucun de ses disciples : les épigones de ce prodigieux baladin du monde occidental, observez-les lorsqu'ils étendent sur la place publique la descente de lit râpée de leur alcôve et qu'ils recommencent indéfiniment leur hideux et morne numéro conjugal.

Inimitable Gide ! Avec quelle feintise il sut toujours se débarrasser de ses adversaires pesamment armés ! Comme il eut tôt fait de les abattre les uns après les autres et ils s'écroulaient dans le fracas de leur cuirasse maurrassienne et de leur armure thomiste, et lui, si leste, dans le pourpoint et sous la cape de Méphistophélès (mais n'était-il pas plutôt Faust déguisé avec les défroques du diable?) il enjambait leurs corps et courait à ses plaisirs ou à ses lectures.

Virtuose du tirage limité, de l'édition introuvable, de l'insuccès apparent et secrètement cultivé en vue d'une gloire solide, il a su dès le départ jouer sur le petit nombre des lecteurs. C'est qu'en France, pays de la paysannerie et de la boutique, trois mille délicats dispensent la gloire littéraire. Il n'existe plus chez nous de littérature nationale. *La Nouvelle Revue Française*, émanation de Gide, a été le journal officiel de cette élite dispensatrice de la gloire. Gide, par elle, a réglé l'opinion des jeunes hommes que nous étions entre 1910 et 1914. De Théophile Gautier à Bourget et à Henri de Régnier, le nombre d'auteurs de toutes les époques qu'il

nous faisait jeter par-dessus bord, cela me paraît incroyable quand j'y songe. Mais comment n'eussions-nous pas été séduits? Il est très rare que la culture et le goût culminent à ce degré dans un même esprit, d'ailleurs libéré de toute entrave idéologique. J'ai écrit que Gide, comme Jean-Jacques et comme Chateaubriand, ne survivra que par ceux de ses livres qui traitent directement de sa propre histoire : *Si le grain ne meurt, Journal,* parce que c'est lui qui nous intéresse et non ce qu'il invente. C'était oublier qu'il demeure l'unique sujet de ses ouvrages d'imagination : *l'Immoraliste,* c'est lui ; *la Porte étroite* décrit l'amour de tête sur lequel il a édifié l'équivoque douloureuse de sa vie. A travers *les Faux monnayeurs,* roman peut-être raté, court la veine gorgée de sang du journal d'Édouard. La présence de Gide dans tout ce qu'il a écrit assure la pérennité de son œuvre.

Gide virtuose du dialogue : avec ses amis, avec ses adversaires, avec lui-même, avec le Christ. Le seul de mes aînés qui ait possédé ce don admirable, Barrès était retranché : un monstre d'indifférence et d'inattention à ce qui n'était pas lui-même. Claudel? le Cervin que l'on contemple avec amour depuis sa fenêtre. On ne cause pas avec le Cervin. Jammes pétillant d'esprit et merveille de poésie jaillissante... mais il ne comprenait rien aux autres. Avec Gide, comme on causait ! ou plutôt, comme on aurait bien causé ! Malheureusement, n'importe quel jeune homme l'intéressait plus que vous. Je n'ai réellement joui de son commerce que durant les quelques jours où je l'ai tenu sous clef à Malagar, et durant deux décades de Pontigny : là où il était attaché, il fallait bien qu'il broûtât, mais le diable, c'était précisément de l'attacher.

Le vieil Ariel a été rendu aux éléments et son départ est une dernière grâce qu'il nous accorde ; elle secoue un peu notre république assoupie dans les salles de rédaction de la presse hebdomadaire : « ah ! que la mort de M. Renan sera intéressante ! » s'écriait le jeune Barrès, à l'âge de Roger Nimier. Impertinence qui recouvre le plus bel éloge qu'un vieil écrivain puisse mériter de ses cadets. La mort de Gide ne le sépare pas de nous. Ce n'est pas de lui que l'on pourra

écrire, comme de Barrès précisément : « Gide s'éloigne... » Il ne s'éloignera pas tant que nous serons là. La mort de Gide est un épisode et non le moins réussi (comme s'il l'avait réglé lui-même...) de ce destin qui n'a pas été subi, mais qui a été conduit et orchestré avec quelle maîtrise ! et qui continue par delà la tombe à séduire et à provoquer.

FRANÇOIS MAURIAC.

P.-S. — Je m'étonne de la hargne que, dans *Opéra*, Marcel Arland a manifesté contre « les juges » d'André Gide. Même les morts doivent être protégés de leurs amis : s'il n'avait dépendu que d'Arland, on n'eût donc pas parlé de cet illustre départ plus que de celui d'un écrivain que Charon a pris dans sa barque en même temps que Gide : Lenormand? Ou n'eût-il fallu que lui jeter des fleurs et ne point user à son égard de cette liberté d'esprit dont il nous a donné l'exemple? Et que dire de la confusion que crée Arland entre les attaques dont Gide a été l'objet de son vivant et contre lesquelles je l'ai défendu, et le jugement qu'appelle une grande vie arrivée à son terme et qui, à peine le dernier soupir exhalé, « fait tableau » à jamais? Gide a tout disposé en vue de cette vie posthume qui commence pour lui telle qu'il l'a voulue et qui le maintient au milieu de nous comme un signe de contradiction.

LE MAITRE DE LIBERTÉ

Il y a eu, dans ce demi-siècle écoulé qui pourrait bien avoir été une des époques de gloire de la littérature française, une bonne demi-douzaine d'écrivains aussi grands qu'André Gide. Certains eurent, de leur vivant, une audience plus large que la sienne. Certains prendront peut-être le pas sur lui, dans l'avenir. Mais aucun a-t-il été, de façon si constante, au point central des débats contemporains, au nœud des problèmes, partout présent sans être nulle part engagé, obsédant comme le sentiment de culpabilité même de l'époque, amenant les autres à prendre position, en fin de compte, par rapport à lui, attirant ou repoussant avec une singulière force de polarité? Qu'on m'entende bien : je veux laisser de côté ici l'espèce de pontificat qu'il a exercé sur nos lettres, la *Nouvelle Revue française*, la maison Gallimard, pour ne m'attacher qu'à des formes d'influence moins institutionnelles. Débat avec Barrès, débat avec Jammes, débat avec Claudel, débat avec Massis, débat plus secret sans doute, moins explicite, mais non moins significatif avec Proust : s'agit-il du choix entre la tradition et la révolte, entre l'enracinement et la disponibilité, du choix entre Dieu et l'absence de Dieu, s'agit-il de prendre parti pour ou contre le plaisir sensuel, pour ou contre le bonheur, pour ou contre l'héroïsme, pour ou contre le communisme, s'agit-il de parier pour ou contre l'individu, pour ou contre la liberté de l'esprit, s'agit-il de l'éternel problème du mal et de la culpabilité humaine, — s'agit-il même de ces débats formels, si importants dans notre vie littéraire, entre préciosité et classicisme, entre « anciens » et « modernes », Gide est toujours là, sur notre chemin. Aucun itinéraire qui ne nous conduise, à un moment ou à un autre, vers ce grand veilleur

immobile, attentif et légèrement ironique, qui ne laisse rien échapper.

★

L'une des clés, sinon la clé de l'influence de cette œuvre, nous est donnée lorsque nous songeons qu'elle eut, dès l'abord, partie liée avec la jeunesse. Au vrai, Gide n'a jamais pensé qu'à la jeunesse, n'a jamais écrit que pour la jeunesse, même vieux. Pour la jeunesse, c'est-à-dire pour l'âge qui est au bord du monde et de la vie comme au bord d'une mer sans limites et à qui l'on a bien appris que le temps va vite, et qu'on ne peut tout étreindre, ni tout connaître, et qu'il existe quelque chose qui s'appelle la mort, — à qui l'on a bien appris tout cela, et qui pourtant ne le sait pas. En dépit d'un certain vieillissement de la forme, il me paraît difficile d'imaginer qu'aujourd'hui encore, *les Nourritures terrestres* puissent être mises dans les mains d'un adolescent, d'une adolescente sans produire le choc d'une révélation, d'une ivresse soudaine et bouleversante. Comment pourrait-on résister tout à fait à ce livre, à l'instant où l'on n'a été encore mis en contact qu'avec des formes de pensée plus rigoureuses et plus abstraites, à l'instant où l'on n'a rien connu de l'univers extérieur qu'à travers les doubles grilles de la discipline scolaire et de la contrainte familiale? « J'étais en prison. Voici la liberté. Voici la présence sensuelle des choses, des corps vivants, de la lumière. Voici les parfums et les richesses que je n'ai qu'à saisir, voici l'infini des possibles, voici la joie. » Livre moins profond, moins puissant, moins secret, moins protégé par de hautaines défenses que la *Zarathoustra*, livre qui n'exige pas une aussi grande maturité spirituelle, mais de qui la fraîcheur, la tiédeur, la douce caresse verbale ont quelque chose de plus physique : « Gide, ai-je entendu dire autrefois par un jeune garçon de mon âge qui n'était pas *gidien*, Gide nous a appris la volupté. » Il disait la volupté, et c'était plus que la volupté qu'il voulait dire : c'était l'assurance que la vie peut être cueillie et savourée dans chacune de ses minutes, que chacune de ses minutes vient à nous avec une promesse fugace et fragile d'accomplissement humain, et qu'il ne tient qu'à nous que, dans sa plénitude, cette promesse soit tenue.

★

La force de l'appel de Gide à la jeunesse, c'est que cet appel est adressé précisément à ce qui dans l'être jeune l'attend et le sollicite le plus impatiemment. Gide donne à l'enfant prodigue le conseil que l'enfant prodigue attendait : partir, se séparer. Séparation du fruit et de l'arbre, de l'oisillon et du nid, du jeune homme et des parents qui est une loi biologique. En demandant au jeune homme de briser sa coque et de s'en aller seul à travers le monde pour jouir du monde et le posséder, Gide ne fait rien que dire au jeune homme ce pour quoi le jeune homme est fait de toute éternité.

★

Palingénésie, a dit Gide : et ce mot d'une préciosité un peu savante veut dire *re-naissance*. N'est-il pas curieux que le mot choisi par Gide ait eu le même sens que celui qui désigna la découverte des sources de la vigueur païenne, de la santé physique hellèno-latine à l'instant même où s'exténuait la mièvrerie gracieuse et décadente de l'arrière Moyen-Age? *Les Nourritures terrestres* à leur date, ce n'est pas seulement le manifeste de libération du jeune bourgeois menacé d'asphyxie dans la prison parentale, c'est aussi la révolte du jeune littérateur menacé d'asphyxie dans la prison symboliste. Les portes, les volets qui s'ouvrent à deux battants ne sont pas seulement ceux de la classe à l'odeur de poussière et d'encre, du salon provincial où les rideaux fermés, les murs sombres, le silence et les housses protègent avarement le bonheur capitalisé des familles, ce sont aussi ceux du salon où dans un air confiné achèvent de périr des orchidées et des arums, tandis que sur un pouf garni de macramé, un esthète-dandy tâtonne dans les dessous d'une comtesse adultère à la recherche d'émotions qui puissent donner une vibration neuve à son âme délicate. Claude Mauriac citait dans cette même revue, le mois dernier, quelques phrases d'*Un homme libre* de Barrès : *Pour moi, uniquement soucieux de surveiller mes sensations, et qui désire m'anémier, tant j'ai le goût des frissons délicats...*

C'est en m'aimant infiniment, c'est en m'embrassant que j'embrasserai les choses et les redresserai selon mon rêve... Toutes ces fièvres dont la bigarrure fait leur âme si intéressante... Il nous paraît aujourd'hui presque inconcevable qu'il y ait eu, si près de nous, une époque où l'on pouvait oser écrire cela, où les jeunes privilégiés pouvaient manifester avec cette tranquille impudeur non pas une volonté d'affirmation du moi qui peut avoir sa grandeur, sa hauteur, mais seulement cette complaisance presque écœurante à soi-même, ce narcissisme de décadence. Puisque tel était le ton de l'époque, puisqu'à un certain chiffre de rentes l'individu se donnait à lui-même des preuves d'aristocratie en s'admirant dans le raffinement de ses chères sensations, il ne faut pas s'étonner outre mesure que les premières œuvres de Gide en aient jusqu'à un certain point porté la marque. Mais en dépit de ce qui peut subsister, dans les *Nourritures*, de l'abominable esthétisme introverti de la fin du siècle, Ménalque et Nathanaël n'en sont pas moins auprès des exsangues héroïnes symbolistes, du des Esseintes d'*A Rebours*, des « hommes libres » de Barrès et même de la végétation humaine qui va s'épanouir somptueusement, monstrueusement, dans les serres chaudes de Proust, de véritables êtres de nature. Leurs poumons, leurs muscles, leurs cinq sens, leurs esprits sont faits pour la caresse du soleil, pour l'air libre et l'espace. Leurs corps sont dignes des jeux païens, des triomphes de l'adolescence virile. Ils n'ont pas le goût des ruines, des belles mortes, des parfums lourds qu'exhale dans les plaisirs où elle se consomme une civilisation agonisante. Ils viennent de naître. Ils sont la nouveauté, la conquête et l'aventure, la divine animalité, Dionysos. Dans la rigidité des conventions et des contraintes sociales par lesquelles la bourgeoisie régnante entendait sauvegarder les apparences de sa respectabilité et les réalités de ses dividendes (étant admis que la part du feu pouvait être faite à certains plaisirs immoraux et clandestins), *les Nourritures terrestres* peuvent apparaître comme un appel à la rébellion individualiste. Mais dans la déliquescence post-symboliste elles m'apparaissent plus encore — me taxera-t-on de paradoxe — comme un appel à la respiration naturelle, à la *santé*.

★

Il n'est naturellement pas possible de dissocier le contenu éthique de l'œuvre gidienne de la tentative que cette œuvre constitue pour permettre à l'auteur de régler un différend personnel avec les valeurs établies, pour revendiquer et justifier à la face du monde une attitude de vie discréditée par la morale en vigueur, pour braver la condamnation sociale. Ce souci hante l'œuvre de Gide de façon à tel point obsessionnelle qu'on retrouve les problèmes de *vie privée* étroitement impliqués jusque dans le débat métaphysique qu'il a entretenu autour de lui, sa vie durant, non sans quelque coquetterie, — je veux dire non sans prendre quelque malin plaisir à provoquer les avances de convertisseurs auxquels il était bien décidé à opposer en fin de compte son refus. Mais s'il y a là une riche matière pour les amateurs de petite histoire littéraire, pour les exégètes et pour les critiques psychanalystes, la véritable influence de Gide, celle qui lui a donné sa place dans l'époque, n'a pas été celle d'un conseiller en matière de mœurs ; elle n'a pas été davantage celle d'un professeur de *sincérité* (nous savons bien, et l'un des mérites de l'école sartrienne a été de nous le rappeler, que l'on n'est jamais que ce que l'on se fait, et que le vrai problème n'est pas de s'avouer tel que l'on *est*, car on n'*est* pas, mais de se *choisir*) ; elle n'a pas été non plus celle du maître de l'*acte gratuit* (l'acte gratuit est ce qui a le plus vieilli dans l'œuvre de Gide, il est ce qui, dans cette œuvre, porte précisément la marque de l'égotisme de décadence du début du siècle). L'importance de l'œuvre de Gide lui est venue de ce qu'elle a été, à l'adresse de la jeunesse, une éthique de la jeunesse. Là sont, si l'on veut, ses limites : car l'homme a besoin de sauver et de justifier sa vie entière, et non pas seulement sa jeunesse. Mais là est aussi sa vérité, là est le secret de la séduction fascinante qu'elle a exercée autour d'elle. Non pas « les autorisations, les licences, » mais une morale de la liberté, du courage, de l'irresponsabilité et de l'aventure, une morale faite pour l'homme à l'instant où il rompt ses attaches et se trouve merveilleusement libre de choisir sa route entre

tous les points de l'horizon, une morale qui conduit par une de ses portes à Lafcadio et par l'autre à Saint-Exupéry. Un nietzschéisme de l'adolescence.

Est-ce que je cherche le bonheur dit le héros de Nietzsche : et le héros de Gide : *Enfant, comme si le bonheur était ce que j'avais jamais cherché.* Non pas le bonheur, mais le monde, vierge pour chaque homme, et pour chaque homme sans limites : le monde à conquérir, le monde à épouser.

THIERRY MAULNIER.

IL SUFFISAIT DE SE MONTRER

On ne pourrait qu'approuver un grand romancier (1) d'avoir, fidèle au souvenir de Gide, protesté dans un hebdomadaire (2) contre quelques-uns des jugements qui viennent d'être portés sur Gide mort si, en même temps, il ne s'était élevé dans une revue (3) contre l'exhibition publicitaire à laquelle l'un de ses confrères (4) se prêtait dans la presse (5).

Le ton des articles cités, le déballage des incidents intimes, la méthode d'une part, son application de l'autre, tout en effet était un peu effrayant. Mais un défenseur de Gide, à l'instant même où il refuse le droit de juger celui-ci, se sent-il parfaitement à l'aise quand il reproche à un grand écrivain demeuré jusqu'ici peu connu d'avoir cédé, sous la pression de son éditeur (6), aux perspectives que lui ouvrait une campagne grâce à laquelle il cessait d'être un auteur et devenait un homme, un homme ridicule mais un homme attrayant.

Car s'il y a, au nom de la littérature pure — au cas où elle existerait — un procès à faire à ceux qui appuient leur carrière d'écrivain sur des raisons étrangères à la littérature, il ne faudrait tout de même pas répéter celui des « animaux malades de la peste ». Est-il plus honteux de laisser dire que de dire soi-même? Certes, le ton change et y gagne en hideur. Mais alors, c'est un problème de goût qui est posé, non de dignité, et c'est une époque qui est en cause. Si, depuis le *Journal* de Benjamin Constant, l'écrivain a pris l'habitude de se livrer de plus près, Gide n'y est certainement pas pour rien.

(1) Marcel Arland.
(2) *Opéra.*
(3) *La Table ronde.*
(4) Marcel Jouhandeau.
(5) *Samedi Soir.*
(6) Bernard Grasset.

Le plaisir épouvantable que le public y a pris ne découragera vraisemblablement pas les amateurs de succès. Jusqu'où ira cette licence et quels en seront les fruits? Et ces fruits, Gide les répudierait-il tous? N'a-t-il pas écrit que chaque époque se définissait par ce qu'elle avait renoncé à cacher? Il y voyait un progrès moral et littéraire. De quel droit eût-il condamné la tendance à croire que ce n'est pas avec de bons sentiments que l'on fait de la bonne publicité?

Certes, la publicité dont Jouhandeau est l'heureuse victime se montre brutale, alors qu'en assurant la sienne dans son *Journal*, Gide restait le maître de la diriger en artiste autant que faire se pouvait. Mais est-ce la forme seule qui est scandaleuse ou le fond? Ce qui me touche, c'est qu'un écrivain entraîne à l'admiration par la curiosité et confonde, aux regards du public, sa personne et son œuvre. Sans doute ma vision de l'œuvre d'art est-elle désuète puisque je crois encore que l'homme ne fait rien à l'affaire.

C'est pourtant cette distinction que l'on doit maintenir si l'on ne veut pas transformer le lecteur en un amateur de pittoresque intime. Bien sûr, nous sommes dans un domaine trouble. William James nous a cité le cas de ce couple pâmé devant une Assomption du Titien où il admirait non pas une œuvre mais la piété des personnages. Si les bisons gravés dans les cavernes de Dordogne ont été reproduits dans le monde entier, c'est moins pour leur beauté que par la poignante vertu de leur témoignage. En marge du procès, ce croquis de Jeanne d'Arc par un greffier qui la voyait déploie le pouvoir d'une relique. Si l'on imprime encore *le Souper de Beaucaire*, ce n'est point pour le texte lui-même, mais pour la personne dont il émane. Ou la littérature se veut document, et c'est parfait, ou elle se veut littérature et elle doit se défendre contre cette ambiguïté tantôt involontaire, tantôt cherchée.

Le lecteur a facilement l'admiration trouble. Qui lit Crevel sait qu'au bout de tous ses mots il y eut un suicide. *La Condition humaine* ne serait pas *la Condition humaine* si nous ignorions que Malraux trouva l'aventure en Orient. La phrase de Péguy a changé de son en 1914. Qu'il ait connu les altitudes de ses héros, nous enjoignait, même avant qu'il ait poussé la ressemblance jusqu'à la mort, de lire Saint-Exupéry

autrement que comme un narrateur sédentaire. Nous nous sommes intéressés à Sachs du jour où il a semblé qu'il ait été exécuté dans l'horrible et le secret.

Il a fallu à Pascal son génie pour ne rigoureusement rien comprendre ni à la littérature, ni aux arts. En se réjouissant parce que s'attendant de voir un auteur il trouve un homme, il devançait non seulement les satisfecit des interviewers modernes, mais encore un goût qui n'a cessé de s'affirmer dans le public pour ce que certains magazines appellent « le vécu ». Or, lorsque le vécu se mêle au littéraire, la combinaison en est si intime que l'admiration pour l'artiste ne peut s'isoler de l'intérêt pour l'homme. Ces Montagnes Rocheuses, il les a survolées, etc.

Il y a des cas limites. Si nous apprécions dans le *Journal* de Pepys une constatation du genre de : « Aujourd'hui on m'a apporté mon beau manteau de Camlett avec des boutons d'or, il vaut très cher et je prie le bon Dieu de me mettre à même de pouvoir le payer, » ce n'est pas que la trouvaille soit originale, qu'il s'y découvre un ressort marquant de la sensibilité. La phrase serait faible dans un roman d'analyse, à peine risible dans un vaudeville, elle devient bouleversante dès que nous la savons arrachée au secret d'un carnet voué au silence. Cela m'est arrivé, j'ai vu cela, j'y étais, ces mots-là ont un étrange pouvoir qui n'a rien de littéraire, mais qui suffit pour arquer un livre et fasciner un lecteur.

Si le *Journal* de Gide s'était offert à nous comme une fiction, nous nous serions lassés d'apprendre que le 6 septembre 1937 le héros a pris un taxi pour aller au cinéma, ou que, durant trois heures, le 15 décembre de l'année précédente, il avait joué du piano, ou qu'au printemps, la clémence de la saison lui a permis de prendre deux bains dans la même journée, ou encore que, cette année-là, il a fait beau très souvent, mais non moins souvent plu et bruiné. De même que les aveux de Pepys ne porteraient pas dans un roman alors que, dans un journal, ils atteignent, les mornes précisions de Gide ne nous touchent que parce qu'il y a présence réelle. Où la fiction bute, la réalité perce.

Il ne s'est pas suicidé. Il n'a pas vadrouillé dans les ruelles de l'Asie. Il n'est tombé ni à l'ennemi, ni en plein ciel, il

n'a pas été lynché dans une cellule de Hambourg. Son journal ne s'est même pas défendu contre nous, comme celui de Pepys recourant au crypte d'un langage chiffré. Il s'est livré tout bonnement et en gros. Qui lit le *Journal* de Gide doit s'intéresser autant aux crises de désespoir mitigé qui le jalonnent, au répertoire en style télégraphique des visites qu'il a rendues dans la semaine à un certain nombre d'initiales, qu'à l'opinion de l'auteur sur l'opportunité de la décision prise par le gouvernement d'avancer au printemps les pendules d'une heure. La recette consiste à ne pas se défendre et à ragoûter le lecteur en lui laissant entendre que l'auteur est follement imprudent de lui céder. Ce ne sont qu'allusions aux calamités qui s'abattront sur lui « si jamais ce journal est publié », que supplications d'amis lui annonçant sa perte s'il livre ces pages à l'imprimeur. Par là, le lecteur terrifié se voit redoutablement muni contre un auteur qui s'est désarmé en sa faveur. Si par hasard l'ennui le prend, il se l'interdit tout aussitôt en constatant que, loin d'être un défaut, le fastidieux rentre dans la vertu d'un écrivain héroïque qui déclare spontanément : « Je n'ai jamais été plus modeste qu'en me contraignant à écrire quotidiennement dans ce carnet des pages que je sais et sens si pertinemment médiocres, des redites, des balbutiements si peu propres à me faire valoir, admirer ou aimer. » S'il est tenté de critiquer, le voici vivement ramené au point de vue pascalien par un Gide qui, aux dépens de l'art, lui rappelle qu'il ne veut être qu'un homme dans sa sincérité : « Dans ce carnet, je dois prendre le parti de tout écrire. Je dois me forcer à écrire n'importe quoi. »

Ce n'était pas n'importe quel n'importe quoi. Il faut bien de la stratégie pour s'imposer dans la négligence et une réserve industrieuse pour rendre le son de la sincérité, lorsqu'on est homme de lettres. Le naturel de Pepys, il a fallu que Gide l'apprenne comme un acteur l'accent marseillais. Cette dame que, de ma fenêtre j'aperçois baignant au soleil sur son balcon ne veut pas savoir si elle est observée. Pour prouver son innocence, elle se grattera l'estomac mais, je le suppose, avec la conscience d'un défi ; avec assez de conscience pour ne pas chercher à prouver et à se prouver son naturel en grattant plus bas que l'estomac. Pourtant

cette ambiguïté suffit pour donner du mystère à ce bain et ajouter à des appâts qui eussent été peu violents soit qu'elle les eût brandis ou qu'elle les eût cachés.

Ce procédé ne touche guère à la littérature. J'aurais voulu précisément, Gide mort, ne le juger que sur pièces. Certes, cet écrivain de la sincérité ce serait mal lui obéir que de le traiter, mort, avec plus de précautions que vivant, mais j'aurais souhaité, au moment où la nature nous invitait à détacher l'œuvre de son auteur, opérer cette distinction qu'il est aisé de pratiquer à l'égard d'un artiste. Gide lui-même avait réparti Montherlant en un homme qui le dégoûtait et un écrivain qu'il admirait. C'est que Montherlant lui, malgré qu'il en ait, n'est pas solidaire de Costa ni de M. de Coëtquidan. Il crée, il imagine, il veut. Dès lors, ne doit pas nous intéresser à quoi Montherlant utilise ses loisirs ; il nous donne des œuvres d'art indépendantes de l'établi. Tandis que, depuis les *Cahiers d'André Walter*, Gide n'est plus que le premier personnage de son œuvre.

Cette œuvre raconte la vie, les pensées et les bouquins d'un écrivain riche qui conquiert la gloire pendant la première moitié du XX[e] siècle. Je dis « et les bouquins » car, de même que Jules Romains, lorsqu'il fait le portrait du romancier Georges Allory dans les *Hommes de bonne volonté* compose les longues citations des prétendues œuvres de son héros, je ne considère les *Faux Monnayeurs* ou *l'Immoraliste* que comme des morceaux à insérer dans le *Journal* auquel ils adhèrent avec au moins autant d'intimité que le *Journal* à la vie de Gide. Ainsi présentées, ses œuvres complètes ne sont qu'un seul livre, une immense biographie documentée. Dans ce prélude au *Journal* qu'est *Si le grain ne meurt*, Gide rapporte les aventures de son héros Gide, et dans *l'Immoraliste*, la fiction que ce héros écrivain a su en tirer. Une œuvre comme *les Faux Monnayeurs* risque-t-elle par ses détours romanesques de nous faire oublier le per-personnage auteur, Gide publie aussitôt le *Journal des Faux Monnayeurs*. Jusqu'où ricoche ce vertigineux jeu de glace? Gide a-t-il écrit un *Journal* du Journal? Détient-on des carnets qui, dans l'infra-sincérité, nous préparent une nouvelle version du personnage? Il suffit en tout cas de constater que

l'homme et l'œuvre sont indissolubles, cette œuvre n'étant qu'une biographie occupée à se romancer elle-même et ne s'élevant vers la littérature que grâce à des soucis syntaxiques et à ses variations de régime sur le plan de l'authenticité.

Cette concurrence déloyale que les mémoires, les correspondances et même le reportage soutiennent contre l'invention, Gide en a été le bénéficiaire. Il n'a jamais été question pour lui de promener un miroir au-dessus d'un chemin sans laisser son pouce bien apparent sur le champ du verre. L'efficacité de Gide tient dans la présence du pouce. Écrit-il une fiction, il n'a pas la maladresse de tirer le miroir à soi pendant l'action mais dès le mot « fin », par le truchement d'une autre œuvre, il intervient pour nous faire savoir où, comment, pourquoi il a écrit. Comme l'homme de cendres qu'on découvre dans Pompéï, comme César dans ses *Commentaires*, comme le capitaine Coignet racontant Austerlitz, il est l'homme qui était là. Sur ces derniers il marque un point : l'homme qui est là est un homme de lettres.

La littérature vécue est le théâtre d'un phénomène que l'on n'a guère étudié : celui des aveux spontanés. Décidé à passer pour honnête homme, un fripon écrit ses souvenirs ; il en fait tellement qu'il se démasque lui-même, se juge et se condamne à son insu. Marmont se révèle odieux au moment même où il s'étonne de sa propre générosité. Tilly dès qu'il expose la droiture de ses règles de jeu s'interdit d'avoir aucun de ses lecteurs pour partenaire. On ne confierait pas son portefeuille à Bourrienne au moment même où il s'aperçoit qu'il est le seul homme probe d'Europe ; nous distinguons dans les Mémoires de Thiébault, mieux que le narrateur lui-même, ce qui dans les causes de ses insuccès revient à sa fierté et revient à sa maladresse. Et la duchesse d'Abrantès entreprend-elle de nous montrer combien sa mère, la vieille Mme Permont, était exquise, que nous comprenons et partageons jusqu'à la rage l'agacement qu'elle causait au jeune Bonaparte. Peut-être que la parole a en effet comme objet de déguiser la pensée, mais l'écriture employée à propos de soi est munie de toutes les roueries de la trahison. Sans connaître un mot d'histoire, il suffit de lire les *Mémoires*

de M. de Pradt et ceux du baron Bignon pour savoir qui des deux a raison.

Littérairement, cette ambivalence a du bon. Le narrateur n'apparaît jamais tout d'une pièce puisqu'il y a ce qu'il enseigne mais aussi, en transparence, ce qu'il cache et même ce qu'il ignore. Cela épaissit et complique le personnage qui en devient moins saisissable, moins réductible — intéressant. C'est le cas du Gide que nous offre Gide. Il vaut grâce à ce qu'il trahit de lui, à ses oscillations qu'un méticuleux récit à la première personne grossit comme une loupe. Il n'y a pas là talent, mais utilisation d'un phénomène.

Par exemple, il se présente volontiers comme un insoumis. « Le monde ne sera sauvé, s'il peut l'être, que par des insoumis. » Le contexte immédiat prouve qu'insoumis est alors compris dans son habituelle acception. De ce Gide terrible, on glisse en quelques pages à « Académie?... Oui, peut-être accepter d'y entrer si sans sollicitations, courbettes, visites. » L'insoumission signifie alors qu'on veut être académicien mais sans effectuer les visites d'usage. Ce mot qui émerveille le jeune lecteur vient de s'amenuiser jusqu'à un usage mondain. C'est l'insoumission dans les salons. Une insoumission qui n'annule pas le premier sens mais le complète en le contredisant. Voilà de la faiblesse qui semble vraie et qui l'est à peu de frais.

Cet exercice d'authenticité, Gide le poursuit tout à son aise en restituant ensuite au mot « insoumis » sa valeur explosive : il en décore ceux qui ont combattu en France les Allemands. Et c'est aussitôt, dans le même paragraphe, pour s'attribuer le droit de le porter. Nous qui le savons prudent par tant d'exemples qu'il nous a délibérément donnés nous le lui contestons et, dans cette mesure, nous approuvons la solidité du personnage créé. Gide alors n'a qu'à se laisser aller. Sur quelques lignes, il prône l'esprit de libre examen et approuve la condamnation de certains écrivains pour délit d'opinion. Voici une jolie contradiction qui donne du relief et du tangible au personnage. Il suffisait de se montrer. Et quand, sans presque aller à la ligne, au nom de l'insoumission et du libre examen, Gide à propos de ces écrivains condamnés à mort, emprisonnés ou interdits, s'écrie « de sorte que, comme par

hasard, mes accusateurs d'hier se trouvèrent tous et d'un coup du mauvais côté : Béraud, Massis, Mauclair, Maurice M. du G..., sans exception que je sache, — et il ne pouvait en être autrement. » l'insoumission et le libre examen sont, à ce moment-là, incarnés avec tant de naïveté qu'ils en viennent à couvrir une tendance gourmande à se trouver du côté du manche au moment où la cognée frappe ceux qui ne pensent pas comme vous.

Gide ne se donne que la peine d'être. C'est un document, un dossier où un avocat et un procureur trouveraient également leur pâture. Le lecteur, dominé par tant de réalité, ne cherche pas à départager, il encaisse. A peine a-t-il mesuré la présence du personnage à la déviation que les mots prennent dans sa bouche, comme le savant infère le poids d'un astre grâce à l'infléchissement de trajectoires d'un astre voisin, que les mots reprennent leur valeur première. L'insoumission cessant de se définir comme le maintien d'une position individualiste qui finira bien par rapporter brille de nouveau pure. L'auteur ne semble pas gêné et l'on s'incline devant lui comme devant un fait.

L'admirable, c'est qu'à ce jeu Gide recrute deux publics. Le premier, amateur de psychologie, d'analyse, le second fait d'âmes sœurs, contradictoires elles aussi, mal en équilibre, esseulées et désireuses d'être formées par une main aussi réticente que la leur. Ce public-là se sent si subtil qu'il se voudrait élémentaire ; il souhaite qu'on libère ses instincts et de préférence les plus simples. Les mots de « faim » et de « soif » qui reviennent si souvent dans *les Nourritures* le mettent en confiance.

Libérateur des instincts, bien sûr, mais de quels instincts s'agit-il? Insurgé, oui, mais insurgé de l'École Alsacienne. Si Pasteur n'avait trouvé qu'un remède à la rage, il ne mériterait que la reconnaissance des enragés. Sa gloire, c'est d'avoir détruit la vieille théorie de la génération spontanée et ouvert un champ à la connaissance. C'est en jouant sur le mot instinct que Gide a pu faire croire que sa révolte libératrice était de portée universelle et qu'il ne méritait pas seulement la reconnaissance de quelques adolescents un peu trop couvés par leur famille. Il s'est imposé comme le révolté en présentant

tout simplement les doléances d'un petit garçon trop bien élevé auquel sa mère interdisait de traverser le Passage du Havre. On s'y laisse prendre et le monde paraît tout à coup peuplé par des millions de petites victimes dont les mamans surveillent de trop près les sorties et rationnent l'argent de poche. Le triomphe, c'est que cette mutinerie de nursery rive gauche ait mis en péril l'ordre social. Cela s'explique dans la mesure où au lieu de tricher, comme les autres petits garçons, Gide a demandé son dû à grands cris. Les autres enfants ne s'inquiétaient guère des interdictions concernant le Passage du Havre. Du même coup qu'il protestait contre elles, Gide les reconnaissait, enchantant ceux qui étaient chargés de maintenir l'ordre, un ordre verbal, apparent, auquel jusque-là personne ne croyait pour de bon. Devant un écrivain, un bon écrivain qui prenait suffisamment au sérieux des tabous de pure forme pour se donner la peine de les pourfendre, il était normal qu'un René Johannet exultât. « Son œuvre, écrivit-il, est le scandale intellectuel et moral le plus impuni du siècle, » contribuant ainsi à assurer l'autorité de Gide sur la jeunesse. En le traitant de « monstre » et de « diable », on employait à juste titre un vocabulaire que s'attirent précisément beaucoup de jeunes garçons un peu trop raisonneurs. Comme eux, Gide est un insurgé parce qu'il ne sait pas mépriser, qu'il n'est pas assez fort pour ignorer un ordre ou une contrainte. Comme eux, il veut agir à sa guise, mais avec l'approbation des grandes personnes. Il est le respectueux qui révèle les scandales du Congo, mais souhaite l'approbation du ministre des Colonies ; il veut vivre à sa guise, mais avec les félicitations de la brigade des mœurs ; s'inscrire au parti communiste, mais avec la bénédiction de *Je suis partout*, en sortir, mais avec le satisfecit de ses chefs. Il voudrait toucher ses dollars au cours noir, mais par le truchement de l'Office des changes.

Par là, le personnage gidien s'est conquis l'adoration de l'adolescence bourgeoise. Une juvénilité riche, inquiète, incomprise, scrupuleuse, en état de rèbellion respectueuse contre des parents nourriciers, mais peu subtils, a retrouvé ses problèmes dans l'œuvre de son maître et s'est écriée que ces problèmes l'humanité entière se les posait. Or cette jeunesse ne

venait pas à lui avec un réel goût du risque. Il ne s'agissait pas de fermer *les Nourritures terrestres* et de déserter à jamais la maison familiale de l'avenue Mozart. Le second atout de Gide a été de rassurer.

Car sa démarche comporte deux temps. Premièrement, cultivez vos différences. Et c'est bien ce que souhaite le jeune bourgeois individualiste qui se flatte de ne ressembler à quiconque. Mais vient vite le moment où tant d'étrangeté l'angoisse, d'où un deuxièmement qui met d'accord la vanité et la prudence : vous ne ressemblez à personne, ce sont les autres qui vous ressemblent. « Corydon » a-t-il un autre objet que d'apaiser l'émoi d'êtres effrayés par leur particularité en leur montrant, grâce à des exemples tirés des bêtes, à des références encyclopédiques, à la botanique et à l'histoire, qu'ils n'ont pas lieu de se mettre martel en tête et qu'ils sont dans la saine normale.

« Je n'écris pas pour la génération qui vient, a-t-il déclaré dans son *Journal*, mais pour la suivante. » Cette réserve d'ordre historique m'étonne. Gide écrivait pour des moins de vingt-cinq ans. Et des moins de vingt-cinq ans bourgeois. Signifiait-elle qu'il attendait, pour la génération à venir, un essor de la bourgeoisie ? Il eût mieux fait d'assurer que, le régime social ne changeant pas, il conserverait toujours l'audience d'une jeunesse éclairée et la sympathie d'une vieillesse assez lucide pour encourager une œuvre qui ne s'en prend pas au code, mais à quelques-uns de ses articles.

Que Gide exerce dans l'avenir une influence littéraire, la question est différente. Son œuvre est un monument de patience, de contrôle de soi, d'entêtement où l'écrivain donne l'impression de faire de la présence, comme un fonctionnaire. Cette leçon, aucun débutant ne l'écoutera. S'il sera plus facilement sensible à la puissance de la sincérité, il risque de s'apercevoir vite qu'il faut être grand diplomate pour en jouer avec chance.

Je ne crois pas cultiver beaucoup mes différences en avouant avoir été gidien à seize ans pour des raisons qui, quelques années plus tard, m'ont fait frissonner. C'est en me servant de notes personnelles que j'ai prêté à un jeune personnage de roman un journal intime dont quelques lignes concernent

Gide : « Ce soir, après le dîner, j'ai continué de lire et d'analyser *les Nouvelles Nourritures*. Quel livre supérieur ! Je suis sûr qu'André Gide aimerait me connaître, je veux dire que s'il me connaissait, il m'apprécierait plus que ne m'apprécient mon père et mes professeurs. J'ai détaché quelques phrases de cette œuvre prodigieuse : « Toute volupté est bonne et a besoin d'être goûtée » (p. 30). « Ne souhaite pas, Nathanaël, trouver Dieu ailleurs que partout » (p. 2). « Posséder Dieu c'est le voir, mais on ne le regarde pas » (p. 31). « Chacune de mes faims attend sa récompense » (p. 40). « L'aigle se grise de son vol, le rossignol s'enivre des nuits d'été. La plaine tremble de chaleur. Nathanaël, que toute émotion sache te devenir une ivresse » (p. 41). Je crois que Gide et moi avons de nombreux points communs et notamment la même optique de Dieu et de la vie. Et quel décor que celui de cette œuvre impérissable. Quelle beauté ! Ce ne sont que « sveltes lauriers », « herbes du Sahel », « floraisons d'or », « couronnes de lierre », « feuilles azurées d'eucalyptus ». Et ceci encore : « l'air suave apportait le parfum des fleurs d'orangers ». Ce cadre, ces descriptions, sont bien plus enivrants que ceux de *l'Atlantide;* ils évoquent pour moi la saveur opiacée des hig-life. Gide a raison, il faut vivre sa vie. » Il est donc à craindre que ce soit par le pire que Gide exerce son pouvoir sur l'apprenti écrivain. Il lui faudra longtemps pour saisir, dans la marge de l'œuvre, les qualités plus secrètes qui en font la valeur littéraire. En période active, le gidien n'est touché ni par le naturel du dialogue, ni par la merveilleuse clarté de l'exposé, ni par le maintien du ton à travers chaque livre, ni par cette simplicité exhaustive qui donne à la première partie de *Si le grain ne meurt* une saveur de définitif, d'accomplissement.

Une œuvre trop remplie de soi ne peut pas être exemplaire. Un disciple de Gide serait l'imitateur d'un comportement si savant, si dangereusement équilibré que l'on tomberait à le copier. Car s'il a réussi à faire de lui-même un héros inquiétant, c'est parce qu'il a accepté de le faire multiple. Gide était trop lecteur de son œuvre pour ne pas s'apercevoir tout le premier des moments où son personnage se trahissait. Il a eu l'art de se renier non pas brutalement, comme Montherlant, mais sans désinvolture, en pesant ses mots, scrupuleusement.

Il ne perd jamais une occasion de marquer le coup, d'appuyer sur chacune des défaites dont le total doit former une éclatante victoire, d'offrir à l'adversaire des armes contre lui et surtout de faire savoir qu'il les lui offre. Qui oserait mettre en doute la sincérité d'un écrivain qui proclame lui-même qu'il n'est qu'à demi-sincère? Mais cette partie, après Gide, qui aurait l'audace de l'entreprendre? C'est déjà sa gloire de l'avoir gagnée après Jean-Jacques Rousseau.

Sa tactique tient peut-être entière dans ce passage du *Journal* :

« 4 *janvier*. — Je lis pour la première fois en anglais le Dr *Jekyll* de Stevenson — avec une admiration, hélas, un peu diminuée. Trop ingénieux, trop policé ; cela manque de grandeur. Sujet merveilleux ; mais je doute si ce n'est pas une erreur d'avoir fait Jekyll *at peace* précisément après avoir réduit Hyde — *his face seemed to open and brighten* — Ce devrait être le contraire.

« C'est grâce à Hyde que Jekyll devrait trouver le calme.

« 5 *janvier*. — Achevé le Stevenson. La confession de Jekyll est admirable et ce que j'écrivais hier est absurde.

« Si je ne déchire pas cette page, c'est pour la mortification de la relire un jour. »

Il se peut que Gide n'ait en effet gardé ce morceau qu'à des fins mortificatrices. C'est la première étape. Le fait qu'il l'ait publié ne suppose pas une tromperie aussi noire qu'on le croirait. Il a pu écrire ces mots pour lui seul, en 24, et les juger publiables en 39. Avancer une proposition, puis la retirer, puis faire imprimer le tout ne suppose pas non plus un total mépris du lecteur, mais seulement une haute idée de sa propre importance. Vous me voyez en scène, tout armé et tout apprêté quand vous lisez *les Caves*. Je vais me montrer à vous dans mon inachevé, dans mon se faisant, en pantoufles philosophiques, et c'est très intéressant. Des privilégiés sont renseignés sur moi par des potins, vous êtes désormais vous aussi un privilégié puisque je vous livre tout.

De fait, si un hebdomadaire à scandale avait publié sur Gide certains des passages qu'on trouve dans son *Journal*, n'importe quel tribunal français aurait accordé à la victime le franc ou le nombre de millions qu'elle aurait demandés.

Mais à l'époque où Gide commençait d'écrire son Journal, il n'était pas dans les mœurs de la grande presse de se passionner pour la vie intime des écrivains. Alors, on n'achetait pas un livre parce qu'on apprenait, grâce à un « close-up », des détails bizarres sur les loisirs ou la famille de l'auteur. Gide a-t-il compris que les grands succès littéraires n'étaient jamais purs et entrepris lucidement d'attirer le public à son œuvre par l'entremise de sa personne? Lui-même a réglé très joliment le problème de sa sincérité en déclarant : « Tout est toujours plus compliqué qu'on ne le dit. »

Aussi Marcel Arland a-t-il sans doute raison quand il nous invite à ne pas juger Gide. Celui-ci ne ressortit pas en effet à la critique littéraire qui juge des œuvres et non des hommes. Mais c'est réclamer alors en sa faveur une immunité terrible. C'est reconnaître qu'il ne fut pas un style, mais un cas et qu'un malentendu qui n'avait joué ni pour Pepys ni pour Marie Lenéru l'a situé parmi les artistes. Lui-même acceptait que l'on distinguât dans son œuvre l'aspect didactique et le bonheur de la forme. A propos de l'un de ses livres, il écrivait : « Je vous accorde que le livre est manqué et c'est dommage, car accordez-moi que ce que j'y dis est très important. » Il n'allait pas, comme les surréalistes, jusqu'à proclamer que son œuvre n'avait rien à faire avec la littérature, mais en dépit de ses soucis de langue, il avait quand même opté contre elle, plus préoccupé par le christianisme, le communisme, la sociologie et certains aspects de la physiologie que par les problèmes propres à l'art. En cela, il annonçait une lignée de romanciers et d'essayistes engagés qui ne lui ont fait horreur que parce que leur engagement reposait sur la volonté d'être utile au plus grand nombre. Cet engagé solitaire, dont chaque caprice mettait en branle deux millénaires de culture et de sensibilité, ce n'était peut-être qu'un grand bourgeois présentant à ses pairs un cahier de doléances rédigé en termes choisis et portant sur les menus défauts qu'il avait observés dans leur édifice, cela pour la plus grande joie de leurs enfants.

JACQUES LAURENT.

ENTRETIENS AVEC ANDRÉ GIDE

Mis bout à bout, ces entretiens avec André Gide donneraient peut-être à croire que nous nous voyions souvent, mais un examen plus attentif des dates dissipera cette illusion. A vrai dire, je n'ai pu jusqu'ici livrer au public que les bribes d'une grande conversation qui n'eut jamais lieu, parce que les circonstances ne s'y prêtèrent pas. Il eût fallu, par exemple, les facilités que procure un voyage et ce voyage que nous souhaitions l'un et l'autre fut remis d'année en année jusqu'à ce qu'il fût trop tard. J'avais toujours l'impression de voir Gide entre deux portes, et lui aussi, peut-être, car il me répétait souvent que nous avions beaucoup à nous dire, mais que le temps nous manquait ; il nous manqua toujours. Je crois cependant que l'essentiel fut dit.

J'aurais pu, il est vrai, voir Gide plus souvent, mais je m'étais fait un principe de ne jamais provoquer une invitation de sa part et de me rendre, toutefois, au premier appel. Ainsi, j'étais sûr que s'il me voyait, c'était parce qu'il avait envie de me voir. Je le savais, en effet, harcelé de visiteurs et redoutais d'être, non pas importun, mais si l'on peut dire, inopportun. J'ai moi-même beaucoup souffert déjà de ceux que M. de Montherlant appelle, je crois, des biophages ; je ne voulais à aucun prix être celui pour qui l'on retourne ostensiblement le sablier.

Si incomplètes que soient ces notes, elles donneront, je l'espère, une impression aussi juste que possible. J'ai décrit Gide tel qu'il s'est montré à moi, mais le Gide que nous avons vu sur son lit de mort emportait avec lui le secret d'une des personnalités les plus complexes de tous les temps. Ce qui m'attachait à lui plus encore que ses dons était une fidélité

presque fanatique à l'idée qu'il se formait du vrai. L'antiquité même ne produisit jamais d'homme plus solidement aheurté à son sens, quand il croyait avoir raison, et c'est à un vieux Romain qu'il me faisait songer quelquefois.

Mon retour à l'Église fut pour lui une manière de scandale dont il ne prit jamais son parti. Il y eut un Cap des Tempêtes que notre amitié fut obligée de doubler à plusieurs reprises, mais aujourd'hui que cela est loin, déjà, je ne puis m'empêcher de croire qu'en cédant à ses arguments j'eusse perdu peut-être une partie de son estime et que cela l'intéressait de voir si je tiendrais bon. Résumée ainsi, la question paraît simple. Avec lui, cependant, rien ne pouvait être tout à fait simple. Combien j'hésite à écrire la phrase qu'on va lire, sûr, que je suis, en effet, des malentendus qu'elle provoquera ! Depuis mon retour en France, en 1945, je n eus jamais l'occasion de voir Gide qu'il n'essayât d'une façon ou l'autre de porter atteinte à ma foi. La conversion, dans mon cas, était à ses yeux un fléchissement devant les forces de l'hérédité, et Gide n'admettait pas qu'on fléchît. Ce serait très mal le comprendre que de dire qu'il tenait le rôle du démon. Son propos était, tout au contraire, de me *sauver*. Il voulait me gagner à l'incroyance et il y mettait le zèle du chrétien qui essaie de convaincre l'infidèle. C'était cela qui me bouleversait. Tout moyen lui semblait bon qui m'eût tiré du côté du doute, parce que le salut était à ce prix. Ce qu'il y avait en lui de religieux donnait à son athéisme une forme particulière et à sa non-croyance l'aspect d'une religion. D'autre part, l'intuition extraordinaire qu'il avait des êtres lui permettait de savoir à quel point j'étais troublé par nos entretiens sur le catholicisme, quelque soin que je misse à lui cacher mon état d'esprit. J'éludais parfois le sujet pénible. Il m'y ramenait doucement, fermement, avec l'obstination d'un missionnaire. A la fin, il se rendit compte qu'il perdait son temps (je ne pouvais pas plus reculer que ne le peut un homme qui sent derrière lui une muraille), mais il ne renonça jamais tout à fait à me *convertir*, et il le faisait visiblement par acquit de conscience, quelquefois même contre son gré. La dernière fois que je le vis, il me posa une question dont je me garderai de rien conclure, mais qui prend dans mon esprit cette qualité particu-

lière aux *ultima verba*. De cette voix sérieuse qui s'accordait si parfaitement avec son regard, il me demanda si je lisais tous les jours ma Bible. Autrefois, j'aurais souri de ces paroles qui me rappelèrent mon enfance protestante, mais ce matin-là je n'avais pas envie de sourire. Je répondis que oui, que je la lisais toujours et il se tut un moment. Fut-il content ou non de ma réponse? Je n'en sais rien. J'ai rapporté ce trait pour faire voir à quel point il me serait difficile de le juger, si le désir m'en prenait. Mais juger ne m'intéresse pas.

★

22 mai 1946. — Visite à Gide. Il me reçoit comme à l'ordinaire dans sa bibliothèque, dans le coin près de la fenêtre, assis derrière la petite table de bois poli. Son crâne est à moitié couvert par ce bonnet noir qu'il affectionne. Me parle d'abord de son voyage en Égypte et au Liban… Un peu plus tard arrive Jef Last, grand garçon hollandais aux yeux clairs. Nous parlons de Browning qu'ils aiment l'un et l'autre et comme je prononce le nom de Hopkins, j'ai la surprise d'apprendre qu'ils ne le connaissent pas, qu'ils n'en ont jamais entendu parler. La conversation a quelque chose d'indécis, frôle un sujet puis l'autre. A un moment, Jef Last cite Rilke et dit en s'adressant à Gide : « Il croit comme toi que ce sont les hommes qui ont fait Dieu. » (Je pense alors au « Dieu sera » de Renan), mais Gide se défend avec une certaine vivacité d'avoir rien pris à Rilke. Un peu avant l'arrivée de Jef Last, je lui avais dit que H. L. Mencken dans son dictionnaire des citations prêtait à Verlaine sur son lit de mort le mot : « Victor Hugo, hélas ! » Gide proteste. « C'est une réponse que j'ai faite il y a fort longtemps et qu'on n'aurait peut-être pas remarquée si Remy (il prononce Reumy) de Gourmont ne l'avait citée, disant qu'elle résumait tout. Et d'abord, c'est : « Hugo, hélas ! » ce qui n'est pas la même chose (reniflement d'impatience). Et puis ce n'est pas ce que Verlaine eût dit. Verlaine aimait beaucoup Lamartine… » Il me parle encore assez longuement en présence de Last, et affectueusement, m'a-t-il semblé. A propos de *Mark Rutherford*, il me dit que

c'est Bennett qui lui a fait lire ce livre admirable et parfaitement inconnu en France.

★

10 *juin* 1946. — Avant-hier chez Gide qui voulait me voir seul. Il m'a parlé de religion à propos d'un livre de Bloy *(Ici on assassine les Grands Hommes.)* L'ont frappé surtout, dans les pages sur Hello, celles qui relatent les derniers jours de l'écrivain et tout à la fin ce cri pathétique : « Faites prier les petits ! » Plus déconcertant que le reste, me dit-il, lui paraît le désespoir dont se serait accompagnée la fin du pauvre homme, mais qu'en savons-nous? Qui a jamais pu dire ce qui se passe dans l'âme d'un mourant? Il me parle ensuite d'une supérieure (« Est-ce ainsi qu'on les appelle? » me demande-t-il), parente d'Edmond Jaloux, morte également « désespépérée » au milieu de son couvent. Mais la tentation du désespoir guette presque toujours le croyant à son lit de mort. C'est là, je le vois bien, ce qui infirme dans l'esprit de Gide la religion tout entière, dont le rôle eût été de donner à celui qui va faire le grand passage une assurance inébranlable.

★

25 *août* 1946. — Lu tout à l'heure et d'un trait le *Thésée* d'André Gide. J'en ai eu un plaisir irrité. Comment me défendrais-je d'admirer la forme du récit, et d'abord, pourquoi m'en défendrais-je? Mais cela va beaucoup plus loin que la forme, car ici la forme adhère à quelque chose de précieux, qui est la chair humaine... Très belle et très noble, la figure d'Œdipe qui se crève les yeux pour mieux y voir dans le monde intérieur, plus noble, peut-être, que Gide lui-même ne le croit ; et Thésée nous laisse à la fin sur un admirable discours où je pense qu'il faut voir le testament de l'auteur.

★

... Quelle confusion il jette dans tous les jugements qu'on serait tenté de porter sur lui ! Je crois qu'il s'abuse sur le sens que prendra son œuvre aux yeux de la postérité, ces lointaines générations qu'il essaie d'atteindre par-dessus les

générations présentes (c'est même ce que j'admirerais le plus chez lui, ce souci de trouver des paroles accessibles à ceux qui viendront plus tard).

26 *août*. — R... m'a prêté un exemplaire d'*André Walter* avec une photo de Gide à vingt ans, longue figure assez pleine, longs cheveux noirs, des yeux de Chinois, l'air penché, la pose tant soit peu artiste. Je suis demeuré saisi des transformations que le temps opère. Il me semble que j'aurais pu parler au garçon d'alors. J'aurais discuté avec lui. Nous avions en commun quelques incertitudes, mais maintenant, parler à Gide me semble parfois moins facile. Il connaît trop bien, comme on dit en Amérique, toutes les réponses, et ce qui m'attire, c'est le flottement, le « je ne sais pas ».

★

1er *octobre* 1946. — Passé chez Gide en fin de journée. Je lui dis en substance : « Bien que je sois loin de partager les opinions que vous exprimez dans votre *Thésée*, je crois pourtant n'avoir rien lu de vous qui m'ait paru plus beau sous le rapport de la forme... » Il me dit qu'il a écrit ce livre en deux mois et dans la joie. La simplicité avec laquelle il m'en parle m'est très sensible et je me laisse aller à dire que le dernier monologue de Thésée m'a laissé une impression de mélancolie, parce que je ne pouvais m'empêcher d'y voir une sorte d'adieu comparable à celui de Prospero dans *la Tempête*. « Mais oui, dit-il, c'est un adieu. » Cependant il ajoute aussitôt qu'il voudrait écrire « encore un livre », et ces mots sont prononcés avec une sorte d'élan qui lui ôtent quarante ans d'un coup. Il se déclare ensuite las du monde où nous sommes et de la marée montante du totalitarisme qu'il hait. Un peu plus tard, il me confie qu'il va partir en janvier. « Pour l'Égypte? » « Beaucoup plus loin. » « Pour l'Amérique? » Il me regarde un instant. « Pour Tahiti, » répond-il enfin en détachant les syllabes de ce nom. « Et il se peut, ajoute-t-il, que je n'en revienne pas. » ... Comme il me parle de mon journal où « trop de choses sont passées sous silence », je lui demande s'il veut dire les choses charnelles. « Oui, celles-là, » dit-il. « Mais, lui demandé-je alors, connaissez-vous un journal, un seul journal

qu'on ait publié et qui ne fasse pas le silence sur ces questions? »

★

21 *juillet* 1947. — J'ai été voir Gide. Il m'avait écrit un petit mot très cordial, mais pour la première fois, je n'augurais rien de bon de cette visite. Il m'a reçu dans sa petite chambre à coucher où il était en train d'écrire. Au-dessus de son lit, un masque de Gœthe. Il portait une chemise de grosse laine verte à carreaux. Presque tout de suite il m'a parlé de mon roman dont il ne pense que du mal. « Vous voulez sauver votre âme, me dit-il, mais considérez ce que cela vous coûte ! » Je lui dis alors : « Vous m'obligez à vous citer l'Évangile : « Que sert-il à l'homme de gagner le monde... » « Oui, dit-il assez vite, mais voyez malgré tout. » Et il développe cette idée qu'un converti perd toujours son talent, que l'Église est responsable. Il semble tout à coup furieux contre moi, comme si je m'étais rendu coupable d'une mauvaise action. « Attendez, lui dis-je alors, que j'aie mal agi pour me juger. » « Mais jamais vous n'agirez mal, Green ! s'écrie-t-il. Vous êtes beaucoup trop honnête pour cela et c'est parce que vous êtes honnête que je vous aime. » C'est donc à l'Église qu'il en a. De nouveau il fonce sur elle. Il a vu C. en Allemagne, et celui-ci est « plus protestant que jamais depuis qu'il a vu le mal que fait l'Église ». J'avoue que cet argument ne m'émeut pas, mais il dit ceci qui me paraît plus grave : « J'ai constaté que jamais les convertis ne sont meilleurs qu'avant leur conversion. L'orgueilleux demeure orgueilleux, etc. Il n'y a pas de *bonification.* » Et il me demande à brûle-pourpoint : « Vous-même, vous sentez-vous meilleur? » Comment si l'on pouvait répondre oui à une pareille question ! « Copeau, a-t-il continué, est ce qu'il était avant sa conversion, en plus accusé. » Il s'est longuement étendu sur ce point et poursuivant le procès des catholiques, il leur a reproché d'avoir, comme les communistes, réponse à tout en toute circonstance. (Je leur ai toujours fait le même grief, mais n'en ai soufflé mot, ce matin-là. Je crois que ces réponses qu'ils fournissent à tous les problèmes leur font perdre le sens du mystère, mais ce n'était pas de cela que parlait Gide...) Vers la fin de notre entretien, il s'est mis à

faire briller devant mes yeux un avenir littéraire magnifique : « Vous pouvez faire de grandes choses. Vous avez déjà derrière vous toute une série de livres remarquables... Votre responsabilité est grande. Vous serez cause que beaucoup s'écarteront de l'Église, voyant le mal qu'elle a pu faire à quelqu'un comme vous. » (Pourquoi cette sollicitude pour l'Église?) Il me fait voir la place que je pourrais occuper et brusquement me lance cette phrase : « Pourquoi ne feriez-vous pas *une embardée du côté du démon*? » Je lui dis que je ne serai jamais du côté du démon. Et Gide : « Vous feriez semblant... » Je lui dis encore une fois que non. Revenant sur mon journal qu'il a mentionné tout à l'heure avec mon roman, il me dit que ce livre est plein de réticences, que je n'y ai mis que « des choses convenables ». « Oui, lui dis-je, mais j'ai très nettement indiqué les omissions et la nature de ce que j'omettais. Mais vous-même, n'avez-vous pas publié un journal où il y a beaucoup de silences? Que de choses vous ne dites pas ! » « Je mettrai bon ordre à ces lacunes, » dit-il simplement... Une heure et demie a passé. Je crois que nous avons dit tout ce que nous avions à nous dire ce jour-là, et je me lève pour partir. A ce moment, Gide fait quelque chose qui m'atteint en plein cœur et beaucoup plus profondément qu'il ne le croit : il se lève aussi et m'embrasse.

★

22 juillet 1947. — Cette conversation avec Gide m'a si vivement ému que, rentré chez moi j'ai dû m'étendre. Pendant près d'une heure, le cœur m'a battu très fort. Aujourd'hui, je me demande si en m'embrassant il ne me disait pas adieu. Il m'a confié qu'il pensait « sans cesse à la mort » et qu'il la voyait venir « avec sérénité ». Une phrase en particulier me revient à l'esprit : « Je pense à la mort avec une indifférence parfaite, si c'est là ce qu'on entend par sérénité. » A propos de la foi catholique, il a dit qu'il n'y pouvait voir autre chose qu'un phénomène d'autosuggestion et d'hérédité. Oublié de dire qu'à un moment il m'a demandé pourquoi je n'écrirais pas un livre que je ne signerais pas, comme a fait l'auteur de *De l'abjection*. (Ç'aurait été, je pense, l'embardée du côté

du démon, mais une embardée sans trop de risques.) « Ce n'est pas possible, ai-je répondu. J'écris des livres d'un caractère trop particulier pour que l'auteur ne soit pas aussitôt reconnu. » Sur ce point il m'a donné raison. J'ai également oublié de dire qu'au début de notre entretien il m'a demandé : « Pourquoi n'entrez-vous pas dans les ordres? Comment se fait-il que vous n'ayez pas quitté le monde? » Je lui dis qu'on n'entre pas dans les ordres sans vocation. « Précisément, dit-il alors, je ne comprends pas qu'avec votre vocation chrétienne vous n'alliez pas dans un monastère. » « Mais une vocation est une chose très précise. On peut être catholique très convaincu et ne l'avoir pas. » Persuadé en l'écoutant, et plus encore à la réflexion, à la clarté du souvenir, qu'il m'a parlé comme il l'a fait parce qu'il a cru que c'était son devoir, un devoir impérieux, inéluctable.

★

19 *juin* 1948. — Tout à l'heure, feuilleté dans une librairie une réédition du journal de Gide que je n'ai jamais lu en entier, mais la lecture de quelques pages m'a convaincu, une fois de plus, que je ne pourrai jamais aller jusqu'au bout de ce livre. Pourquoi? Je ne le sais pas très bien. Il est écrit à ravir et chaque page en est pleine jusqu'aux bords d'une grande richesse, mais en même temps qu'il donne tout ce qu'il a à donner, il glace le cœur, et plus on avance dans cette lecture, moins on croit, moins on espère, et je le dis à regret, moins on aime.

★

21 *juin* 1948. — Vu Gide tout à l'heure, dans son petit bureau. Il me fait asseoir dans un fauteuil défoncé sur lequel il a jeté une couverture pliée en quatre. Otant cette couverture, il me fait voir que le fauteuil perd son crin. « Je me dis quelquefois que je devrais le faire réparer, et puis je réfléchis qu'il durera autant que moi, alors à quoi bon? » Il dit cela gaiement. Je crois ne l'avoir jamais vu abattu...

★

19 *décembre* 1948. — Ce matin, un amical coup de téléphone de Gide. Il me reçoit un moment plus tard dans la petite chambre où il travaille. Un gros coussin de cuir jeté sur le fauteuil défoncé qu'il est inutile désormais de faire réparer. Sur la cheminée, une tête de bronze de Gide sur laquelle on a jeté, non, sur laquelle on semble avoir posé avec soin un beau béret de velours vert. Gide lui-même est coiffé d'un chapeau de pêcheur à la ligne sous lequel son visage m'a paru d'une pâleur extrême et son regard un peu las derrière ses lunettes ; sa voix plus douce, plus basse qu'à l'ordinaire, mais distincte et tout aussi nette qu'il y a vingt ans. Je lui donne à lire les pages sur lui qui doivent figurer dans le quatrième tome de mon journal, et il en lit la première, se dit touché que je ne lui trouve pas le regard aigu que lui prêtent les photographes, mais un regard attentif. Comme il me demande la suite, je lui dis que j'aime mieux lui laisser ces pages. « Vous me les rendrez plus tard. Si vous les lisiez maintenant, je me sentirais volé : j'aime beaucqup mieux parler avec vous. » Il acquiesce en riant. Je lui demande s'il a quelque objection à ce que je parle de notre entretien au sujet de la lettre attribuée à Baudelaire, et le voilà un peu perplexe. Il y pensera, me dit-il, et il me répète que Proust croyait à l'authenticité de cette lettre. Je lui dis alors pourquoi je ne puis y croire tout à fait... Sartre, lui, n'y croit pas du tout... Me dit encore qu'il va publier sa correspondance avec Claudel. Comme il me demande ce que je pense de *Partage de Midi* je ne lui cache pas l'admiration que j'ai pour cette œuvre. « Mais, dit-il, le texte a été modifié, au nom de l'orthodoxie... » Je le quitte peu après.

★

27 *février* 1949. — Ce matin, à peine rentré de la messe, J'ai un coup de téléphone de Gide pour me demander de venir le voir. J'y vais sans tarder. Gide va mieux après une crise cardiaque. Je le trouve dans sa bibliothèque, à la place habituelle. Devant lui, la petite table est chargée de papiers et de livres. Un cahier ouvert où je reconnais une demi-page de

son écriture et un volume de ses œuvres complètes. Il est un peu voûté, tout gris de visage et les joues couvertes d'une barbe de deux ou trois jours, semble-t-il, toute blanche. Me serre la main et me fait asseoir en face de lui. « Vous allez me trouver diminué, » dit-il en riant. Je ris à mon tour et réponds : « Vous me dites cela d'un air gaillard ! » « Non, dit-il en cessant de rire, je me sens diminué. » « Il n'y paraît guère. » « Si. » « Mais je vous trouve en train de travailler. » « Je fais semblant. Voyez, ma plume est sèche. » (Il la désigne du doigt.) Il y a beaucoup de courage à parler ainsi de soi, à voir aussi net. Un peu plus tard, il me dit qu'il a reçu d'Amérique un câble de *trente mots* (c'est sa voix qui souligne) pour l'inviter à se rendre là-bas et recevoir le prix Gœthe. « Qu'est-ce que c'est que le prix Gœthe? » « Je n'en sais rien. On m'offre cinq mille dollars, tous frais payés. » « Comme ils sont fastueux ! » « Fastueux, oui, mais je n'irai pas, je suis trop fatigué. » Il me parle d'une lettre que lui envoie un Américain nommé Henson, qui lui parle de moi. « Mais qui est-ce? » me demande-t-il. Je le lui dis. Henson a beaucoup d'admiration pour lui, et je fais l'éloge de ce garçon que j'ai connu alors que j'étais soldat aux États-Unis. « Oui, dit Gide. Il y a des gens très bien, quoi qu'on en dise. Il y en a beaucoup. Je n'aime pas ceux qui « débinent » les uns et les autres, qui font les pessimistes. Je quitterai cette terre avec cette idée qu'il y a des gens très bien dans le monde. Je dis cela sans mélancolie. Il n'y a pas de mélancolie en moi. Non, je n'aime pas ceux qui prennent plaisir à cracher dans la soupe. » « Ah, moi non plus ! » ai-je dit alors, révolté par cette image. « Vous non plus, je le sais. C'est pour cela que nous nous voyons. Et puis, vous l'avez remarqué, c'est toujours dans la soupe des autres... » ... Mais je suis resté une demi-heure et il est temps que je m'en aille. A propos de la Scandinavie où je pense aller cet été, Gide me pose des questions et soupire : « Si je m'écoutais... Mais non, ce n'est pas possible. Vous y allez cet été? Pourtant... Mais non. » Il n'a rien dit de plus triste, ce matin-là. Je me lève et il me serre la main. Au moment où je vais franchir le seuil de la bibliothèque, il me demande ce que je lis en ce moment et si j'ai un livre à conseiller à Catherine. Je réfléchis. Mes lectures sont si sérieuses que j'hésite à en

parler. Pourtant j'ai relu Montaigne avec délices et le lui dis. « Ah, fait Gide, mais dans quelle édition le lisez-vous? » « Dans la petite édition Jouaust qui donne le texte de 1588 et celui de la seconde édition. » « Je vous demande cela pour savoir si vous avez les variantes. C'est très important. » (Oublié de dire que lorsque j'ai prononcé le nom de Montaigne, il s'est écrié : « Cela m'étonne de votre part ! » « Parce que je suis catholique? Mais Pascal le lisait et le relisait. » « Seulement pour le réfuter. » Voire. Pascal l'admirait tout en le haïssant. J'aurais pu répondre, mais j'y ai pensé trop tard, que saint François de Sales prenait un très vif plaisir à la lecture des *Essais*.) Il est près de moi, me demande d'atteindre un des quatre grands volumes qu'il me désigne sur un rayon. C'est un superbe Montaigne à grandes marges. Les variantes sont en italiques. « Vous savez, la fameuse phrase sur La Boëtie... Eh bien, « parce que c'était moi » a été ajouté plus tard. » « Oui, dis-je, ces mots ne figurent pas dans la première édition. » « On nous cite cette phrase comme un beau cri du cœur, reprend Gide. Il a mis trente ans à le pousser, son cri du cœur ! » Tout à coup, il est redevenu le Gide d'autrefois et pendant ces dernières minutes, je le retrouve exactement tel que je l'ai connu jadis. Il me serre encore une fois la main. « C'est gentil d'être venu au premier appel. » Je crois qu'il s'est rarement montré aussi affectueux que dans cette petite phrase... Ce que j'admire en lui, c'est cette lucidité qui ne se dément pas, ce désir de voir aussi clair que possible, de ne pas se leurrer sur lui-même.

★

16 *novembre* 1949. — Si fatigué que je sois ce soir, je veux essayer de raconter ma visite à Gide. Je suis allé le voir ce matin pour lui demander la permission de faire reproduire dans Biblio-Hachette une lettre qu'il m'écrivit en 1934 à propos du *Visionnaire*. Il m'a fait entrer dans la petite chambre où il travaille et qui prend jour sur des toits. Nous nous sommes assis l'un en face de l'autre ; entre nous, une petite table couverte de livres et de papiers. Gide a un teint rose que je ne lui connaissais plus depuis mon retour d'Amé-

rique et il m'a paru aussi jeune et aussi alerte qu'avant la guerre. Jamais peut-être il ne s'est montré aussi charmant avec moi, aussi simple de manières, aussi cordial. Je crois qu'il a été vraiment heureux de me voir, car il me l'a dit à plusieurs reprises, comme s'il tenait à ce que j'en fusse bien convaincu. Quand je lui ai dit l'objet de ma visite, il a paru légèrement surpris, ce qui me donne à croire qu'on n'a pas toujours de tels scrupules avec lui. Il a lu la lettre, sa lettre, avec une grande attention et s'est interrompu à un moment pour s'exclamer à mi-voix : « Mais elle est très bien, ma lettre ! Je suis heureux de l'avoir écrite. » Je lui ai tendu ensuite un assez long post-scriptum détaché, qui est une liste des errata relevés par lui dans mon livre. « Faites imprimer ça aussi, me dit-il avec bonne humeur. Ça fera voir mon côté pion !... » Nous parlons à bâtons rompus et je ne sais plus à quel propos je lui confie que je dors mal. « Connaissez-vous la lettre de Descartes sur l'insomnie? » Je ne la connais pas. Il me mène à sa bibliothèque et, prenant le Descartes de la Pléiade, il s'assoit près de la fenêtre, dans ce coin qui m'a toujours fait songer à un nid d'oiseau solitaire. La lettre est adressée à Balzac. Gide la lit avec lenteur, d'une belle voix précise et sonore, pas du tout la voix fatiguée et comme éteinte qu'il a parfois à la radio (je pense à ses entretiens avec Amrouche) ; arrivé au passage où Descartes parle de ses rêves et dit — je cite de mémoire — « Je me promène dans des buis, des jardins, des palais enchantés... » il abaisse son livre et me regarde avec un sourire de ravissement ; c'est une joie presque sensuelle qu'il éprouve à lire cette langue admirable. « Quelle préciosité, fait-il, et comme nous voilà loin du bonhomme renfrogné que nous montre Franz Hals !... » Il me pose de nombreuses questions sur le livre que je suis en train d'écrire et comme je lui dis quelques mots des difficultés spirituelle de Joseph, il se lève pour aller prendre dans un tiroir un cahier gris qu'il me présente ouvert. « Lisez, dit-il, c'est quelque chose qui va paraître bientôt, mais je veux que vous le lisiez tout de suite. » Le texte manuscrit est assez raturé. J'ai vu qu'il s'agissait du Père Valensin et d'un ouvrage de celui-ci sur Platon, mais à peine ai-je lu trois lignes que Gide m'ôte le cahier des mains. « Non, dit-il, ce serait autant de pris sur notre conversation et

nous nous voyons trop rarement. » Il me parle de sa correspondance avec Claudel et comme je lui demande quels échos il a recueilli de cette publication dans *le Figaro* : « Il n'y a pas eu beaucoup de désabonnements ! » répond-il en riant. X... qu'il a vu la veille s'est déclaré « hérissé » par certaines phrases du poète catholique. « Mais attention, continue Gide, il y a de très belles lettres de Claudel. » Ses yeux brillent comme autrefois. Nous retournons dans sa chambre. Ce matin, il ne tient pas en place, et de nouveau il me parle de ce livre que j'écris et dont je lui dis que sans doute il heurtera certains lecteurs. « Tant mieux ! » Et il me cite, en s'excusant, une phrase de son journal où il est question du goût amer des lauriers !

★

Il y a ceci que je n'ai pas dit, dans le récit de ma visite à Gide : comme nous étions assis l'un en face de l'autre, il m'a dit qu'il lisait le dernier volume de mon journal et qu'à cause de cela il pensait à moi tous les jours et me parlait (ce sont là ses propres paroles). M'a redit qu'il était très touché de la façon dont j'avais parlé de lui en 1944. Comme il voulait allumer une cigarette avec son briquet, il n'y a pas réussi, tenant le briquet beaucoup trop à droite, et cela à plusieurs reprises. Pourtant il lit avec facilité. A propos d'un certain écrivain, il me dit : « C'est un couard. J'admire l'écrivain, mais l'homme est un couard. » « Cela se verrait beaucoup moins, ai-je remarqué, s'il ne prenait pas ces magnifiques attitudes. »

★

8 *janvier* 1950. — Chez Gide, ce matin, vers 10 heures et demie. Je lui demande s'il a lu le *De Profundis* de Wilde qui a récemment paru *in extenso* et il me dit que oui et que ce qui l'a le plus gêné dans ce livre c'est la manière dont Wilde compose son attitude devant la postérité (plus encore que les détails qu'il donne sur les sommes importantes qu'il a déboursées pour satisfaire aux caprices de Douglas)... Il va chercher un dossier qu'il ouvre devant moi pour en tirer une lettre de lord Alfred Douglas datée de 1929, me la tend et

me demande de lui en donner lecture. Elle est extrêmement grossière, violente. Douglas vient de lire *Si le grain ne meurt...* Il y a cette phrase que je retiens : (je traduis) « Vous n'auriez jamais écrit un pareil livre si vous aviez été un gentleman. Il fait voir quel affreux mufle vous êtes en réalité... » Il nie qu'il y ait eu entre lui et Wilde des relations charnelles. Tout compte fait il pardonne à Gide « parce que maintenant je suis catholique, » mais il ne l'en couvre pas moins de son mépris. La lettre est d'une étonnante tartufferie. Ce n'est pas tant une lettre qu'une scène, une de ces scènes si fréquentes dans la vie de Douglas. Gide me dit qu'il n'était pas beau, mais joli, « oui, joli, c'est le mot. » Me raconte la scène entre Douglas et Wilde (voir *Si le grain...*), Wilde tremblant de colère mais gardant le silence et disant à Gide, après le départ de Douglas : « C'est tous les jours comme ça. » ... Parlé ensuite de poésie anglaise. Il va chercher son exemplaire de Milton, édition Tauchnitz (il a noté sur la page de garde qu'il l'avait acheté à Florence, en 1912, mais qu'il l'avait fait relier plus tard et qu'il avait été particulièrement frappé de la beauté du passage du livre V de *Paradise Lost*, vers 25 à 75 ; c'est le discours d'Ève à Adam : *O sole in whom my thoughts find all repose...*, dont la beauté lui avait paru inégalée en aucune langue). Il me montre beaucoup de passages soulignés au crayon et me dit avoir dernièrement relu les deux grands poèmes de Milton avec ravissement. Parlé également de Marlowe ; il aime surtout *Hero and Leander* dont je lui cite quelques vers qui le font sourire. John Donne lui est également très cher, mais comme il me parle de deux portraits de ce poète, l'un jeune, alors qu'il était très beau, l'autre mort et dans son suaire, je lui fais remarquer que le second a été fait du vivant de Donne qui, pour satisfaire sans doute à son étrange obsession de la mort, voulut qu'on le représentât ainsi, les yeux fermés et le visage pris dans un suaire noué, à la mode du temps, au sommet du crâne. A propos de Marlowe, nous tombons d'accord que de lui et Shakespeare, c'est sans doute Marlowe, qui eût été le plus grand, s'il ne fût mort si jeune. Gide est le seul Français avec qui j'aie jamais eu l'occasion de parler aussi longuement de poésie anglaise, qu'il connaît bien. Cependant ce n'est pas pour parler de littérature

qu'il m'a demandé de venir le voir. Un prêtre doit lui rendre visite...

En rentrant chez moi, j'ai repensé à ma conversation avec Gide sur Milton, Marlowe et Donne, et elle m'a paru bizarrement irréelle. Difficile de dire pourquoi, du reste. Il m'a semblé qu'avec ce jeune prêtre entrait dans la pièce une église que les premiers chrétiens eussent reconnue pour authentique. Ce qui l'intéressait au premier chef, c'était la vérité, non pas une vérité littéraire — m'y voilà — mais la vérité tout court. Il y avait chez lui une honnêteté admirable, presque agressive et pourtant douce, mesurée dans ses termes. Agacé d'avoir à écrire ces choses si vite et si mal, mais il le faut si je tiens à ne rien oublier. Il a dit à Gide : « Vous êtes voisin de notre archevêque. Je lui ai dit que j'allais vous voir. » « Ah? fait Gide. Il a dû vous jeter... un blâme ! » « Non. Il m'a seulement dit : « Tu sais que ses livres sont défendus. » Je lui ai répondu : « Tant pis. J'y vais quand même. » Dans le courant de la conversation, il a fait cette remarque : « Vous pouvez me croire quand je vous dis que je suis un homme qui n'a pas froid aux yeux. » « J'en suis sûr, répond Gide. Cela se voit que vous n'avez pas *froitaux* yeux. » (Il fait la liaison...)

★

27 janvier 1950. — Chez Gide... L'un de nous parlait de la chasteté et disait qu'au début elle était très facile à garder. Il y avait même un sentiment de libération inexprimable, mais au bout d'un an ou quinze mois, l'obsession apparaissait et faisait alors de grands ravages, toute l'énergie de l'âme et du corps semblant employée uniquement à repousser les assauts de l'instinct sexuel... A propos du Danemark où je compte me rendre bientôt, Gide me parle d'Andersen qu'il aime extrêmement : « On ne se rend pas assez compte que c'est un des seuls hommes qui aient créé des mythes. L'histoire de la petite sirène est une merveille. » « Et les habits neufs de l'Empereur. » « Du grand-duc, Green, du grand-duc, mais peu importe, c'est admirable. »

JULIEN GREEN.

GIDE A MALAGAR

(Extraits d'un journal)

Malagar, mardi 27 juin 1939. — Lettre contournée de notre Gide si compliqué qui fixe son arrivée à Bordeaux pour tel train, puis télégraphie un nouvel horaire. Dans son mot, il disait — avec des points de suspension qui sont bien de lui : « Vous recevez cette lettre assez tôt pour couper mon élan par dépêche, si quelque catastrophique empêchement... Ce projet me paraît si beau que je n'y croirai tout à fait que lorsque je serai près de vous. »

Dans la chambre lavée à grande eau nous avons mis des roses. Je me suis occupé du papier à lettre, de l'encre, des livres : Balzac et Simenon. Puis, très en avance, nous sommes partis mon père et moi pour Bordeaux. Entre nous, sourires complices, mots d'esprit, imitations sans méchanceté, gros étonnement, en somme, chez l'un et chez l'autre que vraiment André Gide vienne à Malagar, que cette aventure dont nous parlons depuis si longtemps se réalise enfin.

Il apparut dans un vêtement sombre, sa silhouette bien connue surmontée de l'habituel chapeau à large bord. Le visage à peine tiré, à peine sali par le voyage, mais très pâle. Il est monté derrière avec mon père. Je suis devant. Une soirée radieuse transfigure la route. Je les entends parler de l'article que Claudel vient de publier dans *le Figaro littéraire* à propos de Maritain où il en a à la nécessité pour le chrétien de se borner à faire « son devoir d'état » sans entreprendre de vaines et gênantes révolutions. Mon père raconte à Gide qu'il sait par le R. P. Maydieu que Maritain a été très peiné ; il ajoute que lui, Mauriac, doit trop à Paul Claudel, lumière de sa jeunesse, qu'il a trop de choses dans le cœur pour lui dire ce qu'il a sur le cœur. Mais il s'étonne que personne ne prenne la défense de cette petite phrase, si belle et vraie de Maritain : *Tant que les sociétés modernes sécréteront la misère comme un produit normal de leur fonctionnement, il n'y aura pas de repos pour un chrétien.* Gide rappelle cette remarque de Rougemont qui l'a beaucoup frappé, à savoir que seuls les pays touchés par le christianisme ont été capables de révolution. Mon père évoque Mounier. Il dit que les vrais révolutionnaires ne peuvent combattre que pour un ordre chrétien. (...)

Nous le conduisîmes à la terrasse dès notre arrivée à Malagar. Le soleil disparaissait, noyant « la vue » d'une première ombre où palpitaient encore des flaques de lumière. Nous dînâmes. Puis ce fut sur la terrasse, par un clair de lune adorable une paisible conversation. J'admirais Gide et mon père de savoir tant de vers et de savoir les mêmes. Il les récitaient à mi-voix, l'un après l'autre, l'un avec l'autre. Mon père tenta une réhabilitation de l'indéfendable Sully-Prudhomme :

— Il est indéfendable, mais c'était tout de même un poète...

Gide finit par en convenir. Il cite lui-même, à la suite de mon père, quelques beaux vers et qu'il trouve tels. Il a son chapeau et sa cape. Il fait une nuit très douce, à peine fraîche, que les grenouilles et les grillons occupent de leurs chants.

— Vous n'avez pas froid?

— Non, j'ai ma pélerine...

— Faites attention de ne pas prendre mal...

— Oui, je sais... Je suis très délicat des bronches...

Je regarde nos trois ombres immobiles sur le gravier. La mienne qui ressemble à celle d'une statue égyptienne, car je suis assis en chien de fusil sur le parapet de la terrasse et de profil. Celle de papa informe. Puis cette masse tassée, l'ombre de Gide. De Gide qui dit : « Je suis très délicat des bronches. » Et je pense avec étonnement que c'est le même homme, que ce sont les mêmes bronches délicates que celui, que celles de Biskra, lors d'un si ancien voyage, connu de tous aujourd'hui où André Gide, malade, ne pouvait s'abandonner à la vie, à sa vie. (...)

Nous avons reparlé de l'affaire Maritain. J'ai dit :

— Pourquoi, monsieur, n'écririez-vous pas cet article? Le prestige qui entoure le nom de Claudel, l'amitié et la reconnaissance qu'on lui voue empêchent beaucoup, dont mon père, d'intervenir. Mais vous, rien ne vous arrête...

— J'y ai pensé. Mais j'ai peur de... compromettre Maritain.

Son visage est tout à la fois illuminé d'orgueil et d'humilité. Une ironie triomphante déforme ses traits et leur donne une apparence légèrement comique, très sympathique et un petit peu, un tout petit peu démoniaque. Il continue :

— Voilà ! On dira : Naturellement ! C'est Gide qui défend Maritain. Gide ! Le contraire m'eût étonné. Pauvre Maritain, etc... De même vous serez compromis pour m'avoir reçu ici. Mais si ! C'est François Mauriac, ce n'est pas un autre qui pouvait recevoir André Gide chez lui !

La nuit était si douce que nous nous sommes un peu attardés. Gide a raconté que l'Académie royale d'Angleterre, où il avait succédé à Anatole France, le raya de ses membres (fait sans précédent) au moment de son adhésion au communisme. Et elle voudrait lui offrir aujourd'hui la compensation d'un banquet d'honneur ! Il a aussi rappelé l'amusante histoire suivante. Alors que *la Nouvelle Revue Française* vient de reparaître, Gide voit dans le train où il a pris place une vieille dame tirer de sa valise ce numéro, précisément, et le lire. Très ému, il lui dit : « Excusez-moi, madame. Mais je vois que vous avez entre les mains

une revue qui m'est chère... Je crois même que vous me lisez... » Alors, balbutiante de joie, bouleversée, l'inconnue se lève et, si émue qu'elle semble sur le point de s'agenouiller, elle s'écrie : « Vous ! Vous ! Quel bonheur ! Vous ! Ah ! M. Duhamel... »

★

Mercredi 28 juin. — Courses à Langon, seul avec Gide. Il s'intéresse à tout, découvrant dans cette morne ville cent passionnants détails. Quelle curiosité merveilleuse ! Il veut tout voir même ce qui est laid. Rien de lui échappe. La rue Maubec l'enchante dont les vitrines offrent d'affreux objets d'art. Il s'étonne de cette recherche de la beauté et qui s'égare ainsi.

Dans un magasin qui embaumait le café grillé, Gide aperçut un jeune Annamite. Il me le fit remarquer et m'accabla de questions : comment se faisait-il qu'il y eût un Annamite ici ; d'où venait-il ; que faisait-il, etc? Quelques minutes plus tard, le garçon nous dépassa et entra dans une boutique. Gide s'arrêta, regarda, reprit sa marche, tourna la tête de nouveau, s'éloignant avec regret. Puis il dit :

— Quel dommage ! J'aurais été à l'étranger, je l'aurais abordé. Il n'aurait pas trouvé étonnant que je l'interroge. Tandis qu'en France, parlant français à un Français... A Cuverville, je ne sors jamais en ville car chacun m'y connaît et cela m'est odieux. Mais *même ici* je n'oserais pas aborder ce jeune Annamite et l'emmener dans un bar, comme cela eût été si facile en Orient...

Je ne dis rien, mais je pense que Gide ne risque pas d'être identifié. Hier, au retour de Bordeaux, nous nous arrêtâmes à la gare de Langon pour prendre sa malle. J'observai cet homme vêtu de noir, et qui parlait à mon père. Les voyageurs passaient, indifférents, devant ce qu'ils devaient prendre pour un notaire ou un juge de paix. Et j'en étais un peu peiné.

Mon insuffisance me frappe, lorsque j'écoute Gide et mon père bavarder. Je me sens fin et subtil dans mon domaine, mais qui m'apparaît borné. Très vite je perds pied. Je souffre alors de me montrer indigne de ma chance : être entre André Gide et François Mauriac. Mais j'ai assez d'intelligence dans mon inintelligence pour mesurer exactement ce qui me manque. Je connais le point exact où je m'arrête. Il n'y a plus devant moi que des ténèbres où je vois Gide et mon père s'enfoncer avec l'assurance de merveilleux oiseaux de nuit. Et si, dans ce brouillard, je me reconnais difficilement, je puis imaginer ce que je ne vois pas. Je sens même qu'avec un peu moins de paresse, un peu plus de confiance, je pourrais recréer ce qui ne m'est pas offert, c'est-à-dire conquérir, avec difficulté mais victorieusement le domaine qui m'était d'abord interdit. Ainsi me serait-il possible d'atteindre, à force de persévérance, ce qui est naturellement donné à des intelligences plus grandes.

Ces réflexions me sont venues lors du déjeuner, et dans le salon, à l'heure du café, tandis que Gide et mon père parlaient du christianisme. Je sentais que sous l'apparence presque banale de leur

conversation des vérités délicates et graves étaient par l'un et par l'autre évoquées, et je pensais : « S'il y avait Maritain, ici, ou Du Bos comme ces paroles trouveraient du poids, tout à coup... »

Pour moi, que restait-il? L'inquiétude dont Gide faisait montre à propos de l'étroitesse d'esprit décevante — ou de la décevante malignité de la plupart des chrétiens. L'acte de foi de mon père : ce ne sont pas les hommes qui comptent, ni ce qu'ils ont fait de la Révélation ; ce n'est pas même l'Église qui est en cause dans la mesure où elle est aussi une institution soumise à toutes les dégénérescences du social. Importent seules la réalité du Christ, son existence. Les chrétiens sont particulièrement décevants parce qu'ils sont chargés d'une mission et que, presque tous, ils s'en montrent indignes. Pareils aux autres hommes, ils sont pires en ce sens que leur foi aurait dû les élever. Mais il ne faut pas juger Dieu sur les balbutiements de ses serviteurs. A l'occasion du *Flaubert* de Guillemin et de la Préface paternelle, Gide reposa le grave problème : n'y a-t-il pas de sainteté en dehors de la foi? A quoi mon père répondit par cet exemple qui sembla beaucoup frapper notre hôte et le combler d'une assez précise satisfaction :

— Une femme très simple, mais qui touche vraiment à la sainteté, disait d'une de mes amies qui toujours était demeurée athée : « A son lit de mort l'idée la possédait, la soif, de se convertir. J'estime que c'eût été une faiblesse de sa part, une abdication, et que Dieu dut préférer son courage, sa force de caractère, sa droiture qui, jusqu'au dernier soupir lui défendirent de céder à la tentation si douce de l'éternité. Qui n'a pas la foi ne doit pas obéir à sa peur et croire, ou faire semblant de croire, afin de trouver un secours. » Voilà ce que disait cette âme sainte. Tout est une question d'espèce. Il n'y a pour la Grâce que des cas individuels. Il existe en revanche des êtres qui, en se refusant, se trahissent et trahissent Dieu. Ceux-là commettent quelque chose de grave...

Gide a interrompu :

— Moi-même, qu'ai-je fait d'autre, toujours, que de me refuser...

— Par manque de foi ou, au contraire, par crainte de céder à sa foi et à ce qu'elle exige, comme le fit X... — du moins en apparence, car, naturellement, je ne puis juger que de l'extérieur?

Et Gide a répondu :

— Pour l'une et l'autre raison.

Il y eut un silence, puis il a dit :

— Oui, il n'est que des cas individuels... De plus en plus je me refuse à juger les autres.

— Vous avez raison, conclut mon père, on ne sait jamais, on ne connaît pas les voies de Dieu.

(...) Ce matin, à table, je parlais d'un rêve que j'ai fait cette nuit et regardais Gide, alors, avec une sorte de vertige : sa femme, à lui, était morte déjà ; et déjà il avait soixante-dix ans, malgré la jeunesse de son visage et de son corps. (Ne l'avais-je pas surpris, le matin, sur le sol du vestibule, en train de faire des exercices de gymnastique, et cela avec l'aisance d'un jeune homme? C'est à peine s'il avait paru essouflé en se relevant.) Tout était derrière lui et tout devant moi : cela me surprenait et me choquait, tant

j'avais l'habitude de me trouver sur le même plan exactement que lui, au même point exactement vis-à-vis de l'existence et de Dieu. (...)

Il y eut « quartier libre » l'après-midi. Gide a fait la sieste ; j'ai écrit mon journal ; papa a travaillé de son côté. A cinq heures nous nous sommes retrouvés : bien que cela ne soit point dans nos habitudes, nous avons compris qu'un peu de thé, de pain grillé et de confiture ne déplairait pas à notre hôte qui paraît fort gourmand. (Les repas sont du reste bons et copieux). Nous sommes ensuite partis en voiture : Bazas et son air quasi oriental (ces petites rues sombres, ces maisons calcinées ressemblent à toutes celles du bassin méditerranéen, fût-ce les plus lointaines). Uzets... La curiosité de Gide, son immense bonne volonté lorsqu'il s'agit de voir et de comprendre trouvent à s'employer. C'est une belle soirée. Je conduis lentement pour qu'il profite de la lumière sur le tronc fauve des pins, sur les petits bœufs du Bazadais. Et dans le rétroviseur j'aperçois ce glabre visage, rongé ou plutôt poli, usé, atténué.

Après dîner, dans la cour où la lune peu à peu s'étale. Par la fenêtre du salon, arrive une musique noble, émouvante et qui pourrait être du Bach. Le calme de la nuit proche lui donne tout son sens. Dans le jour finissant Gide bondit comme un gosse et avec la même légèreté parce qu'il a aperçu un « cerf-volant ». Cet insecte n'existe pas dans ses contrées, comme il aurait été heureux d'en posséder un alors qu'il collectionnait les coléoptères, etc. La nuit est tout à fait tombée, mais la lune l'anime. Avec une sorte d'entêtement, Gide revient sur les questions religieuses. Il y ramène sans cesse la conversation et à tout propos. Il est du reste sur la défensive et comme buté. Il semble toujours soupçonner mon père d'intransigeance et de machiavélisme. En fait, n'est-ce pas lui qui se montre obsédé, lui qui apparaît... oui, il faut oser ce mot si peu gidien : sectaire? Mais s'il l'est occasionnellement c'est par instinct, peut-être même parce qu'il se sent trop près de la foi, presque complice, pour ne pas se défendre farouchement. Papa, lui, parce qu'il est détaché — sa foi étant solidement établie — se révêle beaucoup plus compréhensif, et la largeur de ses vues étonne Gide, dérange ses plans, le gêne :

— Mais mon cher ami, s'écrie mon père, la religion catholique n'a jamais considéré que ceux qui ne sont pas dans son sein et qui appartiennent à une autre croyance soient perdus ! Au contraire. On peut n'être pas dans le corps de l'Église tout en participant à son âme, comme on peut faire partie de son corps sans approcher de son âme.

— Vous me faites plaisir, trop plaisir, dit Gide, débusqué et qui adopte une autre tactique. Et il ajoute à son habitude : Si... si...

— Halte-là, cher ami ! Vous n'êtes pas Mahométan, vous ! Vous êtes des nôtres, vous êtes une brebis rétive...

— Oui, oui, murmure Gide, en ponctuant le silence de ses coutumières aspirations nasales.

Un chant de Mozart s'élève dans la nuit. Mon père dit que rien n'est plus proche du surnaturel que Mozart. Que l'existence d'une telle musique rend inconcevable une conception matérialiste du monde. Et Gide d'en appeler aussitôt à la vie si peu chrétienne du musicien. C'est à peine s'il reconnaît l'existence, dans Mozart, de plaintes déchirantes. Je suis un peu déçu. Me rassure maintenant l'idée qu'il n'est si susceptible vis-à-vis de ces choses que pour en être trop tourmenté. « Il a peur, me dira mon père. Il n'est pas rassuré. Son athéisme lui paraît inconfortable. Il se doute de quelque chose. Il se dit : Je suis André Gide, tout de même, quelle responsabilité ! Et il a peur... »

Pour finir, Gide et mon père ont longuement évoqué Francis Jammes. Tout leur était prétexte à citations, et leurs mémoires fidèles, leurs âmes reconnaissantes s'en donnèrent à cœur joie. Le charme de ces simples vers m'émouvait, qu'ils soient murmurés par la voix extasiée et tendre de mon père, ou martelés, façonnés, détachés par un Gide inspiré.

Il se leva à brûle-pourpoint et nous quitta « pour aller méditer un peu avant de dormir. » Il était encore relativement tôt (10 h. 30). Je le soupçonne de s'être déterminé à cette retraite brusquée par excessive discrétion. Ou bien est-il allé prendre quelques notes de journal : « Mauriac veut coûte que coûte faire des Chrétiens avec les Grecs, etc... »

★

Jeudi 29 juin. — (...) Lecture des *Mal-Aimés*, en présence de Henri Guillemin, venu passer la journée. Gide laisse échapper des monosyllabes, des soupirs, des interjections stupéfaites ou admiratives. Après le premier acte, il murmure : « On est *très* pris. » Après le second : « C'est *eff*royable, d'une force, d'une *cru*auté, d'un *re*tors... » Pendant tout le troisième acte, il souffle bruyamment. On sent les larmes proches. Puis : « C'est parfait, il n'y a rien à reprendre... Mais les limites du tolérable sont presque dépassées. Si, si ! » (...)

Dès le départ de Guillemin, nous avons pris l'auto. Après avoir visité la charmante petite église de Saint-Léger, Gide, initié au parc de Saint-Symphorien en subit le charme. Des touffeurs orageuses n'empêchent pas une sorte de mystère qui plane entre les pins, au ras des hautes fougères. « Atmosphère accablante, dit Gide, mais combien prenante ! » « Oui, répond mon père, je crois que c'est ici que j'ai tout appris. Mon œuvre a été telle parce que tel est ce pays étouffant aux si merveilleuses odeurs... » Et de raconter à Gide son enfance : « Voici *le gros chêne* que nous entourions d'un si grand culte que nous l'embrassions au moment de le quitter, à la fin des vacances, mes frères et moi... Voici La Hure où nous faisions voguer ce que nous appelions des *bateaux-phares :* une allumette sur un morceau d'écorce... » Mes propres souvenirs montent en foule (ces merveilleux mois de septembre !...) Mais je les tais : il n'y a que mon père qui ait le droit, ici, d'avoir des souvenirs...

Après le dîner, dans la cour, à l'abri du tilleul parce qu'il pleut

un peu, papa lit des passages magnifiques, mais involontairement drôles du *Journal* de Du Bos (Comme cela est vrai : il suffit d'un regard ironique pour trahir les plus belles choses. Mais combien Du Bos est vulnérable à ce point de vue !) Rire frais de Gide. Un rire de jeune homme. Un rire pur. Il me semble que je le vois pour la première fois tel qu'il est ; que pour la première fois il ne s'observe pas, ni ne se contraint.

Puis c'est au salon une conversation où Gide raconte cent choses intéressantes à propos des premiers numéros de *la Nouvelle Revue Française* d'après la guerre (que j'ai été chercher), de sa correspondance avec Martin du Gard, etc. Avec une conscience admirable il écoute à Radio-Paris une émission prise à l'essai et dont il est juge en tant que membre du Conseil national de la Radio : une jolie voix cite une pensée d'Edgar Quinet et c'est tout !

C'est enfin entre mon père et Gide une curieuse conversation sur Musset. Au nom de son ancienne adoration pour lui, papa entreprend de faire son éloge. Il le défend si bien, à force de citations, que Gide peu à peu se laisse fléchir. Il récite, lui aussi. C'est un concert à deux voix. Ils conviennent l'un et l'autre que, malgré les faiblesses, c'est là de la véritable poésie et qui était digne de l'amour qu'ils lui avaient autrefois porté. Gide dit :

— Qu'en pense Claude?

Et mon père de répondre avec une gentille ironie :

— Mais rien, voyons : ce sont des barbares !

Et tandis que les citations naissent l'une de l'autre, d'une mémoire à l'autre jaillissantes, j'ai un peu honte de moi.

★

Vendredi 30 *juin*. — 9 h. 30. Gide paraît, vêtu de l'incroyable costume lie-de-vin qu'il fit couper dans une étoffe dont on lui fit cadeau lors de son voyage en U. R. S. S. Il ne se décida du reste pas à nous le montrer sans une certaine timidité. Nous sommes seuls tous les deux, mon père n'étant pas encore descendu. Ce sont d'abord quelques mots indifférents. Mais voici soudain qu'il me parle la tête détournée, le corps en biais — et je reconnais l'attitude des minutes d'abandon, de confiance, de confidence :

— Si vous saviez, Claude, comme je me dégoûte parfois... Il y a en moi un besoin de sympathie, d'amitié qui me conduit aux limites de l'hypocrisie... Oui, le mot n'est pas trop fort, ni celui de perfidie.

Un silence, puis :

— Comme tout cela est difficile à dire !

Silence. Je dis n'importe quoi pour lui donner courage. Alors il murmure :

— Voulez-vous un exemple de cette inadmissible faiblesse? La façon dont je me suis rendu, hier soir, aux arguments de votre père, à propos de Musset. Par besoin d'abonder dans son sens, par soif d'accord. Comme je me suis reproché ma lâcheté lorsque je fus seul dans mon lit !

— Mais Musset, monsieur, ce n'est pas très important ; cela n'engage à rien d'essentiel que de reconnaître à tort ou à raison en Musset un vrai poète.

— Évidemment. Mais cet exemple est un parmi d'autres beaucoup plus graves. Vous me parlez de ma célébrité, de ma grandeur. Mais moi je me connais par les petits côtés. Je me juge. Et avec une cruauté qui parfois me laisse désespéré. Je ne m'accorde plus rien. Tout en moi me paraît condamnable. Je me fais l'impression d'avoir menti. Il m'arrive souvent de dire n'importe quoi, de dire des bêtises pour essayer d'échapper à moi-même...

— Je dois avouer que vous m'avez étonné, hier, en assurant que l'Espagne ne connaissait pas, dans son art, la beauté.

— C'est seulement que je sus mal m'expliquer, ou plutôt que je n'osai pas. J'ai écrit sur ce point des pages où j'ai parfaitement explicité mon opinion : l'Espagne ne connaît pas la beauté pour cette raison qu'Hélène n'y a pas abordé. Mais je souffre d'être à ce point vidé que je ne puis plus que me citer si je veux m'exprimer. C'est affreux d'en être réduit là : tout avoir connu et dit déjà de ce que l'on pouvait dire et connaître. Y a-t-il pire bêtise, pire ridicule que de se citer soi-même? Alors, pour l'éviter, il m'arrive de dire n'importe quoi...

— Ce qui m'étonne, dans les conversations que vous et mon père avez au sujet de la religion, c'est comme vous attachez de l'importance aux petites choses. Je vous le dirai tout net : l'essentiel est pour moi de savoir si oui ou non Dieu existe, si oui ou non l'âme est immortelle. Quelle que soit la réponse, le reste m'est égal. Rien ne me paraît moins important qu'un dogme et qu'il puisse y avoir des guerres de religion me stupéfie. Le tout est de croire — ou de ne pas croire...

— Je suis d'accord, s'écrie Gide, et je sais bien quelle est ma réponse : *je ne crois pas; je sais qu'il n'y a aucune raison de croire; c'est pour moi une certitude!*

Cela fut dit avec fougue et sur le ton claironnant d'une profession de foi.

— Mais alors, quelle angoisse !

— Trouvez-vous? Je vous jure que je n'éprouve maintenant qu'un minimum d'angoisse. Le modèle, pour moi, reste Gœthe.

— Mais Gœthe, le soir, dans son lit, était peut-être dévoré d'anxiété. Que subsistait-il alors de sa paix? Et vous-même, monsieur, et moi-même... J'ai lu de bien déchirantes pages de Valéry à ce sujet : la certitude du néant, chez lui...

— Hélas! Combien j'ai dû d'heures de découragement, de désespoir à la fréquentation de Valéry... A votre âge, j'étais encore très religieux, vous savez. Il m'en reste quelque chose. Le négativisme de Valéry me consternait, me consterne encore...

A ce moment, mon père est entré. (...)

Après déjeuner, Gide, accoudé à la cheminée du salon, se retourne et dit avec un drôle de sourire des *Mal-Aimés :*

— Ah ! le Diable, il faut le dire, y a sa part. Il gagne beaucoup dans l'aventure, c'est indéniable !

Mon père rit. Il me dira plus tard que dans son costume bor-

deaux autour duquel flottait sa cape grise à larges manches, notre hôte avait alors l'air plus Gide que nature.

— Et votre pièce à vous, cher Gide?

— Ah ! ne me rappelez pas ma promesse de vous la lire. Elle est trop mauvaise... Je suis hors du coup maintenant.

— Voyons, s'écrie mon père, vous savez bien que vous menez toujours le jeu, au contraire !

Il se laissa facilement convaincre. Promesse fut faite d'une lecture pour le soir même. Après son intéressante conversation sur Oscar Wilde et lord Douglas, il nous quitta. C'était l'heure de sa sieste quotidienne. (...)

La lecture de *l'Intérêt général* eut lieu au cabinet de travail. Préparée, interrompue, sans cesse commentée par l'auteur : « Ce n'est pas au point du tout... J'ai honte de vous lire cela... La question sociale fausse tout... Heureusement mes livres me sauvent dans l'opinion que vous avez de moi... Que c'est plat... Je suis *cons*terné... » Malgré son admirable voix, si émouvante, tel est son embarras qu'il m'empêche de m'abandonner, d'autant plus que j'ai tout de suite senti mon père sévère, mécontent et que moi-même j'étais déçu. Gide, sentant s'épaissir cette atmosphère hostile, qu'il a tout le premier contribué à faire naître par ses commentaires réticents, ses explications, ses repentirs, Gide finit par ne plus oser *tout* lire. Il passe des scènes entières et même tout un acte.

— Vous n'êtes pas fatigué?

— Hélas ! C'est pire que cela. Si c'était seulement de la fatigue que j'éprouvais...

Lorsque ce fut fini, une oppressante gêne nous accabla. Mon père sans essayer de sauver la face, et avec un minimum de forme, vraiment, expliqua à Gide, ce qui était vrai, que sa pièce présentait tous les défauts (il dit presque : tous les clichés) des pièces à thèse (il dit presque : des pires pièces à thèse) où le patron est ainsi immanquablement peint odieux devant des grévistes immanquablement angéliques. Comme Gide me fit pitié, alors et que, au même moment, j'admirai son courage ! Il fut pour sa pièce plus sévère que nous-même. Mais une telle tristesse apparaissait sous sa feinte sérénité que j'en éprouvais de l'angoisse.

— Comme c'est terrible de vieillir, disait-il. Ce que l'on fait est moins bon, beaucoup moins bon. On le sait, mais on ne peut s'empêcher d'écrire.

— Laissez votre pièce dormir quelque temps dans un tiroir, c'est le mieux, conseillait mon père .

— Mais, cher ami, j'ai soixante-dix ans !

Vagues protestations de papa. Et cette précision, inconsciemment cruelle :

— J'ai dit : quelques mois. Quelques mois seulement qui vous permettront d'y retravailler ensuite avec un regard neuf.

— Mais non, mieux vaut renoncer... si, si... J'ai accumulé les lieux communs. Depuis cinq ans que je traîne cette pièce ; il faut en finir ! Le caractère de Robert (le patron) est chargé à outrance ; les autres à outrances nuancés : d'où un déséquilibre

inadmissible. J'ai sauté les scènes essentielles par honte de vous les présenter. Je n'ai pas traité des parties essentielles. Non, à quoi bon continuer !

Comme c'était pathétique de l'entendre poursuivre, malgré nos pauvres protestations auxquelles nous ne croyions pas nous-mêmes :

— Je n'ai plus rien à dire, vous savez. Depuis un an je donne le change. Mon *Journal* lui-même est terminé.

— Pourtant la vie continue...

— Oh ! vous savez, je fais semblant de vivre.

(...) Après dîner, Gide lut un passage de *Mithridate*, puis mon père de sublimes fragments d'*Andromaque*. Enfin des lettres de Racine et de Boileau où il n'était parlé que de bénéfices, d'argent, de services — et du Roi, en balbutiant de servilité. Des laquais, ils étaient traités, ils se conduisaient en laquais :

— Quelle horrible époque, m'écriai-je. Rien ne valait cela. Versailles ne valait pas cela. Le « Grand Siècle » ne rachète pas cela.

Mais mon père me démontre que notre époque est plus odieuse encore, sur laquelle plane la menace d'un massacre général. « Époque passionnante bien qu'odieuse, dit Gide. Je n'aurais pas voulu en connaître d'autre. » (...)

Je veux dire en terminant combien j'ai aimé aujourd'hui André Gide. Quelle humanité en lui ! Dans sa détresse, que de grandeur !

★

Samedi 1er juillet. — N'avons-nous pas été plus proches de Racine, hier soir, que tous ces Parisiens du monde qui le fêtaient au bal d'Étienne de Beaumont, où, à l'occasion de son tricentenaire, il fallait se déguiser? Mes sœurs étaient parmi les demoiselles de Saint-Cyr. A propos, Luce écrit à papa : « L'autre jour, chez les Gregh, nous avons vu Valéry qui m'a demandé d'un air coquin où était Claude. Je lui ai répondu : — A Malagar, avec papa. Il a souri malicieusement et a ajouté : — « Et avec quelqu'un d'autre ! » Je crois qu'il aimerait bien être là-bas avec vous trois. »

J'ai à peine achevé ma toilette que Gide me fait venir dans sa chambre. Il est très affecté par des lettres de réfugiés aux abois qu'il vient de recevoir. *Toute la matinée* il s'astreindra à les traduire, à écrire à André Dubois à leur sujet, etc. Comme j'admire ce dévouement ! (...)

Nous parlons de *l'Intérêt général*. Je lui dis qu'il se trompe, qu'on le trompe en voulant lui faire supprimer l'aspect social de son thème. Là est son sujet. C'est si vrai que, malgré ses efforts, il ne peut en délivrer sa pièce. Cette question de chair et de sang l'on s'attend précisément à la lui voir traiter. Mais l'expérience qu'il vient de faire prouve (ce qu'il eût dû prévoir) qu'un tel sujet est incompatible avec la scène.

— Ce que j'envisagerais, ajoutais-je, c'est un commentaire dont vous accompagneriez les parties centrales de votre œuvre. Un

commentaire où vous préciseriez les raisons de votre échec, où vous mettriez toutes les nuances, toute la vie qui manquaient à la pièce. Quelque chose qui serait au théâtre ce que *les Faux Monnayeurs* sont au roman.

Cette idée paraît le séduire :

— Vous avez raison ! Voilà qui est magnifique ! Cette pièce qui ne m'intéressait plus, cette pièce dont j'étais lassé me semble de nouveau passionnante. Un commentaire... Mais voilà !

Son visage s'épanouit. Il dit :

— La lecture d'hier aura donc eu son intérêt.

(...) A propos de cette conversation (sur un trait de la vie de V... rapporté par Sachs dans *la Nouvelle Revue Française*) mon père me dira plus tard : « Rien de plus courtois, de plus charmant, de plus *aimable* que Gide. Et puis soudain quelque chose en lui se déclenche et il se montre, l'espace d'un instant, avec un visage satanique. Ainsi hier, lorsqu'il était accoudé à la cheminée, le dos tourné et me parlait des *Mal-Aimés*. Ainsi ce soir, au sujet de V... Lui qui est si charitable, si sensible, si généreux, ne comprenait visiblement pas ce qui blessait la charité, la sensibilité, la générosité dans le geste de V... »

★

Dimanche 2 juillet. — (...) Après déjeuner, dans la cour, double lecture : mon père de sa voix qui sait rendre si bien toute la poésie d'un texte lit l'adorable épître du jour, qui est un chant d'amour oriental, et celle du 15 août. Puis Gide lit des passages de la Bible. Il les lit avec sa voix grave, palpitante, cruelle et douce, cette voix qui n'est pas celle de sa conversation, ni celle qu'il prend pour réciter des vers de mémoire : sa voix de lecteur. Elle me bouleverse par la complexité de ce qu'elle suggère. Gide a choisi dans le Livre Saint les pages les plus équivoques. Il en mime chaque détail. Il supplée aux silences par des sourires, des hochements de tête, un geste de la main. Ce n'est plus la tendresse de mon père, mais une clairvoyance sans pitié, le martèlement d'une voix implacable.

Il nous lut d'abord les pages où se trouve relaté l'inceste d'Amnon, fils de David. Oublierai-je jamais le ton dont cela fut dit? (Je souligne les mots sur lesquels le verbe déjà si appuyé de Gide appuya plus encore) : « Absalom, fils de David, avait une sœur qui était belle et qui s'appelait *Tamar* ; et Amnon fils de David l'*aima*... » Et ces phrases surtout, dont le lecteur sut mettre en valeur le sens le plus caché, avec quelle perfidie, quelle joie inquiétante ! « Pourquoi deviens-tu ainsi chaque matin plus maigre toi, fils de roi... Amnon répondit : *J'aime Tamar, sœur d'Absalom mon frère.* Jonadad lui dit : Mets-toi au lit et fais le malade... » Et ceci, surtout : « Il lui fit violence, la déshonora et coucha avec elle. Puis Amnon eut pour elle *une forte aversion, plus forte que n'avait été son amour*... Absalom son frère dit (à Tamar) : Maintenant, ma sœur, tais-toi, c'est ton frère ; *ne prends pas cette affaire trop à cœur...* »

Puis ce fut, du même accent sans douceur, et avec une mimique où revivaient la duplicité, la cruauté, l'astuce de David mourant ces passages terribles où le roi conseillait Salomon son fils : « Je lui jurai par l'Éternel en disant : Je ne te ferai point mourir par l'épée. Maintenant tu ne le laisseras pas impuni... Tu feras descendre ensanglantés ses cheveux blancs dans le séjour des morts... »

— Direz-vous encore, comme l'autre jour, qu'il n'y a pas contradiction entre la Bible et les Évangiles? s'écria Gide, que la dureté de David ravit et à qui ce hiatus entre le Dieu des Juifs et le Rédempteur semble d'un heureux augure pour son incrédulité.

Mais, là encore, deux Gide ne luttent-ils pas en lui? S'il cherche avec tant d'acharnement des preuves pour étayer son incrédulité c'est peut-être qu'elle est entravée encore, lourde de toute la nostalgie de Dieu. Et ce fut d'un ton presque chrétien, ce fut avec une émotion, un recueillement où rien ne subsistait plus de délectations qui avaient précédé, qu'il lut le passage si pathétique où pour sauver Sodome, Abraham la marchande à Dieu : « Peut-être y a-t-il cinquante justes... — Si je trouve dans Sodome cinquante justes au milieu de la ville, je pardonnerai à toute la ville, à cause d'eux... — Peut-être de cinquante justes en manquera-t-il cinq : pour cinq détruiras-tu la ville? » Et peu à peu. Abraham obtient que pour dix justes Dieu encore sauvera Sodome.

Ce texte, Gide dit le placer plus haut que les plus belles pages grecques. Il est ému, physiquement atteint. Il murmure : « Est-ce parce que je retrouve mon enfance à qui ces lignes furent chères... Mais non, il s'agit de la Beauté, n'est-ce pas? D'une beauté intrinsèque. » Puis il retrouve son ton le plus sardonique pour lire la page où l'on voit les anges désirés par la population de Sodome, *depuis les enfants jusqu'aux vieillards*. De nouveau Satan rôde...

— Je raconterai que François Mauriac m'a obligé à lire la Bible tout un après-midi de dimanche, dit-il en riant.

Et mon père de répondre :

— Et je préciserai que vous avez choisi les passages les plus scabreux, comme de juste...

Le thé nous réunit une fois encore. André Gide dit des *Méditations sur l'Évangile* de Bossuet qu'elles « le rejettent automatiquement par leur outrance dans l'incrédulité ». Je pensais qu'il s'y trouvait déjà. Ne me l'avait-il pas dit? Mais un cœur d'homme n'est pas si simple, singulièrement celui d'André Gide.

Que dire de notre quotidienne promenade en auto? Sauveterre de Guyenne, Blasimon, le petit village de Mauriac. Bien plus que les églises romanes qui plaisent tant à Gide et à mon père, me toucha la somptuosité de ces campagnes où la lumière s'étend et que baignent les parfums de la menthe, des feuillages frais, de l'herbe sèche, et l'humide odeur de verdure et de terre des chemins creux.

Après dîner, j'allai chercher la Bible dans l'espoir d'une nouvelle lecture. Gide aussitôt me la prit des mains. A l'âpreté de

cet après-midi a succédé dans sa voix une douceur touchante. Gide est tout imprégné ce soir de la paix de Dieu. Tandis qu'il lit, je considère sa figure d'où s'est effacé le moindre signe d'usure. L'ovale est pur, les traits sont reposés. Je reconnais son visage de jeune homme, celui-là même que je cherchais en vain, sur les photographies, de rapprocher du masque d'aujourd'hui.

— Jeunesse miraculeuse et qui est peut-être voulue par Dieu, me dira mon père, à demi ironiquement, mais avec un certain sérieux tout de même, comme si, n'osant l'avouer, il le dissimulait sous le ton d'une feinte plaisanterie. — Dieu donne au moins cela à ses damnés : une vie terrestre particulièrement florissante, préservée, heureuse...

Et ce calcul attribué à Dieu, me fit penser à ces mots de Pascal que mon père (il faut le dire : horrifié) nous avait rappelé l'après-midi même et où se découvrait la même inconcevable duplicité soi-disant divine : *On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pas pour principe qu'il a voulu aveugler les uns et éclairer les autres... Il y a assez de clarté pour éclairer les élus et assez d'obscurité pour les humilier. Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables.*

J'aime de plus en plus cette voix qui se gonfle et déferle, éclaboussante, pour se reformer bientôt après et rouler de nouveau. C'est d'abord l'histoire de Job qu'elle chante. Quel accent Gide prête au diable venu avec « les fils de Dieu » (?) accuser Job. Mais de quelle tendresse il chargea les paroles que l'Éternel adresse à Satan : « Voici, tout ce qui lui appartient, je te le livre : *seulement ne porte pas la main sur lui...* » Puis ce sont les premières pages de la Genèse. Telle est l'ampleur de ce verbe, que je me sens transporté très loin, dans un univers éblouissant. Gide nous fait remarquer qu'il y a *deux* arbres interdits à Adam : l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. C'est seulement aux fruits de ce dernier que touchent Adam et Eve.

— Oh ! je sais, dit mon père. Il y a là un passage assez troublant. On y voit Dieu *ayant peur* de l'homme, ayant soudain peur d'être délogé par l'homme...

Et Gide de lire à l'appui : « L'Éternel Dieu dit : Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal. Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie, d'en manger et de vivre éternellement. Et l'Éternel Dieu le chassa du jardin d'Éden... »

— On ne peut pas comprendre, on n'ose pas comprendre, dis-je.

Et Gide, rappelant le merveilleux passage : « Les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent, ils connurent qu'ils étaient nus, et ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures. Alors ils entendirent la voix de l'Éternel Dieu, qui parcourait le jardin vers le soir... » Gide s'écrie :

— C'est la découverte de la conscience, de la conscience que Dieu eût préféré ne pas voir naître... C'est Dieu menacé par l'homme...

Mon père, songeur, ajoute :

— Il s'agit d'images, bien sûr... Mais la vérité doit se cacher sous elles. J'aime tout au moins à le penser. Car que le monde soit né de Dieu, ou qu'il soit né de rien, le mystère reste le même. A tout prendre, l'hypothèse de la Bible me paraît la plus vraisemblable.

Il y eut alors une de ces conversations banales, mais toujours vertigineuses, sur le néant, l'infini, l'être. Puis, insensiblement, nous retrouvâmes la mesure de la terre, nous tirâmes à hauteur d'homme. Ce fut Francis Jammes et son art, merveilleux lorsqu'il s'agit d'évoquer les prairies et le ciel d'été, qui nous y conduisit. Gide et mon père récitèrent de nouveau d'admirables poèmes, et je pus une fois de plus comparer ces trois voix si différentes d'un même homme : celle si appuyée, disséquée, accentuée de Gide récitant des vers de mémoire (alors les fins de phrases s'éternisent, s'achevant dans un long et susurrant soupir) ; celle rythmée mais plus rapide de sa conversation ; et, enfin, le grand balancement de la lecture, où se retrouvent les saccades, les accentuations de ses autres voix, mais noyées dans un grand flot lyrique.

Il ne put aller se coucher sans nous lire encore un passage de la Bible, celui où se trouve relatée la sagesse de Salomon.

★

Lundi 3 juillet. — (...) Intéressante conversation entre Gide et mon père.

A. G... — Il y a toujours opposition entre le christianisme et le catholicisme. Dès qu'un catholique m'attire, je m'aperçois bientôt qu'il agit en chrétien *contre* l'assentiment des catholiques. Ainsi Y... représente le catholicisme et vous le christianisme.

F. M... — Mais, mon cher ami, il ne s'agit que de la lutte *à l'intérieur de l'Église*, de l'esprit et de la lettre (cela dit en précisant que je n'ai pas l'orgueil de croire que je représente l'esprit) !

Puis, après un silence, mon père reprend :

— Ma religion m'apporte quelques consolations très précieuses : la confession, d'abord, ce miraculeux rajeunissement, la certitude quoi qu'on ait fait d'être pardonné, cette joie d'être de nouveau en présence d'une page blanche...

— Que l'on aura d'autant plus de plaisir à noircir à neuf !

— Mais non, cher Gide ! Vous voyez la facilité de la confession. Mais il importe de ne pas la juger sur ceux qui en font un mauvais usage. Il faut admettre que les hommes probes qui se confessent ne le font pas sans un vrai repentir. Du reste il n'y a pas de confession valable sans cela. Il est difficile, il est dur d'aller se confesser.

— Vous m'étonnez ! Cela doit être... Comment dirai-je?... Oui, une volupté...

— Vous oubliez qu'il n'y a pas que les grands beaux péchés. Il y a aussi les petites fautes mesquines, ridicules...

— Pourtant cela doit être une volupté aussi que de s'humilier !

— Cela m'est quant à moi, très dur. Mais quelle joie ensuite! Et puis la religion m'apporte cette autre consolation : communier. Ainsi, évitai-je, bien souvent, une sorte de désespoir. Que me font dès lors les erreurs, les fautes, les injustices de l'Église ! Je la juge pour ce qu'elle est aussi : une institution humaine. Vous dites que l'on pourrait bien m'en chasser. Si cela était vrai, je rentrerai aussitôt par l'autre porte. Je n'abandonnerai jamais le Christ.

— Mais je l'espère bien ! S'ils étaient plus nombreux les catholiques de votre sorte, je me convertirais, bien sûr...

Nous allâmes par la prairie jusqu'à la terrasse. Il nommait les insectes et les plantes. Il était jeune, apaisé, heureux. Contradictions de ce Protée trop sensible pour être Un. Il parle un jour de la certitude où il se trouve de l'inexistence de Dieu, un autre de son désir d'être chrétien — ou de la possibilité d'une conversion, ce qui implique un commencement de foi.

— Comme on le devine vulnérable, me dira mon père. A mesure que l'on parle, on le sent convaincu davantage. Si nous ne le connaissions pas, l'un et l'autre, ne le croirions-nous pas très proche de la conversion, à la suite de cette conversation? Mais un dialogue avec un ennemi du Christ amènerait de sa part une adhésion semblable. Qu'il se rassure, je n'ai aucune envie de le convertir. J'aime mieux le savoir dehors que dedans puisque, dans les deux cas, il lui faut rôder, plein de remords, autour de la porte. On ne peut que lui souhaiter une conversion de la dernière heure. (...)

Magnifique nuit. A 10 heures, « le jour erre encore au bas du ciel ». La lune monte dans le concert des grillons, dans l'odeur venue de la lande. Gide parle des deux occasions où il pensa au suicide. La première en allant à la caserne où il s'aperçut qu'il ne pouvait satisfaire sans déchoir à son immense désir de sympathie :

— Dans le train qui nous emmenait, mes camarades et moi, tant de vulgarité et d'obscénités m'accablèrent. J'avais vraiment envie de mourir. Mais le soir, dans la chambrée, un caporal passa devant le lit où je feignais de dormir. Il me regarda et soudain prit une capote et m'en couvrit les jambes. La joie reflua en moi, un tel bonheur que je ne pensais plus au suicide. Le lendemain j'entrais à l'infirmerie car j'avais attrapé froid malgré la sollicitude du caporal Herbette (tel était son nom). Deux jours après, j'étais réformé.

La seconde occasion fut celle-ci : après s'être laissé entraîner à faire à J.-E. Blanche des confidences qui le couvraient lui, Gide, de honte. Il se sentit écœuré, dégoûté, sali, au point de vouloir mourir.

La soirée, dans la nuit douce, fut sans histoire. Nous jouâmes avec un « cerf-volant » tombé du ciel : Gide aime les insectes et, plus généralement, tout ce qui vit, d'un respectueux, d'un attentif amour.

C'est aujourd'hui aussi qu'il y a eu entre nous deux ce dialogue :

A. G... — A votre âge, je vivais dans le luxe sans savoir ce que cela signifiait d'injustice. Peu à peu, pourtant, j'ai eu peur de

la richesse. Je me suis détaché de la plupart de mes amis opulents. J'ai fréquenté les pauvres. Cela m'a ouvert les yeux. Mais qu'ai-je fait?

C. M... — Vous avez *risqué* plusieurs fois. Vous avez commis des imprudences. Vous vous êtes engagé. Le dernier exemple est particulièrement beau à mes yeux : votre démission du parti communiste. Vous avez renoncé à la popularité parce que vous ne pouviez plus la connaître qu'en renonçant à la vérité. (...)

★

Mardi 4 juillet. — Mon père, à voix basse, parce que la chambre où Gide vient de monter pour faire sa sieste est au-dessus de nous :

— J'ai eu une très grave conversation avec lui, ce matin. Il m'a dit ces mots étonnants : « Si ma femme pouvait savoir que je suis ici avec vous, comme elle serait heureuse ! » Il a recommencé à me parler de l'art qu'ont les catholiques pour attirer à eux, pour compromettre avec eux ceux du dehors. Je lui ai répondu d'une telle façon qu'il a accusé le coup. Je parlais de X... Mais il sentait que j'eusse aussi bien pu mettre Gide à la place de X... Je lui ai dit : « Pardon, cher ami ! Aucun rapport entre un J. B..., né dans un milieu antichrétien, un Dabit, élevé à l'Hôtel du Nord, et un X..., par exemple, un X... qui a connu le Christ, qui a été de ses enfants dès la première heure, qui l'a abandonné en connaissance de cause. » Il a frémi. Je le touchais au vif. Il est de ces êtres dont parle Péguy, tu sais, ceux qui sont *perméables à la Grâce*. Il est peut-être perdu. Mais il est imbibé par Dieu. Il n'y a pas de nature plus spontanément religieuse. J'ai insisté avec force sur ce point : qu'il y a des conversions, mais qu'il n'y a pas de convertisseurs. C'est une affaire entre Dieu et soi, sans aucune entremise. Il arrive qu'à la minute où il le faut quelqu'un se trouve là pour donner le nom d'un prêtre, par exemple. Mais c'est un moyen, non une cause. Il avait l'air très frappé.

(...) Le soir, mon père a été chercher *Atys*, ce poème auquel il travaille depuis de nombreuses années et dont il a publié des extraits dans son dernier roman *les Chemins de la mer*. Il lit de sa chaude voix et son visage s'éclaire et s'obscurcit de toutes les nuits, de toutes les flammes de l'amour. Gide laisse échapper à mi-voix des « C'est très remarquable... C'est très extraordinaire... C'est tout à fait bon... » Et il renifle, souffle, toussote. Telle est son attention qu'il interrompt un moment la lecture pour faire remarquer l'absence d'un vers. Papa avait oublié de le recopier. Moi je n'y avais vu que du feu, naturellement. Le poème se gonfle, il jaillit et je le trouve d'une beauté émouvante, et je me reproche de n'en pas savoir comprendre plus, et j'envie Gide de ne pas se laisser distancer.

Lorsque c'est fini, notre hôte laisse *déborder* son admiration. Et ce n'est pas un lieu commun que d'user de ce terme en parlant de Gide pour lequel il est vrai *à la lettre*.

★

Mercredi 5 juillet. — (...) Nous sommes tous les trois considérablement abrutis par notre journée à Bordeaux. La soirée est morne et je prends peu de plaisir à la lecture de Verlaine qui est faite par mon père. Mais bientôt le livre est posé, la mémoire suffit qui, bien plus que la lecture sait évoquer la poésie et la rendre vivante. A deux voix, André Gide et François Mauriac récitent, les yeux mi-clos, le geste vague, le ton serein :

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme!
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme...

Et surtout ces vers, légèrement oubliés d'eux, et qu'ils s'aident l'un l'autre à retrouver — et leurs voix se mêlent :

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable...
... Midi sonne. De grâce, éloignez-vous madame.
Il dort. C'est étonnant comme les pas de femme
Résonnent au cerveau des pauvres malheureux...

Et dans le *Ah! quand refleuriront les roses de septembre* final, conflue leur commune émotion.

Gide raconte :

— J'ai vu Verlaine trois fois. L'une en compagnie de Pierre Louys qui a rapporté avec exactitude notre visite dans *Vers et prose.* (J'y fais allusion au début de mon *Journal*). C'était à l'hôpital Broussais. Une autre fois... Ce fut si extraordinaire que je ne l'oublierai jamais : à la sortie du lycée (Henri IV?) je fus attiré par un rassemblement. Les élèves des petites classes entouraient un homme et le couvraient de huées. C'était Verlaine, complètement ivre. Il était coiffé d'un chapeau haut de forme et, faute de bretelles, tenait à deux mains son pantalon. Les gosses le poursuivaient. Alors il se retournait, de loin en loin et criait : Merde ! avec une sorte de haine et de courage. On eût dit un vieux sanglier entouré de roquets.

— Vous êtes intervenu?

— Non, n'est-ce pas, qu'aurais-je fait?

Et mon père de rappeler ce que Paul Valéry lui a dit : qu'il rencontrait souvent Verlaine, mais dans un état si pitoyable qu'il en avait horreur. Il ne lui adressait pas la parole.

★

Jeudi 6 juillet. — Jean Davray, dans ses lettres, parle avec une ardente curiosité de ce que doit être mon journal de ces jours-ci. Je m'avise que j'omets d'y noter cent anecdotes qui lui donneraient, aux yeux de mon ami et d'éventuels lecteurs un certain attrait. Aujourd'hui sur Montherlant, hier sur Jacques-Émile Blanche, un

autre jour sur Claudel, Copeau, Rivière ou Proust, mon père et Gide amoncellent les souvenirs. A les rapporter mon journal gagnerait certainement en pittoresque. Mais, outre que j'ai déjà bien du mal à trouver le temps de l'écrire tel qu'il est, je suis assez peu sensible au charme de la « petite histoire » littéraire. Sans doute faut-il voir l'origine de cette indifférence dans le fait que depuis mon plus jeune âge j'y suis mêlé. La plupart des anecdotes que mon père raconte ces jours-ci pour la plus grande joie de Gide — qui s'étonne d'une telle aptitude au comique — je les connais depuis toujours. Je les connais si bien que j'ai dû négliger même de les noter jamais ici. C'est dommage, j'en conviens — et encore plus en ce qui concerne celles rapportées par Gide. Ce séjour est beaucoup plus riche que je ne sais le dire. Il s'accompagne de toute une vie matérielle quotidienne qui a son intérêt. La gourmandise de Gide, la façon charmante dont il a pris ici ses habitudes, vaudraient qu'on s'y attache. Mais sollicité par ce que chaque jour apporte d'unique, j'oublie de tenir compte de ce qui appartient à chaque jour, de ce qui se représente chaque jour avec la même apparence : les bonjours de Gide, ses adieux, la façon qu'il a de se tenir à table (avec une nonchalante élégance, la chaise éloignée, les jambes croisées), ce qu'il dit de ses nuits, de sa sieste, de ses lettres. Comme je ne pense point à parler de l'empressement de mon père et du mien à lui éviter tout dérangement.

La matinée se passe à la terrasse, en plein soleil. Gide et mon père parlent du *Journal* (de Gide). Des anecdotes s'accumulent que je tairai. On parle d'une lettre de Bergery (écrite sur mon conseil, cela Gide ne le sait pas) où un article est sollicité pour le numéro que *la Flèche* prépare sur la Révolution française. Notre ami fait de nouveau allusion à l'impossibilité où il se trouve présentement d'écrire.

— Ce qui devrait vous rassurer, dit mon père, c'est que votre *Journal* prouve que toute votre vie vous avez été préoccupé par la même angoisse. Parce que vous êtes Gide, précisément, et qu'entre votre œuvre et vous s'interposent votre esprit critique, votre intelligence, et le grand amour que vous avez de la vie.

Gide rappelle alors qu'il fut si découragé par la presse de *l'Immoraliste* qu'il resta sept ans sans rien écrire (jusqu'à *la Porte étroite*). Il parle de l'insuccès de chacun de ses livres, à ses débuts. Il se félicite de cette non-réussite préliminaire. Le succès l'eût modifié. Il l'eût privé de cette réserve qui fait toute sa raison d'être. Il avoue que s'il avait eu du succès au théâtre, il aurait tout abandonné pour continuer dans cette voie, quitte à faire même des concessions au public.

Mon père aime à croire qu'il n'est pas de *rencontre* qui ne soit voulue par une puissance cachée — Dieu, sans doute. Peut-être le commencement d'amitié que Gide me voua avait-il cette seule raison que ni lui ni moi ne pouvions connaître : le rapprocher de François Mauriac. Je n'aurais alors servi que de truchement. Hier soir pourtant, il a murmuré en profitant d'une courte absence de mon père :

— Je n'aurais pas osé confier à François Mauriac ce que je vous ai donné à lire à Paris.

— Mieux que moi pourtant il peut tout comprendre.

Gide m'a pris au mot. J'ai vu aujourd'hui dans les mains de mon père le petit cahier rouge brique de l'aventure conjugale. (...)

Mon père lit, après dîner, son court essai sur *Pascal* destiné à l'Amérique. « C'est effroyable ! » répète Gide comme un leit-motiv à propos de jansénisme.

★

Vendredi 7 juillet. — Matinée passée à lire le *Journal* de Gide, auprès de Gide lui-même qui lit *le Mystère Frontenac*. Aucune communication entre nous. Après avoir décidé de faire l'article demandé par Bergery il y renonce, faute d'idées et par grande paresse d'action : « Qu'on me laisse tranquille ! Je ne sais plus où j'en suis avec la révolution ! J'ai bien mérité quand même qu'on me laisse en paix, non? » (...)

Magnifique soirée où nous profitons enfin de la fraîcheur. Gide et moi faisons brûler un peu de fleur de soufre que la machine à sulfater a perdu, près des vignes. L'expérience nous passionne, mais papa s'ennuie : il piaffe comme un cheval au piquet. Nous le suivons dans l'allée des jeunes cyprès. De sa haute taille, il dépasse la ligne de l'horizon, son visage se profile sur le ciel, tandis que Gide, plus petit, découpe sa silhouette sombre sur le paysage où les vapeurs du soir s'étendent. Il récite et nous l'accompagnons :

Aimons ce que jamais on ne verra deux fois...

Puis, à la maison, papa lit des fragments de la *Note conjointe* de Péguy. Gide lit ensuite une des nouvelles de *Scènes de la vie parisienne : Profil de marquise* (ou *Autre étude de femme.*) « Je n'aime pas quand Balzac veut faire le grâcieux, dit mon père. Son badinage est alors trop lourd ! » Ce fut tout de même beau. Gide mimait ; il lisait avec infiniment d'esprit ; il ajoutait toute sa légèreté à ce qui avait peut-être un peu trop d'épaisseur, en effet. Et puis nous avions tant parlé aujourd'hui de Balzac et des joies que tous les trois nous lui avions dues, qu'il était bon d'en faire une lecture à haute voix, même celle d'un passage relativement mauvais.

★

Samedi 8 juillet. — Gide me fait dactylographier en trois exemplaires une lettre pour un journal belge qui le critique à propos du *Montaigne* qui vient de paraître sous sa signature : il en désavoue presque totalement la responsabilité.

Matinée, déjeuner, café : aisance, simplicité de nos rapports à tous les trois. Les silences sont nombreux mais aucune gêne ne s'y mêle. La conversation est facile, reposante, sans prétention, agréable.

Six heures. Moi (à ma fenêtre) : — Gide est parti?

Mon père (dans la cour) : — Oui, je l'ai accompagné jusqu'à la terrasse. Nous y avons vu deux couleuvres, dont une immense.

Il était ravi ! Puis il s'est éloigné, il a dévalé le chemin comme un vieux faune...

Nous avions bien senti l'un et l'autre qu'il ne fallait pas l'accompagner. Un numéro de *la Révolution prolétarienne* où se trouve relatée la fin de la guerre d'Espagne et qu'il veut faire lire à nos amis espagnols du camp de réfugiés lui a servi de prétexte.

(...) Mon père :

— Ce qui l'a sauvé — son *Journal* en témoigne — c'est ce magnifique appétit de travail qui a fait de lui et dans tant de domaines un homme si cultivé. La littérature, la musique, les langues étrangères, il s'y est appliqué avec tellement de fougue, de méthode, de courage, qu'une sorte de rectitude morale, de rigueur a conduit sa vie. Il a échappé à toutes les déchéances dont il était menacé grâce à ce merveilleux goût de l'étude, de la connaissance, de la perfection. (...)

Après dîner, papa lit à haute voix des passages de *la Messe là-bas*. Ils chantèrent, lui et Gide, la gloire de Claudel (...)

Gide, avant d'aller se coucher est allé faire un tour de jardin. Il réapparaît dans l'embrasure de la fenêtre. Sur ce fond de nuit, chacun de ses traits, le moindre de ses gestes prend du relief. Il me semble le voir pour la première fois et je m'étonne à neuf qu'il soit là. Il s'accoude avec une grâce négligée ; sa figure rajeunie est de nouveau celle de son passé. La nonchalance de son attitude, cet abandon plein d'élégance, d'harmonie, sont d'une autre époque. Voici qu'il m'apparaît une fois encore avec son visage de légende et dans cette pose alanguie qui ne sera jamais qu'à lui. Il est là, souriant, jeune, présent, comme dans le souvenir que je garderai de cette soirée. (...)

★

Dimanche 9 juillet. — (...) Messe de 10 h. 30 à Z. avec papa qui se félicite de na pas y avoir emmené Gide comme il se l'était d'abord proposé. Lequel avoue qu'il avait failli, de son côté, nous demander de venir. Alors, mon père en riant :

— Le Démon avait tout préparé pour vous : deux sermons abjects de bêtise, le *Clair de lune* de Massenet joué pendant la conséċration. Tout ce qui pouvait vous faire le plus horreur. J'étais exaspéré. Ah ! ce qu'ils arrivent à faire de cette merveille : la messe ! (...)

★

Lundi 10 juillet. — Gide écrit devant moi le texte de la dépêche qui annonce à Mme de Lestrange l'imminence de notre arrivée à Chitré. Puis, à sa demande, je lui lis un passage ancien de mon journal, relatif à mon ami L... vicaire à M. Lorsque je ferme mon cahier, il est en larmes. Il ne peut que me mettre la main sur l'épaule et fuir. Le déjeuner sonne et il y paraît quelques minutes plus tard le visage rasséréné. (...) Après déjeuner, il me demanda au sujet de l'abbé L... :

— Quel âge a-t-il?

— Vingt-sept ans, je crois.

— Vingt-sept ans !

Ce fut un cri d'angoisse. Vingt-sept ans et se priver ainsi de la vie ! Renoncer à vingt-sept ans à ce qui lui paraît à soixante-dix, si adorable toujours.

Je dactylographie ensuite pour Gide une lettre à propos d'un réfugié allemand. J'écris mon journal puis papa me dicte trois articles et une lettre.

Gide s'exténue à vouloir fermer sa malle, mais les serrures sont forcées. Je le regarde avec étonnement. Il bougonne sans arrêt : « C'est grotesque ! » Accroupi, il fait d'inutiles efforts et ses veines se gonflent sur son crâne rouge. Qu'André Gide puisse-t-être *aussi* un vieux monsieur qui s'énerve devant une valise détraquée, cela, dans ma naïveté, je ne l'avais même pas imaginé. (...) Lecture de passages de *Pompée* par mon père et d'un bref fragment de *Psyché* par Gide,

★

Mardi 11 *juillet*. — Départ de Malagar à 9 heures. Je suis au volant ; Gide est près de moi ; mon père, derrière. Arrêt à Blasimon où nous attire la jonchée d'un mariage, hélas ! introuvable. Je revois donc Gide pour la seconde fois devant la vieille abbaye, sous ces arbres dont le mystère est un peu celui d'Olympie. Nouvelle halte à Castillon où nous visitons une jolie église du XVIIe. Le paysage est plaisant. Gide se déclare enchanté, disant n'aimer rien plus que de tels voyages.

Montaigne... J'attendais beaucoup de ce pèlerinage en compagnie de Gide et de mon père. Et, certes, nous visitâmes avec piété la tour ; et nous demeurâmes longtemps dans « la librairie », attentifs, discrets, pleins d'une ferveur silencieuse. Je regardais Gide : il épelait les inscriptions latines gravées sur les vieilles poutres ; il relevait le texte d'une page écrite par Montaigne au sujet de La Boétie — et mon père rêvait... En eux comme en moi, sans doute, la même déception. Montaigne vivait en mon cœur ; je le voyais et je voyais sa tour — et je l'imaginais, odorante, confortable, tiède et lourde de présences comme une maison habitée. Ici, dans les lieux même où il a vécu, je ne retrouve pas sa trace. Ces chambres désertées aux pierres disjointes, aux murs couverts de stupides graffiti (le contact de Montaigne lui-même ne décourage pas la bêtise des touristes), sont plus mortes que la mort. Leurs carrelages ont porté Montaigne mais n'ont su en garder nulle empreinte. La petite cour, en bas, est telle qu'il la connaissait ; derrière l'horrible château fort reconstruit de fraîche date, la terrasse ancienne et l'immense vue boisée semblables à ce qu'elles devaient être... Rien pourtant ne se déclenche en moi, aucune émotion. Cela seulement m'amuse de voir André Gide dans ces lieux où il n'est jamais venu et dont mon père dit en riant qu'ils représentent son Lourdes à lui.

Nous roulons le reste de la matinée et, après avoir traversé Périgueux, nous arrêtons à Brantôme pour déjeuner. Autre

endroit illustre, mais dont nous n'avons vraiment le temps d'apprécier que le meilleur restaurant. Le vieil hôtel C... nous reçoit et sur le balcon qui domine la rivière nous dégustons pâté de foie gras, pâté de lièvre, omelettes aux truffes, poulet et cèpes. L'hôtesse repère papa et, folle d'orgueil, fait étalage avec une obstination lassante et un goût affligeant des grandeurs de toutes les célébrités qui, à l'exemple de François Mauriac, se sont arrêtées chez elle. Elle sort ses carnets « d'autocrates » et, de Sarah Bernhardt au maréchal Pétain se gargarise de noms illustres. Gide ne dit rien. C'est mon père qui attire sur lui l'attention de notre bavarde hôtesse. Il y a à sa table un homme autrement important que lui ; autrement glorieux aussi et qui, bien plus qu'il ne le fait, presque autant que le maréchal Pétain (pas tout à fait, mais presque autant !) honore sa maison. Bref, il y a là André Gide. Qui? Gide. André Gide.

— Monsieur écrit aussi, peut-être?

— Oui, fait Gide dans un humble sourire.

— Pourrait-il me dire dans quel journal?

— A *la Flèche*, répond-il avec le plus grand sérieux.

— Vous dites Gyps? Oui, j'ai déjà entendu ce nom-là.

Comme elle avait de grandes prétentions, elle revint plusieurs fois à la charge, dans l'espérance de racheter le mauvais effet qu'avait pu causer son ignorance et de s'instruire. André Gide lui répondit toujours avec la même affabilité souriante. Et mon père, paraphrasant le Livre saint s'écria : « Malheur à celle qui n'a pas su quand elle était visitée... »

(...) Le soir, à Chitré, où nous avait si aimablement accueilli la vicomtesse de Lestrange, avant de gagner le hall immense de ma chambre j'ai accompagné Gide dans la sienne. Son lit à baldaquin, les petites poutres du plafond... Mais c'était là la vraie chambre de Montaigne, autrement ressemblante que celle de ce matin ! Nous rions comme des gosses à l'occasion de tout et de rien.

★

Chitré, jeudi 13 *juillet*. — (...) J'achève de me raser lorsque Gide, timidement, me demande l'hospitalité. A propos de mon journal dont, à sa demande, je lui ai fait hier une nouvelle lecture (Il avait insisté, à Malagar, pour que j'en emporte quelques cahiers) Gide parle avec difficulté, comme aux moments d'abandon, sur ce ton gêné, hésitant, où couve tant d'émotion :

— Je comprends, me dit-il, quelle place un être comme votre ami l'abbé L... tient dans votre vie. Il le mérite. Mais je me pose avec angoisse cette question : n'est-il possible d'atteindre une certaine grandeur qu'au prix d'une imposture qui blesse la raison?

— Mais pour l'abbé L... la foi est une question de fait, m'écriai-je : sa raison y trouve satisfaction tout autant que son cœur. Et s'il se trompe, si la foi est dans l'absolu sans fondement, il reste cette beauté de sa vie...

— Voilà précisément où je m'inquiète. Est-ce qu'il ne peut y avoir dignité et beauté *sans* cette tromperie? Car vous savez,

Claude, je ne suis *même plus* inquiet. J'ai la certitude qu'il n'y a rien de plus incohérent que l'idée que nous nous faisons de Dieu, que Dieu n'existe pas, ni l'éternité...

— Il est vrai peut-être, hélas ! Et le plus grave est que je ne vois pas ce qui me rendrait digne de l'éternité. Je ne mérite pas cela.

— Bien plus, interrompt Gide : je n'en ai quant à moi nul désir. Plus je vieillis, plus je trouve qu'il est bon de mourir. Je suis de moins en moins exigeant. Je ne me révolte plus... Non ! La conception chrétienne est absurde. Absurde... Je n'y peux adhérer et l'idée de récompense, tout autant que celle d'éternité me révolte. La vie éternelle, cela ne correspond à rien dans mon esprit. Je vois cette vie-ci, avec son cortège de misères qu'il faut secourir. Et si je fais la charité, ce n'est pas dans l'espoir d'une récompense, mais parce que j'en éprouve la nécessité. Je pense alors à la vie de votre ami L..., que je ne puis m'empêcher d'admirer, naturellement. Et je me demande avec tristesse : n'est-il pas possible à l'homme d'atteindre la grandeur sans ce subterfuge? Oui, je sais, pour un L... il n'y a pas de subterfuge. Mais je sais aussi, moi, qu'il se trompe.

— Qu'en savez-vous? Si c'est lui et non vous qui se trouve dans le vrai, c'est à vous (et à moi aussi, hélas !) que revient le nom d'aveugles. En cette hypothèse, la Grâce, à l'un et à l'autre nous fait défaut.

— Je ne conçois pas cela. *Tout* en moi se refuse à la foi. On me dit que je me révolte par orgueil. Quelle pauvreté ! Qu'aurait à faire l'orgueil entre l'homme et Dieu? Je ne suis pas si bête, tout de même, ni si présomptueux. Pourquoi ne pas comprendre que c'est par *honnêteté* que je suis incroyant? Et je ne puis m'empêcher de déplorer qu'il soit nécessaire aux meilleurs de s'aider d'une illusion pour grandir plus encore. N'est-il pas de dignité possible hors de la religion chrétienne et de ce qu'elle comporte de refus, de sacrifice inhumains? J'y reviens toujours parce que cela me tient à cœur. Pourquoi est-il indispensable qu'un L... sacrifie sa chair, l'humilie?

— Peut-être parce qu'il faut être fort, physiquement et, dans un sens aussi, moralement, pour choisir le mal, fort pour s'abandonner sans déchéance à ses instincts...

Il ne répond rien. Mais je sens qu'il pense :

— Justement, il y a aussi les êtres forts...

CLAUDE MAURIAC.

AVANT-PROPOS

En 1915 j'étais en Suisse, à Chardonne, où j'ai demeuré quatre ans. Je n'avais rien écrit encore, ni beaucoup lu, et je songeais à un roman qui serait le drame de l'amour dans la vie à deux. On n'avait guère écrit sur l'amour dans l'intimité. L'amour est différent à distance ou dans la maison. Il veut l'entière possession, mais on n'approche pas l'homme sans danger. C'est un être exigeant, plein de lui-même jusqu'à la stupidité, avec ses nerfs malades, une sorte d'égarement que l'on nomme pensée, sa nature insondable qui ne sera jamais civilisée. Rude entreprise que d'en faire un compagnon, auquel on ne s'habituera pas, si on l'aime.

J'ai écrit un long roman sur ce débat embrouillé, le composant d'une suite de tableaux, sans liens apparents, ni commentaires. Ce n'était pas l'usage. Je n'avais pas conscience de ma singularité. S'il y a un peu d'originalité dans un ouvrage, l'auteur ne s'en aperçoit pas. Cette innocence, c'est la sincérité.

Charles Du Bos a désigné d'un mot la nouveauté de l'*Epithalame* : « Les personnages sont dans la chambre ». Il voulait dire : on ne les a pas présentés, le roman se développe de lui-même par sa propre vie interne.

Edmond Jaloux appelait « organique » une construction où l'auteur ne semble pas intervenir.

Les conversations y prennent une grande place. Elles ne ressemblent pas au dialogue du théâtre. Dans un roman, les paroles ne sont que feinte. Le véritable sens est dans les dessous du dialogue, les silences, tout ce qui est suggéré, et qui se développe et s'ordonne avec l'assistance d'un lecteur bien éveillé. Il recrée le roman.

Tout cela surprit à cette époque et la surprise accrut le succès. Parlant de l'*Epithalame,* Charles Du Bos rappelait les noms de Tosltoï et de George Eliot ; il croyait découvrir

en France un romancier selon son goût, tel qu'il en existait à l'étranger.

Il se trompait. Le romancier de la vie en mouvement et comme abandonnée à elle-même, va se dérober par des voies souterraines en direction opposée. Ce foisonnement, cette jeunesse de touche, ce goût un peu enivré du monde extérieur ne se retrouveront plus. L'*Epithalame* restera unique dans mon œuvre, par une liberté qui a gardé je crois sa fraîcheur. Nous suivrons ce parcours à reculons, vers des sources dissimulées, et l'on verra que l'histoire d'un écrivain, dans son art le plus élaboré, dépend de ses rapports personnels avec la vie.

Mais le style ne changera pas à travers ces métamorphoses. Il sera toujours un peu retenu, crainte d'en dire plus qu'il n'y a, fait de nuances dans les gris et d'une sévère attention au choix des mots les plus simples, à leur résonance ; harmonies intimes qui exigent pour être entendues une oreille exercée, et qui sont intraduisibles dans une autre langue.

Depuis quatre siècles des Français écrivent des romans, et, jusqu'à l'heure présente, aucune innovation importante n'a marqué les procédés et la forme extérieure de l'art romanesque. Ce qui distingue un roman et fait sa valeur, son essence peut-être, c'est l'expression. Sur le style en prose, dignité incomparable de notre littérature, il faut relire les jugements de Marcel Arland : « L'harmonie de la prose se nourrit des mêmes mesures que celles des vers. Mais c'est le propre de ses possibilités et de sa loi que de varier ces mesures à l'infini, de sembler libre, encore que ses liens, moins apparents et moins courts que ceux de la poésie, soient plus nombreux, et qu'il suffise d'un changement de syllabe pour que cette harmonie soit ruinée. C'est beaucoup et cela n'est rien. Toute harmonie qui peut se réduire à un accord de son ne saurait nous satisfaire. Il n'est pas de véritable harmonie qui ne soit celle de l'âme. »

★

Après l'*Epithalame*, je suis resté sept ans sans écrire tandis que passait devant moi une brillante troupe d'écrivains l'une

des plus surprenantes que l'on ait vue. Pour un écrivain, dormir ou se borner est une philosophie de l'art bien respectable ; on l'apprécie quand vient l'heure de publier ses œuvres complètes. Il n'en faut pas trop.

Le Chant du bienheureux parut en 1927. C'était un roman plein de défauts, durci au grand feu et trop rétracté. On y sentait l'étouffement de l'auteur, la voix gênée, par les choses qui lui serrent le cœur.

Selon les religions, les coutumes et les temps, le divorce sera permis ou non ; selon les circonstances, il sera événement anodin ou pathétique. Pour certains, une question se posera toujours : est-il permis de sacrifier un être à son propre repos? Le problème n'aura pas le même sens pour tous ; ce n'est pas seulement le protestant qui a une religion particulière.

Une émotion assez profonde et la pensée qui l'enveloppe, si on les amène au jour, en soulèvent beaucoup d'autres. Le roman fut jugé un peu obscur et barbare en 1927. Quelques années auront suffi à l'éclairer. Aujourd'hui il ne surprendra personne.

Mais le sujet touffu exigeait plus de développement et d'aisance. Au contraire, je viens de le réduire et même de le refondre. Le voici d'une seule coulée assez brûlante, où je reconnais enfin le roman que j'avais voulu écrire. Mais trente mille volumes du premier texte sont conservés de par le monde. Je souhaite que leurs possesseurs les détruisent.

Le sujet des *Varais* (tragédie « classique » disait René Lalou) m'est venu d'un léger prétexte qui a presque disparu dans le roman. Un homme devenu fou, mais paisible, qui habitait chez lui, disait à sa femme qu'il ne reconnaissait plus : « Il y avait ici une jolie dame que j'aimais beaucoup. » L'amour pour sa femme qu'il n'avait su exprimer demeurait dans sa conscience évanouie, reste de lucidité du cœur. Je fus frappé de cette sorte de maladie de la vie qui recouvre nos sentiments véritables. On devient étranger à soi-même ; la vie cache la vie. J'en ai trouvé maint exemple dans les familles où, par exemple, père et fils se déchirent. Le devoir, l'excuse de légitime défense qui conduit souvent à des crimes, une

passion forcenée pour nos œuvres, l'ambition, d'autres formes de l'avidité, sans rapports avec « l'argent » ou la « propriété » font de nous de tranquilles insensés.

J'aurais pu donner plus de matière au cadre rustique de cette mêlée des égarements ; mais déjà je m'intéressais davantage au poème des choses et à la comédie des idées.

★

Éva ou le journal interrompu est un drame tout intérieur ; il se passe dans le cerveau d'un homme qui décrit des amours. C'est un homme qui pense. D'ailleurs, tout le monde pense. Les idées se mêlent aux passions et aux sensations : il n'y a point de drames, ni d'événements sans quelques idées.

Et il y a un drame propre aux idées que Maurice Blanchot a discerné dans *Éva* : « Que valent ces pensées si pénétrantes, si assurées et si étrangères au monde? Que valent les nôtres? Un drame nouveau se fait jour dans l'esprit du lecteur. Ce n'est pas seulement la tragédie d'un homme qui n'a pas su voir le visage de son infortune, c'est le drame de la psychologie même, de la vaine perspicacité. Les méditations qui semblent les plus fines, les plus propres à gagner notre adhésion sont faites de la trame de l'erreur... M. Chardonne ne s'est pas servi de la psychologie pour dépeindre ses personnages, mais il a montré comment ses personnages se servaient de la psychologie pour se peindre eux-mêmes, se tromper, et tout brouiller selon leurs passions, et il a atteint un monde infiniment plus profond que celui de psychologie. »

Je ne prétends pas que toute psychologie soit vaine, toute pensée dérisoire. C'est le mélange du faux et du vrai qui est notre misère ; rien ne les distingue pour le principal intéressé. On trouverait aussi dans *Éva* cette désolation qui est au fond de tout amour et de tout espoir trop complaisants ; plutôt s'en tenir aux derniers mots du livre : « Pour moi, ce fut une autre histoire, triste ou gaie, je ne sais, mais belle assurément, et profonde, utile, émouvante, car la vie est toujours grande. Je ne voudrais pas qu'on en rie. »

La moindre pensée gêne dans un roman. Le lecteur a les siennes auxquelles il est attaché et qui auront toujours sa

préférence. Si l'auteur s'exprime avec concision, l'idée prend un tour irritant. On l'appelle maxime, et les maximes n'ont pas bonne réputation, avec leur ton de vérité générale.

Ces brèves formules n'ont pas tant de prétention, et le lecteur sait les réduire au relatif humain. Quand nous disons « il pleut », il a compris : il pleut à Chatou, et non pas sur le globe.

Claire fait suite à *Éva* et n'en est guère séparable. Sans doute, j'ai voulu montrer que la même femme peut désespérer un homme ou l'enchanter ; du moins, deux femmes qui seraient presque la même. Les relations humaines dépendent beaucoup de l'épiderme. J'ai dit d'ailleurs que j'avais tenté en écrivant *Claire* de peindre l'amour à peine troublé par l'idée de la mort et les contre-coups légers de la vie et des caractères. A présent, je dirais que même ces ombres n'existent pas dans l'amour. Rien ne change pour lui, l'être aimé est immuable, hors du temps, affranchi de la mort. Pourtant, une ombre subsiste : on n'attend plus rien de la vie que le malheur.

Ce genre de roman paraît froid à certains qui ne reconnaissent pas ce qu'il nomment « la vie » dans ces détours un peu abstraits et cet éclairage indirect ; d'autres l'apprécient et trouvent à la vie plus de densité parmi ces « ténèbres cristallisées ». Les hommes ne se ressemblent pas. Si même ils ont en commun la langue et le milieu, ils restent séparés par la complexion intime, le grain de la chair, les perceptions les plus délicates. Cette singularité irréductible de chacun se manifeste dans le goût. Nos goûts et nos dégoûts et leurs caprices ne font pas un jugement sûr. Au moins, on ne devrait pas lire un ouvrage qui vous est étranger (1).

JACQUES CHARDONNE.

(1) Les pages que l'on vient de lire sont les préfaces aux trois premiers volumes des Œuvres complètes de Jacques Chardonne, à paraître chez Albin Michel.

UNE FIANCÉE DU MARQUIS DE SADE

Mlle Laure-Victoire-Adeline de Lauris

(d'après des documents inédits)

Depuis 1760, la situation financière du comte de Sade père est des plus chancelantes. Ses terres de Provence, malgré leur nombre et leur étendue, doivent lui rapporter beaucoup moins qu'à ses fermiers et à ses hommes d'affaires (1) ; il n'apparaît pas non plus que ses succès diplomatiques lui aient valu des témoignages bien solides de la reconnaissance royale. Très souvent, dans ses lettres, le comte de Sade se plaint de sa santé ; on le sent dépourvu de ce minimum d'énergie qui pourrait contribuer au rétablissement de sa fortune. C'est un solitaire, un misanthrope, qui vit séparé de sa femme (elle au Couvent des Carmélites, lui aux Missions étrangères de la rue du Bac) : non que les deux époux s'exècrent, mais le comte tolère difficilement à ses côtés quelque présence que ce soit, hormis son personnel domestique. A la fin de l'année 1762 ses affaires se trouvent dans un état particulièrement déplorable. « Tout est saisi ici », écrit-il à cette époque à son frère l'abbé (2) ; et dans une autre lettre (3) il lui mande,

(1) Le revenu de La Coste, Mazan, etc. s'élevait à environ 18 000 livres et celui de la charge de lieutenant général de Bresse à 10 000 livres. Il semble qu'une bonne gestion de ces revenus eût pu permettre au comte de Sade de s'épargner les angoisses financières dont témoigne sa correspondance. Le désordre dans lequel se trouvait sa fortune depuis 1750 était-il imputable à sa maladresse ou bien à sa prodigalité, comme le déclare P. Bourdin (p. XII) dans ce portrait d'une belle venue? « C'était un homme exact et un peu sombre, un grand seigneur distant jusqu'à l'extrême froideur, compassé dans ses manières et dans son langage, pompeux avec les siens comme avec ses domestiques, fort jaloux de ses droits, rigide jusqu'à l'étroitesse, mais dépensier jusqu'à la prodigalité. Il s'est ruiné avec componction et décence sans paraître avoir eu une fantaisie... »

(2) B. N., ms. 24 384, n° 1949.

(3) *Ibid.*, n° 1962.

en dramatisant peut-être un peu sa situation, qu'il meurt de misère et doit se passer même du nécessaire.

Mais d'autres motifs d'inquiétude, engendrés par la conduite de son fils, viennent s'ajouter chaque jour à ses tristes préoccupations de santé et de fortune. Dans sa lettre du 2 février 1763, adressée à l'abbé de Sade, il s'indigne de la vie dissipée du marquis (1). Le jeune homme a la plus mauvaise réputation. Il est joueur, prodigue et débauché ; il fréquente les coulisses des théâtres et les maisons des proxénètes. De plus, il n'a nul souci de son avenir et néglige de faire sa cour au roi. Une affaire d'honneur qu'il a avec M. de Soyecourt exige un emprunt d'argent (2). Il est capable des pires extravagances ; le comte de Sade a reçu « une terrible lettre » de M. de Ch., à qui son fils a écrit des choses inconvenantes pour un homme de qualité (3). Excédé, et redoutant sans cesse quelque nouvelle algarade de ce « coquin-là », le comte de Sade songe parfois à quitter Paris pour ne plus entendre parler de Donatien-Alphonse-François (4). Mais il sait bien pourtant qu'éloigné de celui-ci, il n'en sera pas davantage à l'abri des conséquences de sa conduite. Il n'y a qu'une seule voie possible pour se débarrasser de ce fils « qui n'a aucune bonne qualité » (5) : c'est de lui trouver une épouse. Il cessera ainsi d'être à la charge de son père et, de plus, un hymen pourra le rendre sage.

Le marquis ne s'est jamais montré hostile à un tel projet : mais il a déclaré depuis longtemps ne vouloir se marier que « selon son cœur (6) ». Déjà, il a été question de ses fiançailles avec une jeune fille d'Hesdin (7) que le jeune capitaine a dû connaître pendant le séjour de son régiment dans cette ville (8), puis, plus récemment, avec Mlle de Cambis (9), qui habite aussi la province. Mais à cette dernière demoiselle le comte de Sade préfère Mlle Renée-Pélagie de Montreuil, fille d'un président honoraire à la Cour des aides, et dont le bien et les alliances lui semblent plus avanta-

(1) B. N., ms. 24 284, nº 1947.
(2) *Ibid.*, nº 1960.
(3) *Ibid.*, nº 1947.
(4) et (5) *Ibid.*, nº 1960.
(6) *Ibid.*, nº 1949.
(7) *Ibid.*, nº 1955.
(8) Nous pensons qu'il faut tenir pour une fiction l'aventure amoureuse dont le lieu est une ville de garnison et qui, au début d'*Aline et Valcour*, fait suite aux quelques pages autobiographiques de ce roman.
(9) B. N. ms. 24 384, nº 1935. — Dans une lettre à son frère l'abbé (juin [?] 1764), le comte de Sade se félicitera que le marquis n'ait pas épousé Mlle de Cambis, car « on a ôté [au père de celle-ci] son régiment pour avoir épousé sa bâtarde ». (*Ibid.*, nº 1938).

geux (1) ; toutefois il redoute le séjour de Paris pour un époux prodigue (2).

Nous allons exposer ici ce qui était demeuré inconnu à nos prédécesseurs : l'amour du marquis de Sade pour Mlle de Lauris dont, quinze jours avant son mariage avec Renée-Pélagie, il espérait encore obtenir la main. Nous avons eu la bonne fortune de découvrir en 1948 l'existence de cette fiancée du marquis dans la correspondance inédite de la famille de Sade léguée à la Bibliothèque nationale par Maurice Heine et dont il n'a pas toujours eu le loisir de faire état. La chance a continué de nous favoriser en nous dirigeant, peu après, vers de nouvelles sources, qui nous ont permis de mieux connaître Mlle de Lauris, la jeune châtelaine de Vacqueyras, l'une des héroïnes les plus séduisantes de la vie amoureuse du marquis.

Laure-Victoire-Adeline de Lauris, née à Avignon le 8 juin 1741, était la fille de Louis-Joseph-François de Castellane de Lauris des Gérards de Vassadel, dit le marquis de Lauris, syndic de la noblesse du comtat Venaissin (1741), et de Marie-Madeleine-Gabrielle de Rivière de Bruis. La maison de Lauris, une des plus illustres de Provence, remonte au XIIIe siècle ; en 1233, Hugues de Lauris, premier du nom, fut du fameux duel des cent gentilshommes choisis par Charles Ier d'Anjou contre le roi d'Aragon. Son blason est d'argent à trois bandes dont deux de gueules et celle du milieu de sinople.

Nous avons eu le plaisir de rencontrer le descendant actuel de cette antique maison, M. le marquis Georges de Lauris, auteur de romans (3) et de mémoires et qui fut l'ami de Marcel Proust (4). M. de Lauris n'a malheureusement pas été en mesure de nous fournir des renseignements sur sa grand-tante, mais il semble bien qu'après sa liaison avec Sade, cette demoiselle n'ai jamais contracté mariage. Elle avait un frère, Louis-Joseph-Marie-André-Gabriel, né à Avignon le 30 novembre 1738 et qui fut un peintre de talent (5). M. Georges de Lauris possède deux toiles de son aïeul, dont un autoportrait d'un aspect saisissant.

(1) et (2) *Ibid.*, nº 1935.

(3) L'un de ces romans, *Ginette Chatenay* (Paris, Grasset, 1910, in-16) a été lu par nous avec une réelle émotion. Est-ce le fantôme de Laure-Victoire-Adeline de Lauris qui a dicté à son arrière petit-neveu toutes les nuances exquises du portrait de son héroïne?

(4) M. de Lauris a publié en 1948 les nombreuses lettres que lui avait adressées l'auteur de *A la recherche du temps perdu* (Marcel Proust : *A un ami. Correspondance inédite*, 1903-1922, Paris, Amiot-Dumont, in-16).

(5) Il épousa Julie-Adélaïde de Porlier de Rubelles, dont on peut admirer le délicieux portrait chez M. de Lauris, et mourut en 1821 dans son hôtel, au nº 8 de la rue des Francs-Bourgeois.

Il résulte de quelques allusions contenues dans deux lettres inédites du comte de Sade à son frère l'abbé (1) et dans deux lettres également inédites du même à sa sœur de Saint-Laurent (2) : 1° que, vers le mois de mars 1763, le marquis de Sale était fiancé en même temps à Mlle de Montreuil et à Mlle de Lauris ; 2° que sa préférence allait à la seconde ; 3° que M. de Sade père ne voyait pas sans déplaisir le marquis suivre les mouvements de son cœur et prêt à renoncer à la riche alliance des Montreuil ; 4° que, de son côté, M. de Lauris déclarait que le mariage ne se ferait pas et qu'il « se romprait par le côté de sa fille » ; 5° qu'à la fin d'avril 1763, c'est-à-dire quinze jours avant la date fixée pour son mariage avec Mlle de Montreuil, le marquis de Sade se trouvait encore à Avignon où il persistait à attendre la venue de Mlle de Lauris en dépit des nouvelles de ruptures qu'il avait reçues. Le recueil manuscrit des *Œuvres diverses* du marquis de Sade (3) contient une longue lettre de Donatien-Alphonse-François à Mlle de Lauris. Elle projette une vive lumière sur une aventure amoureuse qui fut bien près de se terminer par un mariage et nous montre le jeune marquis en proie à une jalousie furieuse dont l'excès même pourra lui faire pardonner la menace précise de chantage qu'en désespoir de cause il n'hésita pas à formuler. Voici le texte intégral de cette lettre inédite dont nous n'avions donné que de très courts fragments dans notre commentaire de *l'Aigle mademoiselle :*

A *Mademoiselle de L****

A Avignon, le 6 avril 1763.

Parjure! ingrate! que sont donc devenus ces sentiments de m'aimer toute ta vie? qui t'oblige à l'inconstance? qui t'oblige à rompre de toi-même les nœuds qui pour jamais allaient nous unir? As-tu pris mon départ pour une fuite? Croyais-tu que je pusse exister et te fuir? C'est sans doute d'après les tiens que tu jugeais les sentiments de mon cœur. J'obtiens le consentement de mes parents; mon père, les larmes aux yeux, ne me demande pour toute grâce que de venir faire le mariage à Avignon. Je pars; on m'assure que l'on ne va plus travailler qu'à déterminer

(1) B. N., ms. 24 384, n° 1943 et 1967.
(2) *Ibid.*, n° 1936 et 1963.
(3) Ce précieux manuscrit appartient à M. le marquis Xavier de Sade, dont nous avons déjà dit, dans notre préface à *l'Aigle, Mademoiselle,* la pieuse clairvoyance à l'égard de son génial aïeul.

ton père à t'amener dans ce pays-ci. J'arrive, Dieu sait avec quel empressement, dans des lieux qui vont devenir témoins de mon bonheur, d'un bonheur durable, d'un bonheur que rien ne pourra plus troubler... Mais que deviens-je, grand Dieu! puis-je encore survivre à ma douleur? que deviens-je quand j'apprends qu'inspirée par un généreux transport, tu te jettes aux genoux de ton père pour lui demander de ne plus penser à ce mariage, et que tu ne veux pas entrer de force dans une famille... Vain motif, dicté par la perfidie... Je te perds, je perds mon existence, ma vie, je meurs, et de la mort la plus cruelle... Je m'égare, ma chère amie, je ne suis plus à moi; laisse couler les larmes qui m'offusquent... Je ne puis survivre à mes maux. — Que fais-tu?... que deviens-tu?... quel objet suis-je à tes yeux? D'horreur? d'amour?... dis? Comment me vois-tu? comment justifieras-tu ta conduite? Dieux, la mienne ne l'est peut-être pas à tes yeux! Ah! si tu m'aimes encore, si tu m'aimes comme tu m'as toujours aimé, comme je t'aime, comme je t'adore, comme je t'adorerai toute ma vie, plains nos malheurs, plains-toi des coups accablants de la fortune, écris-moi, cherche à te justifier... Hélas! tu n'auras pas grand peine : les vrais supplices de mon cœur sont de te trouver coupable. Ah, qu'il est bien soulagé quand son erreur est reconnue! Si tu m'aimes, je ne doute pas un moment que tu n'aies pris le parti du couvent. Le dernier jour que je te vis, le jour de nos malheurs, tu sais que tu m'as dit que tu serais enchantée qu'on t'y mît. Si tu veux que nous puissions nous voir, tu sais que c'est le seul parti que tu aies à prendre; car tu sais qu'il me sera impossible de te trouver chez toi. Mon père, en mandant ton action, me laissa le maître de rester autant que je voudrais ou de revenir le joindre tout de suite. C'est ta réponse qui me déterminera; ne la fais pas languir; et je vais compter les jours. Donne-moi les moyens de te voir en arrivant. Je ne doute pas un moment que je les y trouverai. Ce qui n'aura pas l'air positif, je le prendrai pour des refus; des refus seront des preuves claires de ton inconstance, et ton inconstance, l'époque sûre de ma mort. Mais je ne puis te croire changée. Quelle raison pourrait t'y déterminer? Ce voyage peut-être t'aura alarmée : mais, hélas! reconnais-en bien les motifs tels qu'ils sont. On m'a aveuglé, on m'a fait croire que je courais dans les bras du bonheur, tandis qu'on ne cherchait qu'à m'en éloigner... Ma chère amie, ne m'abandonne pas, je t'en supplie; demande instamment le couvent. Aussitôt la lettre reçue, je pars, et j'arrive près de toi? Que de doux moments nous ferons renaître!... Ménage ta santé; je travaille au rétablissement de la mienne. Mais dans quelque état que soit la tienne, rien ne m'empêchera de te donner les preuves les plus tendres de mon

amour. Dans toute cette aventure-ci, je crois que tu as lieu, et que tu l'auras encore, d'être contente de ma discrétion. Mais je n'ai fait que mon ingrate! Tu craignais d'être réunie à quelqu'un qui t'adorait. Ces liens d'une chaîne éternelle te devenaient à charge, et ton cœur, que l'inconstance et la légèreté savent seules séduire, n'était pas assez délicat pour en sentir tous les charmes. C'est de quitter Paris qui t'effrayait; mon amour ne te suffisait pas; je n'étais pas fait pour le fixer. Va, ne le quitte jamais, monstre, né pour le malheur de ma vie! Puisse-t-il, par les fourberies du perfide qui me remplacera dans ton cœur, te devenir un jour aussi odieux que les tiennes ont su le rendre à mes yeux!... Mais que dis-je? Ah, ma chère amie! Ah, ma divine amie! Seul soutien de mon cœur, seul délice de ma vie, mon cher amour, où m'emporte mon désespoir? Pardonne aux expressions d'un malheureux qui ne se connaît plus, dont la mort, après la perte de ce qu'il aime, devient l'unique ressource. Hélas! je l'approche, cet instant qui va me délivrer du jour que je déteste; mes seuls vœux maintenant sont de le voir arriver. Qui peut m'attacher à la vie? Prends garde à l'inconstance; je ne la mérite pas. Je t'avoue que je serais furieux, et il n'y aurait pas d'horreur où je ne me portasse. La petite histoire de la C... (1) *doit t'engager un peu à me ménager. Je t'avoue que je ne la cacherai pas à mon rival, et ce ne serait pas la dernière confidence que je lui ferai. Il n'y aurait, je te jure, sortes d'horreur auxquelles je ne me livrasse... Mais je rougis de penser à employer ces moyens pour te retenir. Je ne veux ni ne dois te parler que de ton amour. Tes promesses, tes serments, tes lettres que je relis sans cesse tous les jours doivent seules t'enchaîner : je n'en appelle qu'à cela. Je te supplie de ne pas voir de la *** ; il est indigne de paraître à tes yeux. Enfin, ma chère amie, puis-je compter sur ta constance? Mon absence ne sera pas longue; je n'attends que ta lettre pour partir... Qu'elle soit bonne, je t'en prie, et que je trouve les moyens de te voir en arrivant. Je ne désire, ne pense, ne souhaite que toi... Non, je ne crains pas d'être effacé de ton cœur; je ne l'ai pas mérité. Aime-moi toujours ma chère amie, et attendons tout du temps. Il en viendra peut-être un, bientôt, où tu ne craindras pas tant d'entrer dans ma famille. Quand j'en serai le chef, mes volontés décideront de mon choix et je t'y trouverai peut-être plus déterminée. J'ai besoin d'être consolé, d'être rassuré, de recevoir des preuves de ta constance : tout m'alarme. Ton héroïque action m'a donné le coup de la mort. Je t'assure et je donne ma parole d'honneur que rien n'est plus certain que ce que je te mande; je n'attends*

(1) Sans doute : *La Coste.*

que ta réponse pour partir. Mon père me redemande; ne crois pas que ce soit pour un mariage. Je suis très déterminé à n'en pas faire, et jamais je n'en voulus faire. J'emploie tous les moyens nécessaires que je crois les meilleurs pour te faire parvenir cette lettre. Ne manque pas de faire à la femme qui te la remettra un reçu de ta main conçu en ces termes : Je reconnais avoir reçu des mains d'une telle une lettre. *Fais-le lui très exactement, parce qu'elle ne doit être payée de ce qui lui est promis qu'en rapportant le reçu. Ne fais pas tarder ta réponse si tu as envie de me voir. Je compte les jours. Tâche que je la reçoive bien exactement et que je trouve les moyens de te voir en arrivant. Aime-moi toujours; sois-moi fidèle si tu ne veux pas me voir mourir de douleur. Adieu, mon bel enfant, je t'adore et t'aime mille fois plus que ma vie. Va, tu as beau dire, mais je te jure que nous ne serons jamais l'un qu'à l'autre* (1).

Il semble que l'amour de Sade pour Mlle de Lauris ait persisté longtemps après son mariage avec Mlle de Montreuil. L'incroyable humilité du marquis dans la lettre que l'on va lire ne peut guère en effet s'expliquer que par son désir de revoir à tout prix son ancienne fiancée, à l'occasion d'un bal donné par M. de Lauris. Cette lettre qui figure dans le manuscrit des *Œuvres diverses* et que nous avons publiée pour la première fois dans notre commentaire de *l'Aigle, Mademoiselle,* porte le nom d'un destinataire dont seule l'initiale nous est fournie : « Monsieur de L. »; mais le plus rapide examen nous indique que ce destinataire ne saurait être que l'homme dont le marquis de Sade avait voulu devenir le gendre. Il n'est que de se référer, en premier lieu, aux titres dont le marquis se crédite auprès de son correspondant, celui de compatriote et celui de parent (M. de Lauris était en effet allié aux Villeneuve-Martignan), en second lieu, à la phrase où il est question des « éternels liens » qui ont empêché Sade « de former ceux qui devaient faire le bonheur de [sa] vie. »

Lettre écrite à monsieur de L., sur ce que, par raison connue, il n'avait pas prié l'auteur à son bal. — *C'est comme compatriote et comme parent que je vous demande ce qu'autrefois j'eusse demandé comme ami. L'irréprochabilité de ma conduite, depuis que d'éternels liens m'ont empêché de former ceux qui devaient faire le bonheur de ma vie, ne méritait pas l'exclusion*

(1) Inédit. *Œuvres diverses*, manuscrites, f° 48 v° à 55 r°.

que vous parûtes faire de moi quand vous imposâtes votre liste hier chez M. de Vignole. Je ne voulus pas vous être importun devant le monde : je me contente de vous en parler tête à tête. Ne me faites pas éprouver, je vous supplie, le désagrément nullement mérité d'être exclu de la fête que vous devez donner mardi. Ma façon de penser soutenue me donnera toujours sur votre amitié des droits dont le malheur paraîtra me priver mais qu'il ne m'enlèvera jamais. J'attends avec impatience votre réponse et vous supplie de me croire, avec les sentiments les plus distingués, Monsieur, votre, etc.

Le musée Calvet d'Avignon possède une lettre autographe de Mlle de Lauris, d'une écriture charmante, datée d'un 11 janvier et adressée à M. de Salamon, secrétaire d'État à la Légation papale d'Avignon (ms., 2757, f° 99). Dans cette lettre inédite, Mlle de Lauris réclame instamment une audience à son correspondant, au sujet d'une affaire qu'elle ne précise pas, mais qui semble lui tenir fort à cœur.

Nous avons trouvé également au musée Calvet une lettre de la mère de Mlle de Lauris, datée du 10 janvier 1775 (ms., 2757 f° 98). Cette lettre, également inédite, est adressée à un magistrat d'Avignon ; il y est question d'une peine d'emprisonnement infligée à un consul de Vacqueyras dont les commérages avaient nui à Laure-Victoire-Adeline, la fille de son seigneur :

Mille et mille remerciements, monsieur de l'expédition que lon est venue faire, elle a laprobation généralle du pays, ma fille est satisfaite, Mgr le président luy a écry la lettre du monde la plus polie et la plus honete, jen suis penetré de reconnaissance, tout cela fait un effet admirable, dautant mieux que ce prisonnier étoit enflé de son chaperon (1) *et quil pretendoit etre notre égal, il cest vanté publiquement de toutes les sottises quil a dites, et les a repettées, la prison Le punit pour le moment, mais pour quil sen resouvienne, je vous prie de demander à Mgr le president quil luy ote son chaperon on fait icy lélection des consuls le premier de may, je ne vois aucun inconvenient quil ny en ait d'ici à ce temps quun seul, il ne faut autre chose qu'un ordre de Mgr le président adressé au viguier, et enregistré à la maison de ville, qui dise quil luy* [a] *oté le consulat pour telle raison et si monseigneur le président veut bien m'accorder cette grace, deux ou trois jours de prison suffisent, sa punission, et ma satisfaction seront completes, je vous prie de vous y intéresser vivement, cest avec confiance que je vous fais cette priere, je voudrois bien trouver des occasions a pouvoir reconnoitre*

(1) Attribut de la dignité de consul.

tout l'interest que vous prenés a ce qui nous regarde, je vous prie detre bien persuadé du sincère attachement avec lequel je suis pour la vie monsieur votre tres humble et tres obeissante servante

Riviere DE LAURIS.

Mardi au soir 10 *de l'an.*

Vous trouverez sous ce pli les remerciements de ma fille a Mgr le president.

Serait-il par trop romanesque de supposer un instant que les indiscrétions du consul avaient pu se rapporter à de nouvelles relations amoureuses entre Sade et Mlle de Lauris? Une telle conjecture n'a rien d'invraisemblable. En effet, en janvier 1775, Sade se trouvait à La Coste (il y résidait depuis fin décembre 1773). Or le village de Vacqueyras, seigneurie des Lauris, à 36 kilomètres au nord-est d'Avignon, n'était pas tellement éloigné des terres du marquis, que celui-ci n'ait pu parvenir à se ménager une rencontre avec son ancienne fiancée.

Mais voici la chanson de Sade, le « troubadour provençal », ainsi qu'il s'est, un jour, appelé lui-même :

Jusque dans la moindre chose,
Je la vois soir et matin.
Si j'aperçois une rose,
Elle a l'éclat de son teint;
Si cette fleur m'intéresse,
C'est qu'elle naît sous ses pas :
Partout je vois ma maîtresse,
Et tout me peint ses appas.

La nuit son ombre charmante
Séduit mon cœur enchanté;
Cette illusion touchante
Trompe ainsi ma volupté.
L'amour m'offre son image
En m'éveillant le matin;
Mais, hélas! de mon hommage
Le sacrifice est en vain!

Quelquefois je crois l'entendre,
Mon cœur vole sous ses lois :
Hélas! peut-on se défendre
Du son flatteur de sa voix?

Dieu d'amour en traits de flamme
Grave à tel point ton ardeur,
Que l'on ne trouve en mon âme
Que son portrait et son cœur (1).

Telle, dans la vie du marquis de Sade, est passée lascivement sa fiancée d'un jour, Mlle Laure-Victoire-Adeline de Lauris, laissant longtemps derrière elle la désarmante senteur de ce qui aurait pu être (2).

GILBERT LELY.

(1) Inédit. *Œuvres diverses manuscrites*, fos 73 v° et 74 r°.

(2) On trouvera le récit des fiançailles de Sade et de Mlle de Montreuil dans notre *Vie du marquis de Sade*, à paraître prochainement chez Galimard (1re partie) : « De la naissance du marquis à son évasion de Miolans ».

LE REFUS DE LA MORT CERTAINE

à François Mauriac.

Nous sommes arrivés cet après-midi à Tessalit. La halte était importante. Depuis plusieurs jours déjà, dans la conversation ce nom revenait. Il avait à mon oreille l'éclat d'un tesson de bouteille plantée dans le ciment frais. A Tessalit se trouve un bagne nègre. Je regrettais de ne pouvoir y rester car j'imaginais toutes les études que j'aurais pu tirer de l'endroit. Et puis un jour dans la quiétude d'un atelier, loin de cette Afrique qui se passe si bien de peintres et de tableaux, une composition se serait imposée à moi, je l'aurais intitulée : Un bagne noir à Tessalit. Ce titre seul restera dans mon souvenir. A Tessalit encore je n'ai pas travaillé, mais quel étrange, quel inoubliable endroit ! Tout s'y anéantit dans une immobilité définitive. La statuaire la plus bavarde, celle qui raconte la beauté, apprendrait ici le secret dispensé par les cimetières qui dorment au soleil : l'absence de gestes, mais la plénitude d'une action dans le repos.

On trouve parfois au centre de l'éblouissement de l'Afrique une épine dure qui fixe sur la terre l'action élémentaire, le geste spontané. Est-ce une action? Est-ce un rêve? Aucune illusion, en tout cas, n'en viendra jamais altérer le sens pesant et définitif.

On accède à Tessalit tout d'abord par des collines de schiste gris, d'éboulis sinistre, qui, au sommet, retombent en pourriture de pierres sur les pentes. Le paysage était très encaissé et j'appréhendais une fois encore la détresse de cette contrée démesurément abandonnée au soleil. La piste depuis la veille était entretenue, les tracés frais étaient faciles à reconnaître, notamment près des ponts où des litières d'herbes sèches avaient été jetées pour combler les trous entre les pierres. Ces mains invisibles qui prenaient soin de nous, où se cachaient-elles en ce moment où nous jouissions de leurs bienfaits? Nous les cherchions derrière les pierres, mais quand nous les vîmes plus loin, nous eûmes soudain un tel désir de nous enfuir, de ne plus les voir !...

Les chauffeurs, sachant la halte immédiate, fonçaient à toute

allure dans un épouvantable bruit de ferrailles. La brousse essaimait de loin en loin quelques arbres dénudés et de brusques tiges aux énormes graminées d'un vert éclatant. L'air suffocant d'un four nous soufflait au visage avec de soudaines exhalaisons de soufre qui contraignaient nos yeux à se fermer. Des cercles d'acier partis d'un point extrême de l'horizon se détachaient du ciel, et, brusquement, dans des courbes éblouissantes nous atteignaient en une seconde, en plein front, pénétraient nos tempes.

La terre ébranlée par le passage des camions s'éveillait mais, derrière nous, la pétrification retombait avec une obstination millénaire. Des sensations fugitives pourtant m'assaillaient devant cette effrayante torpeur. Ce continent usé, fini, exaltait, une volonté légère qui me rendait disponible à l'accueil prochain.

Tout ce paysage est une action qui rêve dans l'oubli des vieux gestes. La trame du jour y est si transparente qu'on peut y voir une buée s'élever comme le secret de la terre, secret insaisissable sur la morne prostration de l'étendue. Tout se perpétue à l'excès dans une conclusion funèbre. Passer, il faut passer...

Enfin, nous avons atteint Tessalit ! Une espèce de plaine serrée de très près par des collines ferrugineuses ressemblant à des volcans morts s'est ouverte avec un brusque mouvement d'éventail. Et sur le tissu étale sont apparues, si nouvelles, mais peintes avec des couleurs fluides sur une matière âpre et sans fantaisie, les allées régulières d'une plantation puis le motif d'une noria avec deux ânes, des poules, une charrette, des cases au loin formant un village. Voici que je distinguais des hommes penchés sur les plantations, puis, nous nous sommes arrêtés près d'une petite maison. Elle suffisait pourtant comme une agrafe précise à maintenir l'horizon en place. Tout le monde descendit des camions. L'intérieur de la maison était en construction ; il en était ainsi depuis dix ans, nous dit-on. Néanmoins, on a apporté ici, contre les grossiers matériaux, des tables chargées de bouteilles, des chaises. Un calendrier est fixé au mur. Les mois qu'il indique, je les vois au travers de l'eau d'un aquarium. Qui songerait à leur demander de l'espoir ou des conseils ? Le temps, à force d'imiter le temps, a réduit la vie à un entêtement muet où toute allusion au jour enfui est inconcevable.

Un représentant de la Transsaharienne est là ; il connaît mon chauffeur. Nous apprenons qu'il y a eu ici une espèce de révolte la semaine dernière. La répression a été immédiate et terrible. Trois meneurs ont eu la tête tranchée. Plantées sur des branches elles sont restées exposées au soleil durant

plusieurs jours. On ne pouvait plus voir la chair tant elles étaient chargées de mouches, nous dit l'homme. Que n'a-t-on mis ces figures dans du sel pour nous les montrer? Nous y aurions vu ce que devient un homme à Tessalit quand sa mort lui apparaît l'unique liberté ou l'unique action dont il dispose pendant sa vie.

Je regarde autour de moi avec curiosité, mais je ne vois que les traces de la vie la plus misérable et la plus banale. Il en est de même dans les milieux bourgeois où le drame vient de passer. On se heurte à une petite cuillère, à un peigne... Ici des linges sèchent sur une corde. Je détourne la tête. L'étendue silencieuse est toute noire de soleil. Toute empreinte humaine a disparu. Des pierres font des sacs de plomb, ils luisent avec un accent qui est une plainte. Dans un arbre mort un chiffon rouge est noué à une branche. Pourquoi est-il là, est-ce un vœu, est-ce un sortilège? A cet endroit, c'est une volonté putride et barbare. Plus loin, des seaux, une brouette, sur lesquels pèse encore la fatigue de ceux qui les ont tenus dans leurs mains. Deux noirs passent, enchaînés l'un à l'autre par le pied, ils sont accompagnés d'un surveillant indigène, cravache à la main. Aucun des trois ne se tourne de notre côté, il n'y a pas eu de convoi pourtant depuis trois mois, je le sais. Les bagnards se sont éloignés avec un mouvement très prenant, celui de l'homme africain qui sait que le but est en lui au delà de l'application engourdie des pieds et des mains. Le « moi » ici n'est plus dans un geste mais précisément dans ce qui n'a plus besoin d'agir, une plénitude de l'être acculé à lui-même : usure... L'un des deux nègres était très vieux et semblait fait de vieilles peaux grises cousues minutieusement l'une sur l'autre, formant un tas très sale avec des franges usées dépassant à l'extrémité des membres, parce qu'elles avaient traîné un peu partout sans doute. Le second prisonnier était un jeune homme. Les yeux baissés ils ont marché un moment dans l'ombre, puis ils ont atteint la dense et lumineuse partie de terre exposée au soleil. A partir de ce moment, ils ont été retranchés de nous, absorbés par le feu du ciel, puis, devenus tout gris, ils se sont penchés avec les autres sur les allées de plomb. Alors ils ont culbuté dans cette espèce de mer solaire où le naufragé coule à pic en pleine lumière.

L'homme qui parle nous assure que l'adjudant qui commande ici ne plaisante pas (comment pourrait-il en être autrement)? Puis il demande des nouvelles de la guerre. Le chauffeur fait un geste vague et se tait. C'est un Espagnol d'Oran aux pommettes saillantes, il semble à bout de forces, la fièvre ne le quitte pas depuis hier.

J'aperçois maintenant toutes les cases au pied d'une gara (1). Le village fait un petit port de barques pointues qui dorment dans un bain de vapeur de plomb. La paix de ce lieu m'oppresse comme un carcan.

Je me suis éloigné, un escalier conduisait à une terrasse. Au bout d'un instant j'ai pu voir tout le bagne s'étendre à mes pieds. L'utile certitude et l'unique espoir, certes, seraient de mourir ici acquittés du démon qui nous inspire malignement dans le Nord des œuvres d'art. L'absence de verger n'est pas cruelle puisqu'elle nous préserve de la tyrannie des fantômes sanguins. Ces heures chaudes, aucun oiseau ne les traverse, elles reposent l'une dans l'autre et l'anneau du soleil les contient toutes sans frémissement, comme sans promesse. L'éventail de lumière n'a point d'œil à flatter, comme aucun cœur à ménager.

Des groupes d'hommes se sont détachés dans la lumière, leurs dos étaient gris, mais, quand ils piochaient un peu de terre paraissait glisser sur leurs membres. Un bras d'un noir mat et profond s'élevait brusquement, ponctuation absurde dans l'accablement. Alors la cicatrice de la pioche brillait un court instant puis tout retombait pour quelques secondes dans l'usure de l'étendue. Mais ces secondes de la peine des hommes, comme elles contenaient l'éternité de la terre ! Où suis-je? me demandais-je avec une immense tristesse. A Tessalit. Et dans ce nom prononcé à haute voix un tesson de bouteille sembla se planter dans mon cœur pour le préserver à jamais de la douceur de nos ciels. Le soleil enveloppait toute chose dans un rêve monstrueux, impraticable, y mettre la main c'était devenir à son tour du soleil, c'est-à-dire un grand tas de charbon immobile, quelque chose de mort, mais dont la chaleur formait au ciel une plaque d'acier en fusion. Cette mort, si dure, obstinément immobile dans son but éblouissant, j'en eu souvent de brusques pressentiments en Afrique.

Je regardai longtemps l'étendue avec le sentiment d'un homme ivre qui s'endort plein de sa boisson et de sa vie, l'une et l'autre formant l'unité de mort. Des prisonniers passaient traînant des fûts vides. Comparé à leur torpeur, combien le vert de la plantation m'apparaissait superficiel et fragile ! Pourtant il avait été l'objet de tant de soins... Une plantation de quoi? De mil ou de désespoir? Une plantation faite de l'oubli du mil et de l'espoir en rien. L'heure de feu a retiré toute pensée de l'horizon. Là est la profondeur de cette terre prophétique, elle est muette peut-être, mais elle inspire la pensée.

(1) Nom qu'on donne aux petites montagnes en Afrique.

Un corbeau s'éleva sur la droite et sembla comme une pierre dure jetée dans la confusion de mon rêve. Les cercles de chaleur se refermèrent sur le passage de la pierre et il n'y eut plus rien sous le soleil. Quel dommage d'arriver si tard à Tessalit ! J'aurais tant voulu voir une de ces têtes coupées, non pas pour en faire un dessin, mais pour la voir et savoir plus tard, dans mon pays, la raison des roses et le secret des sourires. Car la raison des roses et le secret des lèvres sont liés à la même raison et au même secret que ces têtes décapitées en Afrique. Ici aussi une fête se donne. Mais sa violence a brisé les gestes pour les mêler à l'insouciance de l'air. Tout s'est résorbé on ne sait où. Bâtie dans le soleil, l'église bleu pâle du ciel est le luxe des morts. Leur vérité n'a pas construit de murs pour dérober de la fraîcheur à la nuit. La nuit est l'égale du jour, le tain qui derrière le miroir donne l'image ; ici un visage absent, car la matérialité de ses traits s'efface dans la douleur qui n'a plus de peine, dans la joie qui n'a plus de bonheur. L'instant raconte indéfiniment le temps : Absences qui durent...

★

Toutes les fautes du monde viennent ici se diluer dans la chaleur de ce bagne. Un garde passe, les jambes nues, une veste de l'administration sur le dos, casque, cravache. Un peu de vent m'apporte une odeur d'excréments. Juste ce qu'il me fallait de vent pour respirer la pourriture. Tout retombe. Je ne chasse les mouches que lorsqu'elles se posent sur mes yeux. Elles peuvent boire au coin de mes lèvres. Je me tais. On n'a plus besoin de faire le mal ici, faire le mal est un geste au dehors. Or ce climat mauvais et hagard nous impose une obscurité où les gestes sont vains. A Tessalit, couper une tête est-ce que cela signifie quelque chose d'autre que de couper une branche, ébranler une pierre? La plupart de ceux qui sont ici, dans ce bagne atroce, je suis sûr qu'ils ne souffrent pas parce qu'ils se meuvent désormais à l'intérieur d'une passion vidée de sens et qui ne se rattache à rien. Ils ne sont que le combustible qui alimente l'ardeur du ciel. Éléments. Un assassin peut souffrir de la chaleur, mais comment pourrait-il ici avoir du remords? Ce crime commis jadis, c'était une bonne action accomplie dans la perfidie de tous. Puisqu'on l'a envoyé à Tessalit, son crime était vertueux, juste. Où alors il faut dire le contraire : que l'injustice de Tessalit répond à l'injustice de son crime. Où sont maintenant les croyances chrétiennes, les bruits d'eaux vives, la promesse d'ombre, le baiser du pardon? La Croix est heureusement absente de Tessalit. Elle y serait ornement et mensonge, futi-

lité esthétique comme un tableau de peintre ornant la case du gardien-chef. On imagine mal ces choses qui sont le luxe magique du Nord. Le mal est là, dans sa racine même, dans l'impossibilité absolue de le retrancher de l'être, puisqu'une nature aussi désolée que Tessalit existe en un coin perdu de la terre. Est-elle perdue cette partie de la terre? Non, elle a sa place exacte dans l'ordre des paysages, comme à Venise la place Saint-Marc ou bien l'île Saint-Louis à Paris. Seulement les hommes ne parlent généralement que des lieux où l'architecture fleurit et non point du lieu vide, du lieu même tel qu'il était, tel qu'il redeviendra après le passage de la pierre. Pour certains la terre nue est un peu une faute de goût. Et pourtant ! Notre architecture c'est notre tombeau. L'Afrique n'a point besoin de monument pour nous donner le sentiment de l'éternité.

Ce néant nous a été livré comme un don. C'est lui qui inspire les paradis, qui fait couler (ailleurs bien sûr) les eaux vives. Mais ce don est fait avant toutes choses de minutes égales sans exigence morale, sans allusion à la conscience, au rachat. Tragique, il fait aussi partie d'un ensemble harmonieux. Il n'y a pas de rachat. Seule l'existence paye pour l'existence.

Les beaux couvents des Carmélites à Paris qui cachent derrière le feuillage et les murs leur admirable fronton savent-ils que Tessalit existe en Afrique? Sans doute. Ils savent cela et d'autres choses encore, mais la foi a érigé ces maisons de l'art et de la méditation à l'abri desquels la pire action peut, dans la logique des réparations ou l'extase de la prière, atteindre l'oubli. Ici l'oubli est le rêve cruel qui veille toute action anéantie, toute illusion dissipée nécessairement. Le voile de la vie se lève sur un néant patient, attentif, blanchi comme un os par l'ardeur du soleil. Ailleurs la perfection religieuse a bâti ses cathédrales, à Tessalit il n'est pas besoin d'architecture pour effacer le mal. Le mal est le remède du mal, l'oubli, le souvenir de l'oubli comme la trame des jours tissée dans une chaleur égale efface les jours précédents.

Mais n'est-ce pas le mal auquel on reste fidèle qui vient à bout de toute peine? N'est-ce pas le même amour qui gorge tous les visages d'une solitude encore meilleur que l'amour? Un mal où la souffrance s'abîme devient un bien, l'âme se résorbe et le seul enfer pratique, le seul enfer vécu c'est ce soleil monstrueux qui met dans la poitrine des êtres un poing de cendres. Un poing dont les pulsations sont des réflexes vides, des peaux mortes. Et si le rire survient, il éclate comme la gerçure dans la grenade mûre. Autour de lui la peau se

flétrit et se ride... C'est au prix d'une plaie dans les joues qu'on s'aperçoit de la merveilleuse maturité d'une âme.

Que Dieu change sa face et le monde changera aussi, mais à Tessalit la face de Dieu ne peut pas changer, car elle est celle de la terre brûlée où il a pris corps et c'est son désespoir qui lui a inspiré cette volonté funèbre d'une croix, ce désir d'eaux vives et cette exaltation d'outre-tombe avec le refus de la mort certaine...

Le Dieu désespéré de l'Afrique ! Est-il ailleurs que dans cette respiration d'hommes accablés et qui s'enchaînent l'un à l'autre de la naissance à la mort dans des gestes frustes où ils enferment un peu le noir secret du soleil pour ne pas mourir tout de suite? Le Dieu de ces nègres emplit nos poitrines d'anéantissement et de paix. Et la douceur survient déchirante, alors que l'on appréhendait d'être broyé par la brutalité du climat et des êtres.

La sécurité est dans le danger qui nous prendra notre vie ; alors brusquement, l'eau des anciens bonheurs nous sera rendue sans calcul et nous ne saurons plus qu'elle est sur nous la mémoire de la vie passée.

Sur cette terrasse, en m'abandonnant au paysage, une vérité plus vraie s'ébauche et se construit, car notre vie est un nœud de sang qui trouble l'idée pure vers laquelle nous tendons. Un journaliste ici s'indignerait de ces têtes coupées, de cette vie implacable et parlerait de civilisation, de culture, de droits. Moi je trouve que des têtes coupées devaient être tellement à leur place dans ce paysage. Vous direz sans doute que je m'exprime ainsi en écrivant avec ma tête sur mes épaules. Peut-être même ai-je vu une femme hier et peut-être étaitelle rieuse? Je ne sais plus, de tels bonheurs sont sans lendemain. Mais le meilleur de moi-même est au centre de cette souffrance *pour laquelle on ne peut rien*. Ici, ni les gouvernements ni les régimes ne transformeront cette oppression qui nous éveille en pleine nuit et nous emplit d'effroi quand nous apercevons la lune jaune dans le ciel vert de l'Afrique. C'est cette vieille souffrance qui ne croit plus qu'en elle-même et qui, à d'autres heures, en d'autres lieux, se transforme en plénitude, en force, en silence créateur où nous trouvons le seul courage et mieux encore : la sagesse.

A Tessalit aussi j'ai laissé sur un pied un peu des espérances enfantines, mais j'ai compris que le tragique de l'Afrique était lié à l'existence même. Cette nature est à l'image d'un Dieu dont la grâce n'est ni le pardon ni la réconciliation, mais cette peine si grave et si terrible. Elle ne réclame pas de justice puisqu'elle est elle-même la justice et l'injustice du monde. Comprenez-vous? La justice ici-bas est rendue toujours en

fonction de l'injustice de notre naissance, de notre mort, de nos œuvres. Alors à qui peut-on s'en prendre? C'est la peine de l'homme qui a la beauté d'un don à Tessalit et c'est parce que l'homme est naturellement mutilé qu'il retrouve le sens de cette nature prophétique. Prophétique dans sa conscience du mal. Car que sommes-nous venus faire dans ce monde si ce n'est lui apporter notre souffrance comme l'enfant qui porte à l'institutrice un bouquet de fleurs? En échange le monde nous donne le mal. Mais tout s'égalisera un jour. Patience. Patience... O que j'aime l'intensité démoniaque de Tessalit, sa muette désolation ! Pas un cri, mais le silence qui succède aux triomphes, aux défaites, et qui dépouille l'horizon. Cette douleur aiguë a pour moi la plénitude d'un chant. Aucune œuvre d'art ne m'a donné l'équivalent de cette nécessité. Mes yeux ouverts, avidement, contemple cet anéantissement. La nuit seule apportera la possibilité de supporter une autre journée. Ainsi l'eau des puits monte nécessairement dans des formes choisies à l'avance, données à la mesure de la soif qu'elles contiennent.

Tous ces gens ici sont des voleurs, des assassins et leurs gardiens — gardiens de voleurs — sont des voleurs d'âmes, eh bien ! le voici ce paradis minéral où l'évolution morale s'arrête. Dieu soit loué, nous sommes au pays des bagnards ! Dans l'absence d'actions vertueuses nous allons trouver une vertu indifférente à toute action extérieure. Nous allons trouver un destin dur comme fer, un ciel lisse comme du verre et les hommes à l'image de ces destins : pierre et fer seront pourtant des hommes doux et timides. Doux et timides ! Et tout sera harmonieux dans la culpabilité géante du monde.

Me voici parvenu à la coupe empoisonnée où je voulais boire. Sans doute suis-je envoyé officiellement en mission. Mensonges ! Mensonges artificiels, décoratifs, mensonges bourgeois de l'Europe. Le pire en moi est venu en ce lieu à la rencontre du pire. Un sentiment de douceur a fait place au découragement et le mauvais rêve du soleil lié à notre énergie la plus forte, a relâché son étreinte.

A Tessalit nous ne parlerons plus d'esthétique ni de religions sociales mais de l'absolu. Lequel? Celui qui inspire éternellement les religieux à chercher une esthétique du cœur ou de la pensée, l'absolu irréductible dont on peut dire qu'il est mal intentionné, car il nous intègre à son absence de morale, à sa certitude du mal, à sa connaissance du péché. Car moi aussi, certes, j'ai fait le mal et pire que tuer peut-être, puisque j'ai aimé des êtres de chair par gloutonnerie de l'âme. Mais ma faute est liée à l'intensité de ce bagne. Ma faute, c'est ma naissance et ma naissance ce n'est pas seulement ma vie,

mais la conscience collective d'une naissance au sein de ce monde traqué. Je vois ma place ici, je la vois. Elle est cet éboulis de pierres pourries dans la chaleur. La bonne conscience végétative du monde amasse naturellement à cet endroit un adjudant-chef, des gardes, des prisonniers, des puisatiers, deux ânes, une case, et tout cela pour donner au tombeau de cendres chaudes des fossoyeurs pleins de sang.

Mais la leçon de l'abîme, c'est qu'il ne comporte pas de solution morale pour fuir. Il faut y trouver sa place pour vivre en attendant la fin du temps. La leçon de l'abîme est dans l'acceptation de l'abîme, vouloir en sortir serait entreprendre une autre faute. Ici, au moins, on vit sa faute et c'est une bonne action. Elle vaut bien — ô combien ! celle des juges qui rendent la justice en Europe. Cet abîme, à Tessalit, c'est la plénitude du péché du monde qui le fait resplendir de cet éclat de plomb fondu versé sur des terres noires auprès desquelles toutes les couleurs sublimes de Fra Angelico ou de Braque ne sont que des décorations de bon goût, perverties par le luxe de l'âme et l'illusion poétique des moines.

Nous sommes partis à 5 heures de l'après-midi. J'ai vu l'adjudant. C'est un faible. Sa chair est une mie de pain charbonné outrageusement par des moustaches. Il est cruel, mais il est bête, dans ce cas il vaudrait mieux qu'il fût bon. La cruauté, c'est la bonne conscience de l'intelligence et les sots cruels sont hideux. Tout contre l'adjudant, une grosse femme métis s'appuyait sur lui. (Toutes ces roses sur sa robe qui ne pouvaient faire une seule fleur à cause du corps !) C'était son épouse indigène. Sa graisse luisait dans l'ombre et dans son corps énorme je voyais hideusement endormis des nœuds de vipères La femme souriait animalement en entendant les moteurs tourner. Une balle envoyée dans son front et tous les reptiles se seraient enfuis de ce corps. Nous les aurions vus, oui, mais à quoi bon puisqu'ils auraient rejoint un autre corps de femme et là ils auraient attendu que nos mains, obstinément, viennent les réveiller encore une fois.

Ce gardien chef était le brahmane des serpents, la nuit ils devaient quitter le corps de la femme et le couvrir, lui retirer toute pensée. L'homme souriait à ceux qui allaient partir. Sa candeur était au delà de la compréhension, dans ses yeux il y avait de la terre, celle qui est restée collée longtemps à la bouche d'un mort. Mais plus loin, vers l'horizon, cette même terre se taisait avec une douceur qui enlevait à notre esprit tout sentiment de culpabilité.

René-Jean Clot.

LA FENÊTRE

(Fin) (1)

IV

Twinkle ne s'étonna pas de mon récit. Même après, elle continua à voir en Magdalena une belle âme et une sincère amie de Gino. Mais ce jour-là aussi j'avais mon plan et, par bonheur, Twinkle eut encore assez de bon sens pour l'approuver.

Twinkle, évidemment ne devait pas s'exposer à une scène pénible avec Miss Warwick ; d'autre part il était probable que Gino passait le plus clair de son temps à Scarsdale Villas. Pourquoi donc ne m'y rendrais-je pas par surprise, pendant que Twinkle irait à Charing Cross, au rendez-vous de Magdalena? Même si je ne trouvais pas Gino, je pourrais parler avec Miss Warwick, et le soir, en confrontant ce qu'elle m'aurait dit avec ce que Magdalena aurait dit à Twinkle, nous pourrions serrer de plus près le personnage apparemment insaisissable de notre ami.

L'après-midi, à l'heure dite, j'accompagnai Twinkle en taxi à Charing Cross, où je la laissai, en la suppliant de ne pas donner d'autre argent à Magdalena. Quant à moi, je continuai ma route dans la direction de Kensington.

Gino Petrucci, à moins qu'il ne fût caché, n'était pas à la maison. Dawn vint m'ouvrir ; elle fut stupéfaite de me voir. Sur la porte, avant même de me faire entrer, elle commit, dans son étonnement, l'imprudence de me demander si par hasard je n'avais pas vu Magdalena. C'en fut assez pour me confirmer dans le soupçon que les deux femmes étaient d'accord. Mais Dawn, cette fois, peut-être parce que Twinkle n'était pas avec moi, se montra tout de suite beaucoup plus

(1) Voir *La Table Ronde* n° 39.

traitable. Elle me fit entrer dans une autre pièce — le *living-room* — la première à gauche du corridor, me fit asseoir sur un divan encombré de coussins, s'assit à côté de moi, m'offrit à boire et à fumer.

Cette pièce était plus grande, mais bourrée de meubles disparates et de misérables bibelots, le tout enfoui dans le désordre et la saleté. Les rideaux des deux fenêtres qui donnaient sur la rue étaient baissés. On se serait cru dans un bric-à-brac. L'air était toujours aussi étouffant et imprégné d'un parfum vulgaire. Dans un coin, couvert d'un drap poussiéreux et à moitié dissimulé par une armoire à livres vide, je remarquai un chevalet de peintre.

Dès les premiers mots, naturellement, je parlai de Petrucci. Et Dawn, aussitôt, déclara, comme l'autre fois, ne pas le connaître. Si je m'intéressais à l'achat du tableau, elle était disposée à traiter avec moi. Elle s'excusait de nous avoir si mal reçus l'autre jour.

Le tableau, je l'avais oublié. Mais à l'entendre en parler, une idée me vint. Elle me parut bonne, très simple, et je m'étonnai de n'y avoir pas pensé plus tôt.

— Si vous avez l'intention de vendre le tableau, dis-je à Miss Warwick, dites-m'en le prix. Il n'est pas impossible que je l'achète.

Elle alluma une cigarette et réfléchit un moment, les yeux fermés. Elle portait une robe de soie verte à ramages noirs, très décolletée. La peau de sa vaste poitrine était presque violette et toute granuleuse, comme par suite d'un long frottement. Son visage et toute sa personne laissaient deviner que, peu d'années auparavant, elle devait être encore un beau morceau de femme.

— Je ne me connais pas en tableaux, dit-elle enfin en levant sur moi ses gros yeux verts, j'aime mieux que vous fassiez une offre.

— Le tableau me plaît, dis-je alors sans hésiter. J'offre cent livres.

Elle rebaissa les yeux et se tint immobile et muette pour ne pas trahir sa joie.

— Cent livres, repris-je, que naturellement je suis prêt à remettre à M. Gino Petrucci en mains propres.

— Vous me faites rire, s'écria-t-elle en me regardant avec colère, avec haine. Puisque M. Gino Petrucci n'existe pas !

— En ce cas je renonce à cet achat. Le tableau me plaît, je vous l'ai dit. Mais, de vous à moi, si j'offre cette somme c'est surtout pour aider M. Petrucci que j'ai tout sujet de supposer en conditions financières difficiles.

— Mais si M. Petrucci n'existe pas, n'êtes-vous pas dis-

posé à acheter le tableau à un autre prix, inférieur, j'entends.

— Non.

— Pas même *très* inférieur?

— Pas même.

Elle se leva, avec un pénible soupir. Moi, demeuré assis, je regardais ce grand corps : il me paraissait atteindre le plafond. Elle se mit à marcher nerveusement, suivant le tortueux sentier, seul praticable dans cette pièce encombrée de meubles. Cette masse de chair passait et repassait devant moi, m'envoyant des bouffées de ce parfum qu'on sentait dans toute la maison. A travers la soie de sa robe on voyait saillir l'armature du corset qui la gainait, au niveau de ses énormes fesses, on en devinait le bord, et les attaches des jarretelles.

Tout à coup elle s'arrêta, se tourna vers moi et me dit d'un ton furieux :

— Pourquoi jouons-nous cette comédie? Finissons-en. Parlons net. Vous avez vu mon amie Magdalena, n'est-ce pas?

J'hésitai, ne sachant que répondre. Je dis enfin que je l'avais rencontrée tout à fait par hasard à Piccadilly, la veille au soir.

Dawn parut stupéfaite et offensée :

— A Piccadilly? Hier soir? Donc elle s'est moquée de moi encore une fois. Figurez-vous qu'elle m'a dit, à moi, qu'elle allait voir son frère à Shepherd's Bush. Et que vous a-t-elle raconté cette hypocrite, cette intrigante, cette vipère?

Je répondis que Magdalena m'avait simplement confirmé ce que le tableau et la photographie m'avaient déjà laissé supposer, à savoir que Gino était un ami de la maison.

— Mais pourquoi je vous l'avais caché, oui, pourquoi? Est-ce qu'elle vous l'a dit, cette vipère?

Je jugeai prudent de garder le silence.

— Alors je vais vous le dire, pourquoi j'ai affirmé ne pas connaître Gino, je vais vous le dire, moi! C'était pour respecter sa volonté. Voilà pourquoi.

— Quelle volonté? Je ne saisis pas.

— Sa volonté. Gino est malade, très malade ; il ne veut voir personne, il ne peut voir personne. Il ne peut plus travailler, c'est pourquoi il tâche de vendre ses vieilles toiles. Et s'il est malade, croyez-moi bien, c'est la faute de ce vampire de Magdalena qui lui a sucé le sang. Et qui sait ce qu'elle vous aura raconté, elle? Elle vous aura dit que c'est moi qui le maltraite, hein? Dites la vérité. Mais moi, je ne lui ai fait que du bien, je l'ai accueilli dans ma maison, je l'ai protégé comme une mère. Et j'ai été une pauvre idiote. Je me suis aperçue trop tard que mon amie, que j'avais aussi accueillie

sous mon toit, avec la même bonté, était un serpent venimeux. Ils me trompaient sous mes yeux, vous comprenez? Oh ! lui aussi est coupable. Un lâche, un traître, voilà ce qu'il a été. Et toujours avec son sourire. Maintenant il est trop tard pour réparer. Plus de remède ! Gino est malade, une maladie incurable. Mais si vous êtes des amis sincères de Gino, vous et la demoiselle qui vous accompagnait, faites ce que je vous dis : achetez le tableau et n'en demandez pas plus.

— Où est-il? A l'hôpital? Même sans le voir, je pourrais lui être utile.

— Ne vous occupez de rien. Moi seule, *moi seule*, vous comprenez, je peux faire quelque chose pour lui. Malheureusement je n'ai pas les moyens voulus. Si vous avez un peu de cœur, croyez-moi. Je ne suis pas Anglaise comme Magdalena. Je ne suis pas une hypocrite, je ne sais pas mentir. Je suis Irlandaise, moi. Ce que j'ai sur le cœur, je l'ai sur les lèvres. Suivez votre premier mouvement. Vous avez du cœur vous aussi, vous êtes Italien. Suivez votre inspiration, achetez le tableau. Le pauvre Gino vous bénira.

Sur ces derniers mots, elle s'effondra dans un fauteuil, tira de son sein violacé un petit mouchoir vert tendre et se mit à pleurer. Pendant qu'elle pleurait, j'observai non sans surprise ses mains qui pétrissaient le mouchoir : elles étaient petites, nerveuses, très belles, les doigts maigres et fuselés (les ongles couverts d'un vernis rose tout écaillé). Je regardai ses pieds, pour comparer. Eux aussi, petits et beaux. Je songeai à l'éloge baudelairien. Vaste corps, petites mains, petits pieds : femme extrêmement portée à l'amour et douée, dans les choses de l'amour, d'une intelligence exceptionnelle.

— Je suis désolé, dis-je aussitôt qu'elle fut en état de m'entendre, désolé de vous avoir troublée sans le vouloir. Croyez que je fais un effort pour vous comprendre. Je voudrais pouvoir faire ce que vous dites.

— Mais faites-le, faites-le, pour l'amour de Gino ! Vous voyez bien que nous sommes deux vieilles maintenant, que nous ne pouvons plus travailler, nous non plus, que nous ne pouvons plus l'aider comme nous l'aidions encore, jusqu'à ces derniers temps.

— Je ne demanderais pas mieux, mais votre obstination, d'abord à nier l'existence de notre ami commun, et maintenant à refuser de nous le laisser approcher, est si étrange, si absurde que je ne puis consentir à ce que vous proposez. Je ne cherche pas à vous blesser, mais vous devez admettre que je ne vous connais pas, que je ne sais absolument pas qui vous êtes. Pourquoi devrais-je vous remettre cent livres?

— Vous ne me donnez rien pour rien, il me semble. Vous aurez le tableau.

— Le tableau, je vous l'ai dit, ne m'intéresse que jusqu'à un certain point. Qui me garantit que les cent livres, pardonnez-moi d'oser vous parler si franchement, parviendraient à Gino Petrucci?

— J'ai compris. Ainsi vous n'avez pas confiance en moi! Vous croyez à ce que vous a raconté Magdalena. Dites-le-moi, au moins, ce qu'elle vous a raconté pour que je puisse me défendre. Elle était ivre, j'en suis sûre. Et si vous lui avez donné de l'argent pour Gino, une fois tourné le coin, elle sera entrée dans le premier *pub* et aura bu votre argent jusqu'au dernier centime.

— C'est justement pour éviter des choses de ce genre que je préférerais remettre l'argent à Gino Petrucci, en mains propres. Si vous ne tenez pas à ce que je le voie, ni à ce que mon amie le voie, sur ce point-là je vous donne ma parole. Mais dites-moi où il est hébergé et soigné. Je consignerai l'argent au directeur de l'hôpital.

— Il n'est pas dans un hôpital! Pourquoi voulez-vous qu'il soit dans un hôpital? Vous ai-je dit qu'il était dans un hôpital?

— Alors où est-il?

— Il vient ici, il vient tous les jours ici. Regardez, si vous ne me croyez pas!

Elle se leva, alla dans le coin où était le chevalet, déplaça l'armoire à livres, tira le drap, soulevant ainsi un nuage de poussière, et découvrit l'ébauche d'une peinture.

C'était une autre ébauche du tableau de la fenêtre. A moitié peinte, à moitié dessinée. Ce sujet semblait l'avoir obsédé. Mais la peinture était vieille, sèche, craquelée. Les tubes de couleur qui gisaient sur le rebord du chevalet étaient, eux aussi, vieux, secs et couverts de poussière. Dawn retourna le tableau : l'autre face présentait une étude, également inachevée : deux mains de femme appuyées au coin d'une table, une bouteille de whisky, un verre, un cendrier et des cartes disposées pour une réussite. Une des deux mains tenait une cigarette entre l'index et le médius.

— Vos mains, naturellement, dis-je à Miss Warwick.

— Oui. Comment l'avez-vous deviné?

— Voilà. Mais j'ai aussi deviné que cette peinture est vieille.

— Je vous ai dit qu'il est malade et qu'il ne travaille plus. Il n'en vient pas moins me voir tous les jours. Il ne peut pas s'en passer. Il m'adore. Quand il était bien portant, il m'adorait tout autant mais il ne m'était pas fidèle. Il jouait la comédie! Vous n'avez pas idée de la façon dont il sait mentir.

Maintenant qu'il est malade, il ne voit plus que moi. Magdalena n'existe plus pour lui. Aucune autre femme n'existe plus. Je suis sa reine. Tenez, voilà son chapeau, il l'a oublié l'autre jour.

D'un monceau de chiffons, elle tira un chapeau mou déteint et défoncé. Je le regardai avec attention. C'était un vieux *Borsalino*.

— C'est un chapeau italien, n'est-ce pas, dit-elle d'un air de triomphe. Qu'est-ce que je vous disais? Mais voyez, regardez, il y a aussi sa veste de travail !

Elle me montra un gros veston de velours accroché au dos d'une chaise. Il eût été parfait pour le rôle de *Marcel*.

— Eh bien? Me croyez-vous maintenant?

— Il ne s'agit pas que de moi, dis-je. Mon amie aussi voudrait avoir des nouvelles de Gino Petrucci. Que vais-je lui raconter?

— Votre amie? Oh ! je la connais, votre amie. Gino en parlait toujours... dans les premiers temps. Maintenant, depuis quelques années, il n'en parle plus. C'est une intellectuelle ennuyeuse qui l'a toujours assommé. Que veut-elle encore? Le voir? Vous, je ne sais pas, je ne vous connais pas, Gino ne m'a jamais parlé de vous. Mais quant à elle, Gino n'a pas la moindre intention de la rencontrer. Et vous pourrez le lui dire, si vous voulez, à cette vieille sorcière. Pour vous, à la rigueur, Gino ferait peut-être une exception, surtout si vous achetez son tableau. Il a tellement besoin d'argent. Le docteur, les médicaments, les piqûres, tout ça coûte cher. En tant qu'étranger il n'a pas droit aux soins gratuits. Je vous serais bien reconnaissante pour lui si vous vouliez me donner un acompte, ne serait-ce qu'un tout petit acompte. Vous n'aurez qu'à me téléphoner demain au début de l'après-midi et je vous dirai ce qu'aura dit Gino. Et vous verrez que je réussirai à combiner une entrevue, mais avec vous, avec vous seul, pas avec elle.

Mon intérêt, mon insistance, dus en grande partie à l'intention que j'avais de faire plaisir à Twinkle, et aussi, mais dans une plus faible mesure, à mon habituelle curiosité, avaient trompé Dawn. Elle me prenait pour un ami intime de Gino Petrucci.

Je lui tendis un billet de cinq livres.

— Vous ne pouvez vraiment pas faire plus? dit-elle en prenant le billet et en le fourrant dans son corsage. J'ai une idée. Donnez-moi encore cinq livres et prenez tout de suite cette esquisse (elle désigna le tableau sur le chevalet). Quand vous achèterez la toile de l'exposition, vous n'aurez plus que 90 livres à payer.

— Je pense bien, dis-je. Je lui remis encore cinq livres et je m'emparai de l'esquisse. Je lui téléphonerais le lendemain : qu'elle fasse en sorte de persuader Petrucci.

Je la quittai, décidé à ne pas acheter le tableau sans être entré en contact avec Petrucci, soit directement, soit par l'intermédiaire de quelqu'un de sûr. Désormais, mon opinion était faite. J'étais convaincu que Petrucci était à l'hôpital et que les deux femmes, agissant plus ou moins d'accord, cherchaient, sans rien lui dire, à tirer de nous le plus d'argent qu'elles pouvaient. Mais alors, pourquoi avais-je donné ces dix livres? Pour Twinkle, bien sûr. Mais aussi parce que le petit tableau, surtout du côté de l'étude de mains, ne me semblait pas sans valeur.

Il n'était pas dénué de talent, ce Petrucci. Il n'avait pas fait d'études régulières, c'était visible. Mais il devait avoir regardé les impressionnistes français. Et si le tableau de *la Fenêtre*, dans sa lumière argentée, rappelait, en dépit de trop nombreuses touches hésitantes et approximatives, la manière de Pissarro, ces mains blanchâtres sur un tapis touge sombre, se détachant sur un fond obscur et bitumineux, tenaient du Monticelli et du Courbet. Et surtout (dans le taxi je regardais l'esquisse que je tenais sur mes genoux) elles n'avaient pas l'air d'un exercice, elles exprimaient un sentiment vif et spontané. Ou peut-être, ayant vu le modèle, prêtais-je à la peinture ce sentiment? J'imaginais de longs après-midi d'hiver, d'interminables *week-end* londoniens, dans la pénombre du *living-room*, à Scarsdale Villas. Mûre, mais encore désirable, Dawn buvait, fumait, jouait aux cartes. Et Petrucci, en adoration, peignait ces mains exquises.

V

Les mains de Twinkle étaient tout l'opposé. Non qu'elles n'eussent pas leur beauté, elles aussi. Mais elles étaient larges, franches, presque rudes. Elles contrastaient avec sa taille fine et son visage aristocratique, précisément comme les mains de Dawn, menues et raffinées, contrastaient avec cette corpulence de géante.

Je me rendis aussitôt chez Twinkle, comme nous avions convenu. Je la trouvai dans un état d'exaltation qui m'épouvanta. Magdalena lui avait apporté un billet de Gino. Je pensai que Magdalena avait été à l'hôpital et, malgré l'extrême agitation de Twinkle, je me félicitai d'être enfin, supposais-je, si près du but. Mais le billet disait :

11 o' clock. I am going out. I don't want to awake you. The milk is in the kitchen. The dog has had his soup. Sleep well, both of you. Ciao. G.

(11 heures. Je sors. Je ne veux pas vous réveiller. Le lait est dans la cuisine. Le chien a mangé sa soupe. Dormez bien toutes les deux. Au revoir. G.)

Ce n'était pas, comme je l'espérais, un billet pour Twinkle ; mais un billet que Petrucci, en quittant Scarsdale Villas ce matin, avait laissé pour Magdalena et pour Dawn, encore endormies.

C'était griffonné au crayon, en caractères à peine formés, sur une feuille de carnet arrachée. Mais Twinkle n'avait aucun doute : c'était son écriture. Mon hypothèse (que Petrucci était à l'hôpital) s'effondrait. Je ne savais plus que penser. Magdalena avait dit à Twinkle qu'elle n'avait pas vu Gino. Il était venu à Scarsdale Villas de nuit, peut-être à l'aube, il avait pris un peu de repos et était sorti, comme disait le billet, à 11 heures du matin.

Je rendis compte à Twinkle de ma visite à Dawn, taisant ce qui pouvait la blesser directement, et sans parler non plus de l'esquisse des mains (que j'avais prudemment déposée à mon hôtel avant d'aller chez elle), mais en tâchant de lui faire comprendre que Gino, désormais, était attaché à ces deux femmes, dont il partageait la vie depuis des années, et surtout à Miss Warvick, qui semblait exercer sur lui un pouvoir invincible. Selon moi, il ne fallait pas compter du tout sur Magdalena. La pauvre fille faisait pitié, je le comprenais très bien ; elle pouvait même éveiller quelque sympathie. Mais, dans son extrême besoin d'argent, elle n'était capable que de mystifications et de mensonges. Twinkle m'avoua que, malgré mon conseil, elle lui avait encore donné de l'argent. A mon pessimisme, elle n'opposa qu'une seule objection : ni Magdalena ni Dawn, qui nous avaient raconté tant d'histoires vraies ou fausses, n'avaient jamais dit avoir avisé Gino de notre présence. C'était là, pour Twinkle, le point essentiel. Gino ne savait pas que nous le cherchions. Et aussi longtemps que nous serions sûrs qu'il ne le savait pas, nous ne pouvions renoncer à notre tentative, si désespérée qu'elle nous parût.

L'argument était fort. Que pouvais-je répondre? Je me tus et, pour la première fois de notre vie, un long silence pesant tomba entre nous. Dans son gentil petit studio aux murs revêtus de boiseries claires, parmi les livres, les bibelots rares, les fleurs, les profonds fauteuils de cuir dans l'un desquels je m'étais paresseusement abandonné, le soir était descendu. Des amples rideaux de mousseline blanche qu'encadraient des

tentures de cretonne, aux deux fenêtres donnant sur Brook Street, ne venait plus qu'une lumière pâle et diffuse. Le bruit de la ville, comme il arrive à Londres, s'était apaisé. Comme toujours à cette heure-là, dans ce quartier élégant, les rues, plongées dans une pénombre bleutée, étaient tranquilles et désertes. Twinkle, assise devant moi sur une petite chaise de paille, me regardait de ses yeux scintillants. Sûrement elle pensait à Gino Petrucci. Moi aussi je la regardais, et je pensais à elle. Je pensais à ce qu'eût été la douceur de ce crépuscule si Gino Petrucci n'avait pas existé. Laisser entrer la nuit peu à peu dans cette pièce accueillante, laisser venir peu à peu la mort dans notre vieille et fidèle amitié.

Elle devina ma mélancolie, et, comme elle l'avait fait souvent autrefois, en ce temps lointain et pour moi également infortuné, elle vint s'asseoir à mes pieds, ramena ses jupes autour de ses jambes, du même geste gracieux de jeune fille en crinoline, et, comme autrefois, elle inclina doucement sa tête sur mes genoux. Elle demeura ainsi un moment sans rien dire. J'ai reçu beaucoup, j'ai reçu trop de la vie. Mais si une plainte devait sortir de mes lèvres, ce serait celle-ci : Pourquoi, Seigneur, n'as-tu pas accordé cette compagne à ma vieillesse?

— Pauvre cher, murmura-t-elle enfin, comme j'ai dû t'ennuyer avec cette histoire ! Tu me pardonnes?

Je baisai ses cheveux. Elle savait que je l'aimais encore.

— Au fond, dit-elle, je ne t'ai jamais rien raconté. Et toi, tu ne m'as jamais rien demandé. Tu as été si bon. Maintenant, vois-tu, je sens que je te dois des confidences. Je dois te dire ce que je ne t'ai jamais dit.

— Même maintenant je ne te demande rien, Twinkle. La seule chose que je voudrais vraiment que tu me dises, maintenant comme alors, comme toujours, tu ne peux pas me la dire. Donc...

— Je sais. Mais c'est moi qui ai besoin de parler. Je suis une égoïste, comme toujours. Les années ne m'ont pas changée. Depuis la mort de mon mari — tu sais combien je l'ai aimé et combien j'ai souffert de cette mort — il n'y a eu dans ma vie qu'un seul homme. Gino.

Ici, avec la cruauté qui est propre à tout amour quand il se proclame, elle se tut longuement, comme pour savourer cette affirmation désespérée et me la faire mieux savourer à moi-même.

Et moi qui n'ignorais pas ce que Petrucci avait été pour elle, je n'en éprouvai pas moins, à l'entendre de ses lèvres, avec cet accent de solennité, un coup au cœur, comme si c'eût été une révélation. Cet amour, puisqu'elle ressentait le

besoin de m'en parler d'une telle manière, devait être plus grand, plus fort et surtout plus complet que je ne l'avais supposé. Pour la seconde fois en quelques heures, je devais constater que je m'étais bercé d'illusions enfantines. Cette sagesse que je me flattais d'avoir atteint avec l'âge, comme j'en étais loin !

En vérité je n'avais pas d'excuse. Un homme de mon expérience aurait dû comprendre tout de suite ce qu'il en était de Twinkle et de Gino. Un simple détail aurait dû m'éclairer : cette esquisse jalousement conservée et qu'après vingt ans elle portait encore constamment sur elle, dans son sac à main ! Mais nous sommes à tel point aveugles, pour ne pas voir ce qui nous déplaît, que je n'avais pas admis un seul instant que Twinkle, même amoureuse de Petrucci, avait eu avec lui une véritable liaison. Je m'étais absurdement bercé de cette idée que Twinkle, dans toute sa vie, n'avait eu de rapports vraiment intimes qu'avec son époux. Son aspect sportif, viril, virginal m'avait fait illusion. Je l'avais toujours tenue pour une femme frigide.

A vrai dire, elle n'avait pas parlé de rapports intimes. Ses mots : « Après la mort de mon mari, il n'y eut dans ma vie qu'un seul homme », laissaient encore place, à la rigueur, à ma première interprétation. Peut-être ne l'avait-elle aimé qu'ainsi... Mais le ton de sa voix tremblante, désespérée, et plus encore cette voix intérieure qui soudain s'était élevée en moi-même, m'avaient révélé l'amère vérité sans me laisser la consolation du plus léger doute.

C'était Twinkle elle-même qui avait compris que je n'avais pas compris, et qui maintenant avait besoin , dans sa solitude, du réconfort de la confidence. Cet amour, en quelque sorte perdu, aujourd'hui, par l'incroyable fuite de son objet qui se rendait insaisissable, ne semblait plus réel, aussi voulait-elle que je le connusse pour réel, et pour charnel. Si je souffrais, tant mieux. Ma peine serait au moins une preuve tardive de cette réalité, si lointaine qu'elle semblait abolie.

— Je me suis souvent demandée, reprit Twinkle après une longue pause, je me suis souvent demandée pourquoi, alors, je n'avais jamais voulu être franche avec toi. Le jour où il disparut, Gino était mon ami depuis plus de deux ans.

— Deux ans? Mais alors tu m'avais vraiment caché cette chose-là ! Tu m'avais... (je lui pris les mains, les caressai, les portai à mes lèvres, et enfin je pus sourire)... tu m'avais trompé !

— Oui, cher, répondit Twinkle. (Elle me comprenait parfaitement, sachant d'ailleurs qu'entre nous il n'y avait aucun engagement, aucune promesse de fidélité.) — Oui, cher, je

t'avais trompé. Mais pourquoi? Voilà ce que je me suis demandée si souvent. Pour tout un ensemble de raisons. Et d'abord parce que je ne voulais pas te faire de la peine.

— Tu as remis cela à aujourd'hui, remarquai-je.

— Aujourd'hui, c'est différent.

— Différent? Juste aujourd'hui? Tu pouvais continuer à ne rien dire.

— Oh! cher, non! Ne sois pas méchant. Elle se leva en pleurant et m'embrassa.

— Un homme devient méchant quand les choses sont méchantes pour lui. Il se venge.

— Mais se venger, voilà précisément la méchanceté. Et tu ne veux pas te venger, je le sais bien. Tu ne pensais pas ce que tu viens de dire.

— Non, Twinkle, répondis-je, tandis que la douceur de son embrassement me délivrait de toute rancœur. Je plaisantais. Tu as bien fait, alors, de ne rien dire. J'ai continué à vivre des années dans l'illusion consolante que si tu n'étais pas à moi, tu n'étais pas non plus à un autre. Tu as bien fait, et je te remercie.

— Mais ce n'est pas seulement pour cela que je ne t'ai pas parlé. Je veux être sincère jusqu'au bout. Je voyais très bien quelle espèce d'homme était Gino, ne crois pas que j'étais aveugle. Je savais qu'il ne te plairait pas et que tu t'opposerais de toutes tes forces à notre mariage...

— Ah! parce que... A ce point-là? dis-je, en cherchant dans le sarcasme le moyen d'affronter cette nouvelle peine : apparemment la série des révélations n'était pas close. — Ainsi, vous vouliez vous marier?

— Moi, je voulais. Lui, disait oui, non, oui, mais au fond, il ne voulait pas. Et c'est le jour où il aurait dû se décider qu'il a disparu. Donc, je savais que tu te serais opposé à notre mariage et que cela aurait pu altérer notre amitié, la ruiner peut-être. Tu comprends, je ne voulais pas te perdre.

— Soit, mais après votre mariage, j'aurais su, forcément...

— Aussi longtemps qu'il était possible, je ne voulais pas te perdre. Et puis un de ses principaux arguments contre notre projet de mariage était celui-ci : il ne travaillait pas, ne gagnait rien. J'étais riche. Il ne voulait pas vivre à mes dépens.

— Il n'avait qu'à travailler.

— Mais il ne voulait pas travailler non plus. Il vivait au jour le jour, de petits emprunts, de petites besognes, d'expédients. Tu l'as connu. Alors, à force d'insister, j'ai réussi à le convaincre qu'il devait travailler, ne fût-ce que pour lui. Il me promit qu'aussitôt qu'il aurait un travail régulier il

m'épouserait. Quand il aurait un travail régulier, disait-il, il serait un autre homme. Sûrement ton opinion sur lui se serait modifiée et notre mariage n'aurait plus rencontré d'opposition de ta part. Voilà pourquoi je ne t'ai rien dit. Finalement (et voici la raison la plus difficile à avouer, parce qu'ici je ne fais pas belle figure) finalement...

— Si tu ne veux pas me la dire, Twinkle...

— Non, non, il faut que tu saches tout. Finalement, je voulais que toi, tu l'aides, que tu lui donnes du travail. A qui pouvais-je m'adresser, sinon à toi? Et j'avais peur qu'apprenant ce que Gino était pour moi, tu ne veuilles plus rien faire pour lui...

Je me levai, indigné. En d'autres temps j'aurais perdu patience. Maintenant je suis vieux : ce ne fut qu'un éclair. Je me rassis et l'embrassai en lui disant qu'elle me connaissait bien mal. Sa franchise n'aurait pu que produire un effet contraire. Le connaissant pour mon heureux rival, j'aurais donné à Petrucci le meilleur emploi dont je pusse disposer.

— Et non par générosité, ajoutai-je, mais par orgueil, par vengeance, par méchanceté.

— Pardonne-moi, dit Twinkle.

— Je n'ai pas à te pardonner. Bien mieux ! Tu me croyais meilleur et plus simple que je ne suis. Tu pensais que j'aurais réagi avec la rudesse grossière d'un tyran de mélodrame. Tandis que je suis un confident. Un confident qui a pour son compte une petite histoire d'amour malheureux avec la *prima donna* et qui la raconte, dans un long solo ennuyeux au commencement du second acte. Cet air-là, d'habitude, on le coupe.

Twinkle sourit. Dans l'obscurité presque complète ses yeux brillaient encore :

— Comme tu es méchant. Ton rôle de confident n'a pas été coupé. Je le jouais moi-même, je le jouais pour toi, en pensant à toi. Parce que, Gino et moi, nous n'avons jamais connu un parfait accord. Nous avons eu des heures, et même des jours de félicité complète, hors du monde et la vie ; mais après nous nous disputions, toujours. Si cela peut te consoler...

— C'est toi qui es méchante, maintenant.

— Nous nous disputions pour la raison que je t'ai dite. Il était trop orgueilleux pour vivre de mon argent et trop paresseux pour se mettre sérieusement au travail. Mais il y avait aussi d'autres raisons. Nos rencontres étaient toujours furtives, brèves, violentes. Nous nous aimions en cachette, le cœur battant.

— Pourquoi? Parce que j'aurais pu savoir? Vous aviez peur de moi?

— Oh, non, cher ! Je regrette de te faire encore du mal, mais il ne s'agissait pas de toi ni de moi. Rien ne m'est odieux comme d'être obligée de me cacher. Toi, d'ailleurs, tu étais presque toujours loin, et tout entier à ton travail. En ce qui te concerne, le secret eût été facile à garder. Cela allait de soi. C'était à cause de lui que nous devions nous cacher. Ce n'était pas une femme qu'il avait, mais deux, trois, quatre, je ne sais combien. Dans toutes les villes, partout où nous allions, nous en rencontrions une, qui se trouvait là, ou qui nous y avait poursuivis. Toutes ces femmes, bien entendu, il les avait connues avant moi, et aucune d'entre elles n'était à prendre à la légère. Il ne s'agissait pas d'amourettes passagères, ou triviales. Chacune d'elles représentait un cas pathétique, compliqué, extrêmement sérieux. L'objet, je veux dire la femme en elle-même, était peut-être trivial, mais pas son amour pour Gino. Gino ne pouvait pas approcher une femme sans bouleverser sa vie, et sans se sentir lui-même responsable de cette vie.

— Tu veux dire irresponsable.

— Mais non. Il faut le comprendre comme il est. A moi, il me disait tout. J'étais différente des autres pour lui. Avec moi seule *il parlait*. A cause de cela j'aurais pu être l'unique. Quand il s'apercevait qu'une femme était heureuse avec lui, il pensait aussitôt, et avec raison, qu'elle risquait d'être très malheureuse après, sans lui. Alors, suivant son instinct généreux, il lui jurait fidélité, oubliant, en toute bonne foi, qu'il l'avait déjà jurée à d'autres.

— Comme tu l'aimais !

— Dis plutôt : « Comme tu l'aimes ! » Alors, je le haïssais pour sa franchise envers moi. Je n'arrivais pas à le comprendre. La jalousie m'aveuglait. Il me semblait impossible qu'il existât sur terre un être comme lui. Avec ce sourire d'ange mélancolique, avec ces doux yeux qui vous pénétraient et paraissaient livrer son âme entre vos bras, Gino me faisait parfois l'effet d'un monstre, d'un criminel...

— Parfois.

— Et c'est seulement après des années de solitude, quand je fus convaincue de sa mort que, réfléchissant sur son caractère avec la sérénité qui n'est possible qu'à l'égard d'un mort, je suis arrivée à le comprendre et à lui pardonner. En revanche, j'en suis venue à m'accuser moi-même. Tu comprends?

— T'accuser toi-même? J'avouai que je ne comprenais pas. Twinkle se leva et se mit à marcher de long en large, tout agitée.

— Oui, si Gino s'est enfui, s'il s'est éloigné de moi pour toujours, s'il a tourné le dos à la société civilisée, si pendant

vingt ans il a mené une vie misérable, entretenu par ces deux prostituées, s'il est malade aujourd'hui, s'il n'est plus qu'une épave, c'est ma faute, c'est ma seule faute. C'est pourquoi je n'aurai pas de paix que je ne l'aie retrouvé, que je ne lui aie avoué ma faute et que je n'aie fait tout ce qui est en mon pouvoir pour l'accueillir chez moi. Car au fond, alors, je ne l'ai jamais accueilli. Jamais sans réserve. En petite et stupide égoïste que j'étais, je posais toujours des conditions. Quelque chose comme si, attendant de sa venue la félicité suprême, j'avais exigé qu'il s'essuyât méticuleusement les pieds avant d'entrer, pour ne pas salir mon parquet. Est-il possible d'être sotte à ce point? Mais j'étais tellement jalouse. La jalousie me rendait idiote. Je ne comprenais plus rien de lui. Je le voulais fidèle, autant dire que je prétendais aux miettes, risquant ainsi d'être chassée du banquet! Je l'irritais continuellement par mes interrogatoires, mes sermons, mes menaces : je croyais parler au nom de la sacro-sainte morale britannique et de la sacro-sainte religion protestante, morale et religion où les promesses sont tenues et où on ne dit jamais de mensonges, bien sûr ; et je ne m'apercevais pas qu'au contraire la vraie hypocrite c'était moi : je ne parlais qu'au nom de mon égoïsme mesquin et d'une austérité qui faisait mon affaire. Que de nuits j'ai veillé, écoutant des pas qui semblaient s'arrêter devant ma maison! Que de fois j'ai rêvé son retour, les yeux ouverts, dans une exaltation volontaire et obstinée. Ici même, tu ne sais pas? tout est encore prêt pour le recevoir. J'ai là une chambre à côté de la mienne, que j'appelle la « chambre d'amis », mais qui en réalité a toujours été sa chambre. Ses pyjamas et ses mouchoirs sont dans la commode. J'étais convaincue désormais qu'il était mort, mais je ne pouvais plus me défaire de ces objets qui durant tant d'années m'avaient aidée à rêver, à espérer. Tous les ans, le 23 mars, son anniversaire, j'ai continué à acheter un cadeau pour lui. Un foulard, une paire de gants, une cravate... Ils sont dans le dernier tiroir. Je les lui aurais donnés tous ensemble, à son retour. Il y eut une époque, pendant la guerre, je ne me rappelle plus à la suite de quels événements ou de quels signes, une époque où je m'étais persuadée qu'il devait réapparaître d'un moment à l'autre. Je me figurais qu'il allait siffler dans la rue (comme à Florence, pour m'appeler, quand nous habitions sur les quais de l'Arno, au dernier étage), et la peur de ne pas entendre son coup de sifflet m'empêchait de dormir ; je ne sortais presque jamais de chez moi, dans la crainte absurde qu'il ne vînt sans me trouver. Mais n'avait-elle pas été beaucoup plus absurde, quand il était là, quand je pouvais le serrer dans mes bras autant de

fois que je voulais, un nombre infini de fois et aussi longtemps que je voulais, n'avait-elle pas été plus absurde, alors, cette jalousie par laquelle je l'avais arraché de moi, cette jalousie contre nature par laquelle je l'avais rejeté, comme une chose dont on peut se passer, et qui me l'avait fait perdre pour toujours? Et tu t'étonnes que je m'accuse ! Personne n'est coupable de mon malheur, sinon moi-même.

VI

— Nous étions faits l'un pour l'autre, continua Twinkle. Dès le premier instant. Ce fut à Pise, sur le pré qui entoure le *Dôme*. Moi, j'étais seule, avec mon Baedeker. Lui, avec une jeune fille, et sa bicyclette à la main. Je sortis de l'obscurité du Dôme par la porte de l'abside et je le vis dans le soleil, au milieu du pré, avec la fille et la bicyclette. Elle regardait la tour penchée et lui la regardait, elle, avec un sourire ironique. Je sentis comme une force de la nature qui me poussait vers lui. Je traversai le pré sans hésiter, j'allai droit à lui comme si je le connaissais déjà et je lui dis bonjour en français. Il me répondit en français ; il me regardait en riant, pas étonné du tout. J'aurais pu trouver mille prétextes pour entrer en conversation : lui demander où était l'entrée du Baptistère, la porte de Bonanno, le bon chemin pour retourner en ville. Je n'en sentis pas le besoin. Il avait un beau chapeau de paille. Sans explications je le pris, je le mis sur ma tête en riant, et, convaincue moi-même que ce n'était là qu'une plaisanterie, je lui dis : « Nous avons échangé nos âmes. » La jeune fille riait aussi, sans montrer la moindre surprise. Peut-être pensait-elle que nous nous connaissions. Je suis Anglaise, je suis bien élevée, jamais je ne me suis livrée à des folies semblables. Cette fois-là tout me paraissait naturel. Nous retournâmes en ville ensemble, tous les trois. Ils m'accompagnèrent jusqu'à mon hôtel. Le soir après dîner, Gino vint me chercher. Je l'attendais. Il ne m'avait rien dit, mais je savais qu'il viendrait.

Avec lui, je me sentais dans un merveilleux état d'équilibre. Cette chose-là ne se produit pas deux fois dans la vie. Nous étions des amis, de vrais amis, comme toi et moi. Avec lui, je ne m'ennuyais jamais. Il n'y avait rien dont je ne pusse lui parler, rien qu'il ne comprît. Et en même temps je l'aimais et le désirais à tout instant, sans une ombre de lassitude ou de remords. Il tenait mon bonheur dans ses mains. Il

aurait suffi de continuer ainsi, de vivre comme nous avions vécu déjà deux ans, de supporter ses infidélités qui aujourd'hui, dans mon souvenir, me paraissent insignifiantes. Peu à peu il se serait habitué à moi, il aurait espacé ses fugues, en ma seule compagnie il aurait connu un bonheur total. Ce bonheur, je l'ai détruit de mes mains.

A Florence, il avait une maîtresse, une fille du peuple, qui lui servait aussi de modèle. Elle s'appelait Fausta, elle était sa seule amie depuis plusieurs années. Je ne pouvais aller le prendre à son atelier car je risquais toujours d'y rencontrer cette fille. Moi, naturellement, au lieu de me contenter du bien immense que j'avais (il venait me chercher tous les soirs, nous sortions ensemble, nous dînions au restaurant et il passait la nuit avec moi) j'étais si bête et si aveugle que je ne désirais qu'une chose : aller dans son atelier. Une nuit de printemps je lui fis une scène violente et ridicule pour l'obliger à m'y conduire. Nous n'y étions pas depuis une demi-heure que nous entendîmes un coup de sonnette. C'était Fausta. Depuis quelques temps il couchait toujours chez moi. Cette nuit-là, Fausta ayant vu la fenêtre éclairée était montée. Pour ne pas la rencontrer dans l'escalier je dus me cacher dans une armoire de l'antichambre. Pleine de rage et de honte je vis et entendis, à travers une fente, cette fille, qui était plus jeune et plus belle que moi (je vois encore sa jupe courte, ses petites jambes maigres, ses cheveux sur les épaules), entrer, se serrer contre lui, l'embrasser et passer dans l'autre pièce. Pour ne pas faire de bruit en sortant, je dus ôter mes chaussures. En descendant l'escalier, je souffrais horriblement, je me jurais d'en finir pour toujours, de ne plus revoir Gino. Mais le lendemain matin, à 9 heures, il arrivait chez moi avec un gros bouquet de genêts qu'il était allé cueillir au delà des cascine, à bicyclette. Nous nous sommes disputés pendant quelques jours, puis nous avons fait la paix. Je devais aller en Suisse, à Interlaken. Gino partit avec moi. Eh bien, quand je voulus, plus tard, me rappeler les moments les plus doux et les plus heureux de ma vie avec lui, je pensai, entre autres, à ces moments d'humiliation déchirante et que j'aurais crue intolérable, à ces longs moments que j'ai passés enfermée dans l'armoire, à Fausta que je voyais entrer chez Gino, à cet escalier que je descendais pieds nus, sans faire de bruit. Que n'aurais-je pas donné pour éprouver à nouveau ces humiliations ! Je connus plus de bonheur dans la souffrance de ces instants si brefs qu'en vingt ans de tranquillité, de dignité et de solitude. Mais j'ai été si stupide ! Je n'ai compris cela que trop tard, alors qu'il n'y avait plus de remède.

A Milan Gino avait une autre femme. C'était l'épouse d'un petit employé, quelque chose comme un huissier, je ne sais plus bien. Une très belle fille, de Trieste. Son mari, beaucoup plus âgé qu'elle, l'avait épousée quand elle avait dix-sept ans. Ils avaient deux enfants. Gino l'avait connue quelques années plus tôt, il habitait alors Milan et occupait, chez elle, une chambre meublée. De pauvres gens. Le mari gagnait peu et ils vivaient dans la gêne. Elle s'appelait Danitza ; elle était d'une beauté extraordinaire, intelligente, très vive, elle aurait mérité un meilleur sort. Elle se consumait à élever ses enfants, à faire marcher sa maison et à rêver des rêves impossibles. Son idéal, c'était les couvertures des journaux illustrés, le cinéma, quand elle arrivait à économiser de quoi y aller, et Gino. Elle était devenue sa maîtresse au temps où il était à Milan, son locataire. Son second enfant était de lui. Puis Gino était retourné à Florence, et Danitza était restée seule avec son vieux mari, ses deux enfants, sa faim et sa misère. Gino, à cause du deuxième enfant, se sentait en partie responsable de cette infortune. Je ne vis Danitza qu'une seule fois... Ce fut justement quand nous passâmes par Milan pour aller en Suisse. Gino lui avait télégraphié ; elle vint à la gare. Elle ignorait que j'étais dans le train et je pus l'observer par la portière. Elle aussi était plus jeune et plus belle que moi. Elle était petite, mince, très blonde, avec de grands yeux bleus et un doux visage de Madone. A mon avis, elle aurait très bien pu aspirer à devenir une étoile de cinéma. Peu importe... Quand Gino renonça à l'emploi que tu lui avais donné à la *Fenice* pour me rejoindre à Londres, je lui envoyai l'argent dont il avait besoin pour le voyage et pour payer diverses dettes qu'il avait contractées à Venise et à Florence.

— Je le sentais bien, m'écriai-je, que la série des révélations n'était pas finie. Ainsi, à ce moment-là, tu savais que Gino quitterait ce poste qu'il avait obtenu de moi sur ta recommandation ! Et tu lui as même donné l'argent du voyage, sans rien m'écrire. Oh, ce n'est pas que son départ pût me causer un grand préjudice ! Il ne faisait absolument rien. Il ne se montrait que le samedi, pour toucher sa paye.

— Ma conduite envers toi a été impardonnable, je le reconnais. Mais que pouvais-je faire? Je lui envoyai l'argent qu'il m'avait demandé. Il arriva à Londres deux semaines après. Il me dit qu'il était allé à Florence payer ses dettes et à Arezzo saluer sa mère. Mais le consul d'Angleterre à Milan, ignorant ou feignant d'ignorer ma liaison avec Gino, m'écrivit qu'il l'avait vu sur le lac de Côme, à la Villa d'Este, avec une petite

blonde très jolie. Danitza, naturellement. Quand Gino arriva à Londres, je lui fis une scène terrible, je ne voulus même pas le recevoir chez moi. Il finit par tout avouer. Il n'était pas allé à Florence, non plus qu'à Arezzo et n'avait pas réglé une seule de ses dettes. Il était allé à Milan et avait offert à Danitza ce que cette pauvre fille avait rêvé toute sa vie : quinze jours dans un grand hôtel. Danitza avait confié les petits à sa belle-mère et avait quitté sa maison sous prétexte d'une cure thermale à Salsomaggiore, d'où, grâce à la complicité d'une amie, elle faisait adresser chez elle quelques lettres ou télégrammes. A ce moment-là rien ne me parut plus abject et plus monstrueux que ce que Gino avait fait. Dépenser avec une autre femme l'argent que je lui avais prêté ! Par la suite, dans mon souvenir, rien ne me parut plus généreux, plus humain. Sa propre dignité? Il n'y pensait même pas, il aimait vraiment Danitza, Fausta et les autres, il souffrait de leurs souffrances et cherchait de son mieux à les alléger. Je sais fort bien que ces justifications tardives que je trouvais à Gino auraient paru, à n'importe quelle confidente, si j'avais eu une amie à qui je pusse me confier, le fruit d'une indulgence coupable. Seule aurait pu me comprendre celle qui, pour avoir manqué d'indulgence, aurait perdu sans espoir l'unique amour de sa vie, comme je pensais, moi, jusqu'à avant-hier, l'avoir perdu. Comme tout ce qui touche à l'être aimé apparaît alors sous un jour différent, à la lumière de la pitié ! Le ressentiment des offenses se transforme en un regret infini, celui de ne pas les avoir aussitôt pardonnées. Ses fautes ne sont plus des fautes, mais des actes légers, innocents, sinon même des actes pleins de noblesse mais que notre pauvre intelligence et notre misérable égoïsme nous ont empêché de connaître pour tels. Que ne donnerions-nous pour qu'il fût là de nouveau, pour qu'il pût de nouveau les accomplir, et ainsi nous offenser encore, nous blesser, nous rendre la vie.

Il était à Londres depuis plus d'un mois et je ne m'étais pas encore réconciliée avec lui. Il habitait un hôtel sordide, non loin du Strand, et vivait de la charité, si j'ose dire, d'un vieil ami italien, Marcello Prati, correspondant de la *Stampa*. Prati avait épousé une Anglaise. Ils étaient à leur aise ; ils avaient une petite villa à Hampstead, et pas d'enfants. Gino allait chez eux tous les jours, déjeuner et dîner. Peut-être faisait-il la cour à Mrs. Prati, je ne sais pas, c'est possible. Passée la première semaine, il n'avait plus payé son hôtel ; cela ne pouvait continuer. Ce fut alors que je reçus ton télégramme : tu retournais en Amérique, tu passais par Londres. Ce télégramme fut le prétexte de notre réconciliation, hélas si brève !

La veille de ton arrivée j'allai chez Prati au début de l'après-midi. J'étais très amie de sa femme. Je trouvai Gino, il dormait dans un fauteuil. Quand vint le moment de partir, je lui demandai de m'accompagner. Mais une fois dehors, au lieu de descendre à la station du chemin de fer souterrain, nous montâmes à la Bruyère. Là, nous nous promenâmes peut-être une demi-heure, côte à côte, sans parler. Enfin je lui exposai mon plan : il savait combien je l'aimais, et moi je savais combien, malgré tout, il m'aimait. Nous étions faits l'un pour l'autre, mais la vie que nous menions n'était pas une vie. Gino avait du talent, il était encore jeune, il devait travailler. J'étais sûre d'obtenir de toi un emploi au *Metropolitan*. Quelques mots d'excuse quand vous vous seriez revus suffiraient à tout arranger. Au cas où tu te tiendrais pour très offensé, à cause de son départ de Venise, je prendrais tout sur moi. Il t'aurait donc rejoint à New-York dès qu'il aurait obtenu son visa. L'Amérique, pour lui aussi, c'était une vie nouvelle. Moi, je l'y aurais rejoint peu après et nous nous serions mariés là-bas. Il ne me répondit rien, il me tenait par la main et me regardait avec des yeux pleins de larmes. Puis il me prit dans ses bras et me serra contre lui désespérément. Il était, comme tant d'Italiens, incapable de calculer, incapable de faire des plans, incapable de prendre une décision quelconque, sinon par une impulsion soudaine. Aussi suis-je certaine qu'à ce moment-là il ne songeait pas à s'enfuir. Mais un instinct secret devait l'avertir que nous étions amants pour la dernière fois. Quant à moi, depuis ce jour, je n'ai plus été à lui, ni à aucun autre.

Nous nous attardâmes jusqu'à la nuit. L'herbe était mouillée ; couchée sur le dos je regardais les étoiles. Le souvenir de cette soirée, dans la Bruyère de Hampstead, ne me quitte plus depuis vingt ans. J'appuyais ma joue contre son épaule maigre et osseuse. J'aurais pu, tous les soirs de ma vie, m'appuyer contre cette épaule.

Le lendemain matin, tu arrivais. Je t'attendais à la gare. Je t'ai parlé de Gino, je t'ai persuadé. Tu ne voulais pas, mais je t'ai persuadé.

— C'était si facile, Twinkle.

— Oh ! non, ce ne fut pas facile. Il vint déjeuner chez moi. Le reste, tu le sais. Je pense que son brusque désir de fuite a été causé en partie par sa timidité devant toi. Il savait qu'il ne s'était pas bien comporté à Venise, et il avait peur de te revoir. Et puis, aller en Amérique ne lui plaisait guère, et peut-être, sachant que tu devais partir le lendemain, pensa-t-il simplement à éviter une entrevue pénible. Il serait resté caché quelques jours, voilà tout. Et puis... il dut se produire

quelque chose que j'ignore encore. Quand je le reverrai, ce sera la première chose que je lui demanderai.

— Twinkle, Twinkle, lui dis-je en lui prenant la main, es-tu vraiment honnête avec toi-même quand tu dis et quand tu penses qu'il t'aimait ?

— Oui, parce qu'il était heureux quand il était auprès de moi. Là-dessus, je n'ai aucun doute.

Que pouvais-je encore lui objecter? Quelle réalité peut vaincre la réalité de l'amour?

Il faisait nuit et Twinkle, épuisée, n'avait plus envie de sortir. Elle prépara elle-même le dîner dans sa petite cuisine et je l'aidai. Elle était plus calme, elle allait jusqu'à plaisanter. Ce long récit l'avait comme apaisée.

— Dans quelques jours, lui dis-je, il sera ici, à ma place : tu feras la cuisine pour lui.

— Pour vous deux.

— Moi, je partirai quand tu l'auras retrouvé.

— Oh non ! dit-elle. Mais elle n'en dit pas plus et je compris que, le moment venu, il vaudrait mieux que je m'en allasse.

Toutefois, ce calme n'était qu'apparent. Après le dîner, mon cigare fumé, comme je me disposais à partir, elle me saisit les mains, et, les larmes aux yeux, me supplia de ne pas la laisser seule. Depuis deux nuits elle ne dormait pas. Depuis que nous avions découvert le tableau à l'exposition et qu'elle savait Gino vivant, La nuit n'était qu'un long tourment pour elle, un long cauchemar, aggravé de remords. Elle n'en finissait pas d'évoquer ce passé qu'elle m'avait raconté, et tout le reste, jusqu'aux moindres détails ; elle n'en finissait pas de se faire des reproches. Elle se sentait parfois saisie de terreur : il lui semblait que Gino était mort et que son fantôme était là, dans sa chambre, pour l'accuser. Dégradé par la misère, l'alcool et le vice, il avait un aspect effrayant. Cette vision alternait avec celles de Dawn et de Magdalena, et les deux femmes aux visages de sorcières se livraient avec lui à une sorte de danse macabre. De cela aussi, et de sa mort la coupable c'était elle, Twinkle.

Je dis ce que je pus pour la tranquilliser. Je cherchai à lui faire comprendre doucement que son remords n'était que folie. Quelle qu'eût été son attitude à elle, il est probable que Petrucci en serait arrivé au même point. Chacun a le destin qu'il mérite. J'essayai encore de faire naître en elle le soupçon qu'en fin de compte il n'était pas si malheureux : autrement, il l'aurait cherchée. Cet argument me paraissait entre tous décisif. Mais Twinkle, cette fois encore, se révolta contre ma logique : d'après elle, Gino était tombé si bas qu'il n'aurait jamais affronté la honte de se laisser revoir.

Je feignis donc d'avoir oublié ce qu'elle m'avait dit dans un moment de complet abandon, d'ignorer que la chambre d'amis où elle me conduisait était en réalité celle que pendant vingt ans son imagination amoureuse avait réservée à Gino Petrucci, et que le pyjama qu'elle disposait si soigneusement sur le lit était celui de Gino.

Le lit était au centre d'une alcôve. En arrière et à droite une porte ouvrait sur la salle de bain ; sur le côté, une autre porte faisait communiquer avec la chambre de Twinkle ; en face, une ouverture en arceau permettait d'accéder à un salon demi-hexagonal et vitré, sorte de vaste bow-window où se trouvaient une table à écrire, une glace, un fauteuil et même, là aussi, un chevalet, mais celui-ci jamais utilisé. Une tenture de soie fermait l'arceau. Elle était à décor chinois et tous les meubles, y compris le lit, étaient de style chinois, sobres il est vrai, laqués de vert clair, avec des motifs noir et or.

En pénétrant dans cette pièce et à la vue de ce mobilier étudié, j'éprouvai un obscur sentiment de honte. Twinkle me souhaita bonne nuit et me laissa seul.

Ce n'était pas tant une honte que j'éprouvais, moi, d'être ainsi l'hôte indiscret de son rêve ; c'est pour elle plutôt que j'avais honte : tout cela était si ambigu, si malsain, si bête ; c'était en somme la chambre qu'aurait meublée un vieux lord philistin pour une femme entretenue.

Si je pensais à Twinkle telle que je l'avais laissée vingt ans plus tôt et telle qu'elle était restée dans mon souvenir — pleine à la fois de naturel et de subtilité, et de goûts si simplement nobles qu'ils semblaient plébéiens, — si, la revoyant ainsi, je regardais autour de moi, je n'en croyais plus mes yeux. Et pourtant sa longue solitude peuplée de chimères et de remords m'expliquait cette corruption même ; et de cela même j'étais ému.

De sa chambre elle frappa et montra la tête. Pouvait-elle laisser la porte ouverte? Naturellement, dis-je. Elle me remercia. Je l'entendis se recoucher.

Puis, de temps en temps, dans le silence, elle m'appelait à mi-voix :

— Tu dors?

— Non, Twinkle. Tu as quelque chose à me dire?

— Rien, cher. Merci. Je voulais seulement savoir si tu étais encore éveillé.

Je regardais cette porte entr'ouverte, j'imaginais une vieillesse moins solitaire, où Twinkle eût été ma femme, et cette pensée faisait naître en moi tout naturellement une question : si après tout Gino Petrucci n'avait pas sauté par la fenêtre, et si Twinkle avait pu retrouver un peu de calme et de paix

intérieure, pourquoi n'aurais-je pas encore une fois demandé sa main?

Longtemps, avant de m'endormir, je caressai cette idée. Je ne pensais pas seulement à moi, mais à elle. Nous serions rentrés à Milan ensemble. Comme elle aurait aimé ma maison de Piazza Castello ! Et l'Italie, elle n'avait sûrement pas oublié d'aimer l'Italie ! Loin de Londres, loin de cette demeure lugubre qui n'avait que trop longtemps abrité sa désillusion, elle serait redevenue celle d'autrefois, ma Twinkle, si chère, si gaie...

Pourquoi pas?

Quelque chose m'avait réveillé en sursaut. J'allumai la lampe. Je fis la lumière. Twinkle, debout au pied de mon lit, complètement vêtue, avec son manteau, son parapluie, son sac à main et son chapeau, était en train d'enfiler ses gants et me regardait. A travers la voilette ses yeux brillaient comme jamais je ne les avais vus briller : ce n'était pas là des éclairs d'intelligence ou d'émotion, mais presque de folie. Épouvanté, je me soulevai sur mon oreiller :

— Qu'y a-t-il, Twinkle? demandai-je.

— Excuse-moi si je t'ai réveillé, répondit-elle, avec le *pianissimo* et le *rallentando* des grandes occasions, je suis entrée pour poser sur ta table de nuit ce billet et un thermos plein de café chaud. A ton réveil tu ne m'aurais pas trouvée. Je sors.

— Où vas-tu? Tu es folle? A cette heure? Quelle heure est-il?

— A peu près 6 heures.

— Veux-tu me dire où tu vas? demandai-je encore, bien que j'eusse déjà compris.

— Je vais là-bas. Je suis sûre que si j'y vais à cette heure je le trouve. Je n'ai pas fermé l'œil.

— Ainsi ma présence n'a servi à rien...

— Au contraire. Je te remercie d'être resté. Je n'ai pas dormi, mais ça n'a pas été comme les autres nuits. Je n'étais pas agitée. Te savoir là tout près me donnait une étrange force, je me sentais capable de raisonner. Et j'ai raisonné tout le temps.

— A voir les conséquences, on ne le dirait guère.

— Erreur. J'ai compris que logiquement, la seule chose à faire c'était cela.

— Te lever à l'aube?

— Aller là-bas à une heure où on n'attend pas ma visite, surprendre Gino. Mon cœur m'avertit que Gino y est en ce moment. Le plus simple est d'y aller.

Je déteste m'éveiller tôt et j'ai horreur de me lever sitôt éveillé. Mais cette silhouette mince, ce costume élégant, ces gestes vifs, ces yeux étincelants, cette voilette... Je crus voir quelques instants, au pied de mon lit, dans la pénombre d'une chambre d'amour, une femme de trente ans. Et moi aussi j'avais trente ans. Le spectacle même de son angoisse qui jusque-là m'avait seulement ému et attristé, devenait à mes yeux une séduction nouvelle.

Je me levai, décidé. Naturellement j'allais l'accompagner. Twinkle fit mine de dire non, mais c'était ce qu'elle voulait.

Par prudence nous fîmes arrêter notre taxi environ cent pas avant la maison de miss Warwick et nous continuâmes à pied.

Un peu plus loin, trois *charwomen*, armées de leurs boîtes à ordures, de leurs balais et de leurs chiffons bavardaient entre elles ; leurs voix fortes, rauques et discordantes résonnaient de façon lugubre dans la rue déserte, comme celles des corneilles dans le silence d'un vallon alpestre.

En nous voyant nous arrêter, hésitants, devant la maison, elles cessèrent de parler et se tournèrent toutes les trois vers nous, soupçonneuses.

— Vous cherchez quelqu'un? dit l'une d'elles d'un ton agressif — ou peut-être était-ce l'accent *cockney* qui me donnait, à moi, étranger, cette impression.

— Oui, dit Twinkle.

— Qui cherchez-vous?

— Nous ne sommes pas sûrs que la personne que nous cherchons habite vraiment cette maison, répondit Twinkle avec son habituelle franchise.

— Nous ne voudrions pas, ajoutai-je pour expliquer notre hésitation, nous ne voudrions pas, étant donnée l'heure, déranger inutilement.

— Mais qui cherchez-vous?

— Excusez-moi, continuai-je en m'approchant d'elles, c'est bien ici, au numéro 3, qu'habite Miss Warwick?

— Oui.

— Et personne autre?

— Si, une amie à elle.

— Miss Magdalena Clarens?

— Je ne sais pas son nom, je sais que c'est une amie à elle.

— Mais oui, oui, c'est bien ça, s'empressa de dire une autre des trois femmes, une grosse, au nez rouge.

— Il n'y a pas aussi un monsieur?

— Un monsieur?

— Oui, un homme.

— Un homme? Non.

— Il n'habite peut-être pas ici, mais il vient souvent. Vous ne le connaissez pas? demanda Twinkle.

— Que voulez-vous, ma chère dame, il en vient tellement des hommes ici, et à toute heure qu'on ne peut pas tous les connaître.

— Mais celui que nous cherchons, précisai-je, n'est pas comme les autres. Vous devez le connaître si, comme nous avons lieu de le croire, il habite ou vient souvent ici. C'est un Italien.

Les trois femmes se turent et se regardèrent.

— Un Italien, vous avez dit? dit enfin la grosse.

— Oui, pourquoi?

— Un homme maigre, brun?

— Oui, fit Twinkle, trépidante.

— Avec des moustaches et une petite barbe en pointe?

— Un peintre? ajouta une autre.

— M. Gino, en somme? conclut la grosse.

— Oui, lui, M. Gino Petrucci, donc vous le connaissez! Où est-il? demanda Twinkle exaspérée.

— Eh! ma chère dame, où il est... il n'est plus là... il est parti...

— Où?

— Vous êtes une parente?

— Non, mais monsieur est un de ses parents. Monsieur est Italien. Nous le recherchons depuis longtemps. Pourriez-vous nous dire où il est allé?

— Mort.

— Mort depuis plus de deux ans, firent presque en même temps les trois femmes.

Je regardai Twinkle. Je vis comme une lueur qui s'éteignait. Elle se taisait, immobile.

— Je regrette, madame, dit une des trois *charwomen*. Et, me désignant Twinkle, elle ajouta : — Vous m'aviez dit que *vous* étiez son parent.

— Madame lui était très attachée, expliquai-je.

— Elle aussi? laissa échapper la plus vieille.

— Mais êtes-vous tout à fait sûres qu'il soit mort, cet Italien? m'empressai-je de demander.

— Dame! j'étais là quand on l'a emporté, dit la grosse.

— Moi aussi, j'y étais.

— Et moi aussi.

— Il est mort tout de suite après la guerre, reprit la première. Il a été très malade pendant deux ou trois mois. Il aurait dû aller à l'hôpital, mais il ne voulait pas. On l'aurait peut-être guéri, à l'hôpital. Moi-même je le lui ai dit souvent. Il ne voulait pas. Je le connaissais très bien. C'est moi qui

fais le ménage chez Miss Warwick. Un brave homme, M. Gino, gai, sympathique ; il chantait toujours, quand il était bien portant. On l'entendait de la rue. On dit qu'il était peintre, moi je crois plutôt qu'il était chanteur, dans sa jeunesse. Sûrement vous l'avez connu mieux que nous.

Twinkle les remercia. Puis, tournant vers moi son regard éteint, elle me prit le bras et dit :

— Maintenant, partons.

Il faisait jour. Notre taxi traversa Hyde Park. Nous ne parlions pas. Le soleil brillait sur l'eau du lac, colorait l'herbe de l'immense clairière, blanchissait le brouillard qui en cachait la limite, là-bas, vers Marble Arch.

VII

Certes, pendant vingt ans, Twinkle n'avait jamais cessé d'espérer, mais elle ne s'en était pas moins habituée à l'idée que Gino était mort.

Une semaine plus tard, elle avait retrouvé le calme de la résignation. Nous décidâmes alors de retourner à Scarsdale Villas.

Je téléphonai d'abord, afin d'éviter de nouvelles scènes et d'inutiles tentatives de mystification : je dis que nous avions été mis au courant de la mort de Petrucci et que nous venions pour traiter l'achat du fameux tableau.

Dawn et Magdalena nous reçurent, affligées et contrites, ayant revêtu pour la circonstance une sorte de toilette de deuil.

Le thé était servi dans le grand salon où on avait mis un peu d'ordre.

Avant même que nous demandions rien, elles se hâtèrent de nous expliquer, dans un flot de paroles, pourquoi elles avaient menti en nous cachant la mort de leur ami.

Elles l'avaient fait *par habitude*. Pendant des années, alors que Gino était vivant, elles s'étaient accoutumées à le cacher. Aussi quand Twinkle et moi avions surgi à Scarsdale Villas et avions prononcé son nom, la première réaction instinctive de Magdalena avait-elle été de nier.

Elles reconnurent ensuite que l'extrême pauvreté où elles étaient réduites les avait poussées à exploiter la situation et à nous tromper. Mais au fond, expliquèrent-elles en souriant et en demandant humblement pardon, ce n'était pas là une tromperie si basse : en nous laissant croire que Gino vivait encore, elles se faisaient un peu illusion à elles-mêmes et se consolaient de leur solitude.

— Il a été le seul homme qui m'ait vraiment aimée, soupira Dawn en retenant ses larmes.

— Moi aussi, ajouta doucement Magdalena.

Mais Dawn se tourna brusquement vers elle :

— Toi, tais-toi, tu n'as pas le droit de dire ça.

— Pourquoi pas?

— Parce que lui ne t'aurait pas même regardée si tu t'étais conduite envers moi en amie loyale... si tu ne l'avais pas provoqué...

— C'est faux ! Je ne te l'avais jamais dit, mais si tu tiens à le savoir je te le dis maintenant (que Monsieur et Madame m'excusent). C'est arrivé tout d'un coup, la fois où tu es allée à Poperro pour le *week-end* avec Peter...

— Menteuse ! Gino était parti avant moi, il était parti le matin, il était allé à Manchester, passer deux jours chez son ami italien, le marchand de glaces.

— Il avait fait semblant de partir. L'après-midi il est rentré, et avec l'argent que tu lui avais donné pour le voyage, nous sommes allés à Soho et nous avons dîné à l'italienne, c'était merveilleux. Il avait tout arrangé.

— Si ce que tu dis est vrai, cela prouve que tu étais d'accord : il est rentré parce qu'il était sûr de te trouver.

— Que veux-tu? Je n'ai jamais été belle comme toi, je n'ai jamais eu d'amis pour m'inviter à passer le *week-end* en Cornouailles...

Twinkle se leva, exaspérée. Je coupai court à cette dispute en disant à Dawn que nous étions pressés et que nous voulions conclure sans autres explications l'affaire des tableaux. Si elle possédait d'autres peintures, dessins, esquisses, nous étions acquéreurs.

Il n'y avait pas grand-chose. J'offris une somme globale et, après un bref marchandage, nous nous mîmes d'accord. Je n'oubliai pas de me faire délivrer un reçu, grâce auquel Twinkle, après la clôture de l'Exposition, pourrait retirer le tableau de *la Fenêtre*.

Au moment de partir, parmi les quelques albums poussiéreux et les feuilles éparses que les deux femmes rassemblaient sur une table pour en faire un paquet, nous aperçûmes un cahier, apparemment un cahier de dessins comme les autres, mais plus petit, que Dawn arracha vivement des mains de Magdalena.

— Ce ne sont pas des dessins, c'est tout écrit, en italien, ça ne peut pas vous intéresser.

Nous protestâmes qu'au contraire ce cahier nous intéressait beaucoup. Twinkle s'avança pour le saisir :

— Faites-moi voir?

— Pardon, répondit Dawn en serrant le cahier contre sa grosse poitrine. Tout ce qui appartenait à Gino est à moi, maintenant, et j'en fais ce qu'il me plaît. Notre accord ne concerne que les peintures et les dessins. Ici il n'y a que de l'écrit.

— Au moins, montrez-le moi, pria Twinkle.

— C'est un journal et des notes que Gino a écrits, en italien, trois ans avant sa mort, pour quelqu'un de sa connaissance, un ami peut-être. Mon devoir est de le garder et de ne le remettre qu'à cette personne.

— Qui est-ce?

— Son nom est sur la couverture : Twinkle. C'est marqué : *For Twinkle.*

— Mais Twinkle, c'est moi ! s'écria Twinkle.

— Vous pouvez le lui donner, ajoutai-je. C'est vraiment elle.

— Je regrette, répondit Dawn, serrant toujours le cahier contre elle. Mais n'êtes-vous pas Miss Ruth Cummings?

C'était le vrai nom de Twinkle, sous lequel, naturellement, elle s'était présentée à Scarsdale Villas.

— Ruth Cummings est mon nom, dit-elle, mais tous mes amis m'appellent Twinkle.

— Possible, fit Dawn, les lèvres pincées en un léger sourire de triomphe et tenant toujours le cahier dans ses belles et petites mains. C'est possible. Mais quelle preuve en ai-je?

— Allons, ne soyez pas si obstinée, dit Twinkle nerveusement. Vous comprenez bien vous-même que Twinkle n'est pas un nom. Est-ce qu'on s'appelle Twinkle? Voyons, c'est un petit nom d'amitié.

— Je ne dis pas le contraire. Je ne dis rien, chère Miss Cummings.

— Alors regardez-moi, regardez mes yeux, supplia Twinkle en faisant un pas vers elle. Vous ne voyez pas comme ils scintillent? *Can't you see how they twinkle?* Voilà pourquoi mes amis m'appellent toujours Twinkle !

Les yeux de Twinkle, la pauvre, n'avaient jamais scintillé moins qu'à ce moment-là : ils étaient petits, presque éteints par la douleur et pleins de larmes.

— Je regrette beaucoup, dit Dawn, d'autant plus calme que Twinkle était plus agitée, mais je ne suis pas de votre avis. Mes yeux à moi, sans chercher plus loin, sont bien plus brillants que les vôtres. Regardez-le, mais regardez-les. Vous voyez comme ils scintillent, eux?

Et c'était vrai. Les yeux de la *vieille putain* (1), grand

(1) En français.

ouverts sur Twinkle et sur moi, brillaient d'un rire triomphant, comme si elle eût éprouvé de nouveau, à cet instant, toutes les joies que Gino lui avait données.

— Même ceux de Magdalena scintillent, ajouta Dawn, poussant jusqu'au bout son avantage. Elle désigna Magdalena qui, de son coin, suivait la scène en riant : tout son visage se plissait et, à travers la fumée de sa cigarette, ses petits yeux noirs lançaient vraiment des étincelles. Même ceux de Magdalena, pour prendre un autre exemple, brillent plus que les vôtres !

Il y eut un moment de silence. Twinkle réussit à se dominer. Puis tout à coup :

— *Thank you very much*, dit-elle âprement. J'espère bien ne jamais vous revoir. Et, s'emparant du paquet de dessins, elle sortit, ou plutôt bondit hors de la pièce et de la maison.

Je l'accompagnai à Brook Street. Le lendemain, sans rien dire à Twinkle, je retournai chez les deux femmes et, au prix de quelques bonnes paroles et de quelques sterling, je parvins à leur arracher le curieux petit cahier de Petrucci. Un dessin à la plume représentant les quais de l'Arno en remplissait la première page : à droite et à gauche, la perspective des maisons ; à gauche, au delà des toits, la tour du *Palazzo Vecchio;* au fond, les collines ; au premier plan, le pont de *Santa Trinita*. Sous l'arche du pont et comme sur une frise, une inscription en lettres moulées :

For Twinkle, il suo Gino. Londra, novembre 1939.

Au moment de me remettre le cahier et de prendre l'argent, Dawn me dit avec un sourire :

— Vous allez sûrement penser que je suis une femme très vénale.

— Non. Pourquoi?

— Et que je suis convaincue de commettre une mauvaise action envers la mémoire de Gino.

— Je vous assure que non.

— Mais jamais je ne vous aurais remis ce cahier si je ne vous avais pas entendu plusieurs fois appeler votre amie par son surnom, qui lui va bien mal, entre nous soit dit.

— Mais alors pourquoi ne lui avez-vous pas donné à elle, hier? Vous l'auriez rendue si heureuse !

— Qui sait? répondit Dawn. De la main qui tenait l'argent, elle serra son peignoir de soie à la ceinture et, avec une coquetterie inattendue, elle me tendit l'autre main en un geste d'adieu : — Il se peut que la lecture de ce qui est écrit là ne lui soit pas tellement agréable.

Je la regardai surpris : à son regard ferme et à l'étrange élégance de ses derniers mots, je crus enfin comprendre cette

nature faite de contrastes, mélange de vulgarité et de fierté ; j'admirai cette rude noblesse qui est parfois le propre des âmes les plus authentiquement plébéiennes.

Seul dans ma chambre d'hôtel, immobile dans un fauteuil devant la fenêtre, j'attendis longtemps que le soleil, comme une nuée confuse rouge et or, eût disparu derrière les arbres encore dénudés de *Green Park*.

Enfin j'allumai la lampe, j'ouvris le cahier et...

VIII

... Je commençai à lire :

« Mon unique, mon adorée, ma Twinkle pour toujours, quand tu liras ces lignes je ne sais où ni comment je serai, ni même si je serai encore en vie.

« Plus de dix ans ont passé depuis le jour où nous nous sommes vus pour la dernière fois, et depuis ce jour, je crains que tu n'aies plus rien su de moi.

« Je crains?... Oui, je crains. Je n'ai rien fait pour te revoir. Au contraire, je me suis toujours caché à toi. Mais en même temps je n'ai pas vécu un seul instant sans désirer qu'un hasard heureux et imprévu nous mette face à face. Je ne sais plus où tu habites maintenant. As-tu encore le petit étage de *Fulham Road?* Je suppose que non. Toutefois, les deux ou trois premières années, pensant que tu pouvais être encore là, j'ai toujours évité avec grande attention de passer dans le voisinage. Il fallait que notre rencontre fût l'œuvre du destin et non de ma volonté. Mais le destin, jusqu'à présent, n'a pas voulu. Tu m'as toujours reproché d'être fataliste ! Tu es si différente, toi ! Tu penses que par la volonté, la décision, l'application, la discipline, on peut beaucoup dans la vie, tout peut-être. Le penses-tu encore? Tu voulais que je voulusse travailler, devenir un grand peintre. Moi, je me suis toujours laissé aller. Tout ce que j'ai fait dans ma vie, de bon ou de mauvais, je l'ai fait ne me laissant aller : c'était ma façon d'organiser mon existence. Comme cette manière d'agir t'irritait ! En compensation tu dois reconnaître que si je suis dénué de volonté, je suis aussi dénué d'orgueil. Je ne tire vanité de rien, vraiment de rien, pas même du peu de bien que j'ai pu faire, c'est venu comme ça. Et je ne crois pas avoir mérité les joies que la vie m'a données et qu'elle me donne : j'en remercie le Ciel, ou Dieu ou Qui tu voudras ; car pour moi, je n'ai jamais remué une feuille d'arbre pour avoir un peu plus d'ombre ou un peu plus de soleil.

« Ma disparition de ta vie, que dis-je? de ma propre vie et de la société, fut une forme de mon destin. Depuis sept ans je vis comme une espèce de *Feu Mathias Pascal*. Te souviens-tu du livre de Pirandello? Et du film, que nous avons vu ensemble, à Sienne, ce soir de juin où nous nous étions tant disputé parce que j'avais envie d'aller au cinéma et que toi tu voulais faire une promenade nocturne à Monte Oliveto. A Monte Oliveto, d'ailleurs, nous y sommes allés deux ou trois jours plus tard. Il y avait un clair de lune merveilleux, des grillons, et les lucioles qui remplissaient la nuit ; et cet air tiède, cette douceur répandue autour de nous, qui nous pénétrait, et qui semblait ne pouvoir jamais s'épuiser, ce bonheur qui paraissait si naturel, si simple et qui au contraire était un miracle qui ne devait jamais se renouveler, jamais plus. En fermant les yeux, je vois encore les lucioles, serrées dans les zones noires de l'ombre des cyprès. Je crois encore étreindre, entourer de mon bras ta taille élancée et robuste. Et notre long silence, rayé par les grillons : des heures et des heures, peut-être, côte à côte, dans cette ombre, sous cette lune, tout imprégnés de cette douceur, et en silence. Mais aujourd'hui, dans mon souvenir, c'est comme si nous n'avions pas cessé de parler. N'est-ce pas? Nous pensions les mêmes choses, Twinkle, aux mêmes instants et c'était comme si nous nous en faisions la confidence, sans rien dire. Cette nuit-là nous ne nous sommes pas ennuyés une seule minute, et jamais nous n'avons été si heureux.

« Je suis feu Mathias Pascal. Je n'ai plus de nom, plus d'état civil. Je travaille pour mon compte, chez moi, c'est-à-dire dans une maison où je suis l'hôte de deux dames.

« Ne te mets pas en colère. Si je pouvais te parler, si je pouvais te raconter tout au long comment cela est arrivé, tu ne te fâcherais pas... du moins pas trop, parce que *tu comprendrais*... Au fond tu es la seule femme, et même le seul être humain qui m'ait toujours parfaitement compris. Ne veux-tu pas le rester? Alors tâche de me comprendre cette fois encore.

« Je ne l'ai pas fait exprès. Je te l'ai dit. Tu le sais. Je n'ai jamais rien fait *exprès* de ma vie. Pas même les plus petites choses. Imagine-toi une chose aussi importante, aussi énorme que celle-là : disparaître !

« J'ai sauté de la fenêtre de ton studio sur ce toit tout bonnement par impatience : cela m'ennuyait de te voir préparer avec tant de zèle et si peu d'habileté ces toasts beurrés pour le commandeur qui devait venir prendre le thé, pour le négrier qui allait me mettre à la raison. En cuisine, tu n'as jamais été très forte, tu le sais bien. Mais il fallait bien se garder de te le dire. Tu *voulais* avoir aussi ce talent-là,

aussi être bonne cuisinière. Il m'était pénible de voir tes mains pleines de beurre et de marmelade, tes mains faites pour tenir la plume, ou pour caresser. Impatience, voilà tout. Je sautai. Une fois sur le toit, je commençai à me promener de long en large, je m'aventurais parmi toutes ces cheminées, et chaque fois je retournais en arrière jusqu'à ta fenêtre, pour voir si tu avais fini. Mais tu ne finissais jamais. Chaque fois j'espérais te trouver autrement qu'avec un toast dans une main et un petit couteau dans l'autre. Mais tu étais extrêmement lente, embarrassée, méticuleuse. Si tu laissais tomber un toast, tu frappais du pied en criant *damn!*, tu ramassais le toast avec une petite serviette en papier et tu le mettais à part, pas sur le plateau, avec ceux qui étaient préparés, mais sur une étagère, caché derrière un livre !

« Alors je repartais en promenade sur les toits, pour une promenade plus longue, chaque fois un peu plus longue. J'allais plus loin, et le spectacle qui s'ouvrait devant moi éveillait ma curiosité comme celui d'une jungle inexplorée ou d'un labyrinthe magique. Tu connais les *backyards* de Londres, tu te rappelles ta fenêtre, il te sera donc facile, même si tu n'y as jamais songé, d'imaginer ce que je voyais. Je crois même me souvenir d'avoir fait, avant de sauter par la fenêtre, un croquis de cette perspective de toits, et de l'avoir laissé sur ton secrétaire. Peut-être l'as-tu trouvé? Peut-être l'as-tu conservé? C'est une vision qui me frappa et qui m'attira, j'en suis sûr, dès le premier instant. Sinon je n'aurais pas fait ce croquis. Par la suite, je me suis rappelé si parfaitement ce qu'on voyait de ta fenêtre que, de mémoire, je l'ai redessiné bien des fois ; j'en ai même fait plusieurs petits tableaux à l'huile.

« Mais l'enchantement immobile et silencieux où m'avaient plongé ces *backyards* vus par ta fenêtre se développait et s'approfondissait à mesure que j'avançais sur les toits au milieu des cheminées et que je sentais sous mes pieds ce qui m'était d'abord apparu comme une perspective impraticable, une sorte de décor peint. Ce n'était plus l'enchantement qui m'avait saisi au premier moment, l'émotion qui m'avait pris à la gorge, cette sensation vive, poignante, inarticulée, inexplicable, étrangère à toute pensée ou arrière-pensée qui m'avait contraint à m'asseoir devant ton secrétaire et à dessiner ce croquis. C'était autre chose. Chacune de ces façades grises, blanches, goudron ou rouge sombre était celle d'une maison, et chacune de ces maisons devait abriter, encore qu'aucun signe n'en apparût au dehors — car c'est ainsi en Angleterre — une vie, mille vies. Derrière chacune de ces fenêtres hermétiquement closes, énigmatiquement tendues de

rideaux brodés s'agitaient, au moins en pensée, des maris et des femmes, des filles, des veuves, des enfants. Au dehors, rien n'apparaissait. C'est par là que m'intriguaient ces bâtisses qu'un Italien, transporté ici tout à coup de Chiaia ou de Sottoripa jurerait inhabitées ; c'est là ce qui leur prêtait un mystère, une force et comme une certitude de vitalité prodigieuse.

« Immobile (je m'étais déjà tant éloigné de ta fenêtre qu'en me retournant je ne la voyais plus ; qui sait où m'avaient conduit ce labyrinthe de toits, ces tournants, ces plans étagés, ces petits escaliers de fer?) immobile et paisible, je commençais à ouvrir les yeux et à apercevoir quelques objets. Un chat sautait d'un rebord de fenêtre dans une courette. Un rideau écarté par une main invisible retombait aussitôt. En tendant l'oreille on croyait entendre... mais oui, c'était bien, derrière cette fenêtre, le pleur d'un enfant.

« Tu sais que je n'ai jamais porté de montre. Quand j'en revins à penser, non pas à toi, car à toi, tu le sais, je pense toujours puisqu'en pensant à moi-même je pense à toi, mais quand j'en revins à penser au commandeur qui était peut-être déjà arrivé et qui m'attendait là-haut dans ton studio, devant les toasts beurrés et la marmelade, je sentis mon cœur se serrer. A la seule pensée du commandeur, je m'étais aperçu qu'avec toutes mes misères, nos disputes, sans le sou et sans la moindre envie de travailler, j'étais parfaitement heureux.

« Aller en Amérique? Travailler? Être à l'heure? Pourquoi, mon Dieu, pourquoi?

« Nous nous serions mariés.

« Alors c'était la fin de tout... Non?

« Tu dis non, parce que nous nous aimons et que deux êtres qui s'aiment cherchent naturellement à demeurer ensemble le plus longtemps possible, à vivre et à mourir ensemble. Mais moi, je n'ai jamais rien cherché, pas même cela, ma pauvre Twinkle. Je me suis toujours laissé aller. Et même alors, oui, même alors, je n'ai pas cherché à éviter le commandeur, à ne pas m'embarquer pour les États-Unis, à ne pas t'épouser. Je n'ai rien prémédité, rien voulu. Cela m'ennuyait de revenir, tout simplement ; j'étais rebuté à l'idée de revoir la face blanche et la barbe grise de ton ami, ses mains grassouillettes, ses chaussettes rayées, son doux accent napolitain, son bon sourire, ses yeux intelligents, ses lunettes d'or. Pour l'instant, me disais-je, continuons ainsi. Plus tard, bien sûr, je reviendrai chez Twinkle. Ce soir, plus tard, quand il sera parti.

« A ce moment-là, ou peut-être un bon moment après, je ne sais pas, je ne me rappelle plus combien de temps j'ai mar-

ché ni combien de temps je me suis arrêté sur ces toits, parmi ces cheminées, environné par ce silence surhumain, fait du murmure continu, fondu, lointain, à peine perceptible des autobus de la ville ; à un certain moment enfin, une petite fenêtre à moitié cachée par un escalier de secours, la fenêtre d'un sous-sol, au fond d'une courette que j'avais au-dessous de moi, s'ouvrit avec un tintement de vitres. Et je vis une femme avec une abondante chevelure rousse, qui se penchait et me regardait fixement, d'un regard sérieux, comme si elle m'avait déjà remarqué à travers le rideau et cherchait maintenant à comprendre pourquoi je me promenais sur les toits, spectacle tout à fait insolite en Angleterre.

« En voyant le visage sérieux de cette femme, je réfléchis que ma bizarrerie était illicite et donc suspecte. Et je m'étonnai que personne encore ne m'eût remarqué. Mais qui sait ? Peut-être, au contraire, avais-je déjà été vu, peut-être avait-on alerté la police. La police anglaise m'a toujours fait grand peur. Je songeai à retourner en arrière. Mais après quelques pas, je fus arrêté par des craintes d'un autre genre : le commandeur, qui m'attendait encore chez toi, et la longueur du trajet durant lequel la police aurait eu le temps de s'emparer de ma personne. C'est pourquoi, instinctivement, je me tournai vers la femme et lui demandai du ton le plus aimable *the way out*, le chemin pour sortir de ce labyrinthe et regagner la rue.

« La femme ne me renseigna qu'à moitié : elle me montra comment passer sur un toit voisin, descendre dans la cour et entrer chez elle. Mais la sortie, elle ne me la montra jamais. Depuis ce moment, je suis toujours resté dans cette maison, non pas matériellement dans cette maison-là, car nous avons déménagé quatre fois, je veux dire que depuis ce moment j'ai vécu avec cette femme : j'ai cessé d'être un homme libre, j'ai cessé d'être moi-même.

« Elle n'était pas seule. Elle vivait — et elle vit encore — avec une amie. Un type tout différent, une petite brune maigre. Ce sont deux caractères opposés, elles se disputent sans arrêt, on croirait qu'elles se détestent et en réalité elles s'aiment beaucoup. La vraie raison pour laquelle je ne suis jamais parti, c'est peut-être justement celle-là : elles sont deux. Leurs jours de mauvaise humeur alternent, les défauts de l'une compensent les défauts de l'autre ; je m'arrange toujours pour m'entendre avec une des deux et pour avoir ainsi un peu de paix.

« Si pendant que j'aide l'une (la grosse à cheveux roux) à faire sa cuisine, elle me dit quelque chose de désagréable, un mot blessant ou vulgaire, je pense à l'autre (la petite

brune) qui est elle aussi ma bonne amie, et si différente : douce, délicate, dévouée. Cette seule pensée me console, me donne la force de tout supporter, et d'attendre.

« Si pendant que j'aide la seconde à faire le ménage elle m'irrite par ses discours interminables et assommants — car elle a aussi ses défauts — je pense à la première, tout feu, franchise et *brusquerie* (1). Et je prends patience, sachant que dans peu d'instants ce sera une autre musique.

« Ma vie te fait horreur? Tu me connais, Twinkle, tu me comprends, toi qui, en toi seule, par un privilège unique, réunis pour moi, dans tes sentiments si divers, dans tes qualités si nombreuses, dans ton intelligence et dans ta grâce, dans ta douceur et dans ta force, dans ton sérieux et dans ta gaicté, non pas deux, trois ou quatre femmes, mais toutes les femmes de ce monde.

« La cuisine, le ménage. Tu vois quelle est ma vie? Une vie casanière. Je lis des romans anglais. J'ai bien appris ta langue. Je crois avoir lu tous les romans de Dickens. Comme l'anglais est beau et comme votre littérature est divertissante. Je sors peu. Quelquefois pour faire des commissions, mais rarement. Et quelquefois, pour le *week-end*, en compagnie de mes deux amies, tous les trois ensemble et en bon accord.

« Je peins, hélas, très peu. J'ai vendu quelques petits tableaux (mais sans les signer) à des connaissances de ma patronne. Ma patronne, c'est celle qui a les cheveux roux. Je l'appelle ainsi parce qu'elle est locataire en titre de l'appartement, maîtresse de maison, en somme. Ses connaissances, j'évite soigneusement de les rencontrer, car je ne veux pas d'histoires, je veux continuer à vivre, et peut-être jusqu'à ma mort, comme j'ai vécu ces dernières années : incognito, à peu près libre et sans responsabilité. Espérons qu'il n'y aura pas la guerre. J'ai si peur du changement. A moins que toi, Twinkle, mon unique adorée, tu ne reparaisses dans ma vie par un miracle. Le seul événement qui pourrait encore changer ma vie, c'est toi. De ces sept longues années il ne s'est pas passé un jour que je n'aie pensé à toi.

« Ces derniers temps j'ai été assez sérieusement malade. Une infection intestinale. Je commence à aller mieux. Depuis quatre jours je n'ai plus de fièvre et le docteur qui me soigne me dit que je peux me considérer comme guéri. Mais je me sens très las, je n'ai plus de force, et cette lettre que je t'écris... mais est-ce bien une lettre? C'est une confession plutôt, un épanchement, une longue confidence, un besoin de parler avec toi après si longtemps, après toutes ces nuits solitaires

(1) En français.

de maladie, un besoin de t'écrire, même sachant que je ne t'enverrai pas cette lettre et que tu ne la liras sans doute jamais. Je ne sais même plus où tu habites. Si j'étais sûr de mourir, peut-être me déciderais-je à te chercher. Mais où? Comment? Il faudrait que j'aille à Fulham Road et que, de là, je suive ta piste. Ne serais-tu pas retournée en Italie?

« Malade, avec une forte fièvre, j'ai souvent passé des nuits tout seul à la maison. Et je pensais à toi, ma très douce, à toi qui ne m'aurais pas laissé seul. Mes deux amies ne peuvent pas. Pauvres femmes! Comment leur en vouloir? Je crois que je t'ai appelée dans mon délire. Mon unique réconfort était de murmurer sans cesse ton nom, avec la certitude que tu m'aimes toujours.

« A peine je l'ai pu, les jambes entourées d'une couverture, je me suis assis à ma table et, sur cet album que j'avais gardé, je me suis mis à t'écrire ces mots. »

Ici le manuscrit était interrompu. Au milieu de la page suivante, Petrucci, de son écriture fine et désordonnée, mais claire, avait repris :

« Je rouvre ce cahier écrit pour toi, chère Twinkle, et abandonné depuis plus d'un an. Je n'ai pas le courage de relire ce qui précède. Je me rappelle qu'il s'est écoulé plus d'un an, parce que j'étais malade et que nous étions en octobre. Ce soir, c'est le 25 novembre 1939. La guerre a éclaté. Je vis toujours à Londres, je m'y cache. J'espère qu'on ne me découvrira pas et que s'il y a aussi la guerre avec l'Italie (peut-être n'aura-t-elle pas lieu) on ne m'enverra pas dans un camp de concentration. En tous cas. mes deux amies sont résolues à bien me cacher.

« Où es-tu, Twinkle? Que fais-tu?

« L'année de ma disparition, quand nous habitions encore là où j'avais échoué après ma promenade sur les toits, nous vivions encore dans le même îlot de maisons, je n'étais pas loin de Fulham Road et cette pensée, bien sûr, ne me quittait jamais. Parfois, en m'accoudant à la fenêtre, sur la cour intérieure, je regardais dans la direction de chez toi, et je songeais qu'en peu d'instants, en quelques pas j'aurais pu te rejoindre. Tout dépendait d'un simple geste. Et pour moi c'était une douceur, une consolation infinie ; c'était comme si tu étais là, à portée de main, et ce geste, si je ne le faisais pas, c'est sans doute parce que je savais pouvoir le faire.

« Puis nous sommes allés loin, dans un autre quartier. Je n'en pensais pas moins, au commencement, qu'il m'était très facile de te retrouver : il suffisait de prendre le *tube* ou le *bus*. En une demi-heure ou trois quarts d'heure, j'étais chez

toi... Peu à peu, les années passant, après plusieurs changements de domicile et dans l'ignorance complète où j'étais de ce que tu avais fait depuis mon départ, ma certitude devint une illusion. Mais moi, Twinkle, crois-le bien, je ne m'aperçois pas que c'est une illusion, habitué que je suis désormais, depuis huit ans, à ton absence provisoire.

« Ai-je tort?

« Ne pourrais-je pas, si je le voulais vraiment, s'il m'arrivait de vouloir quelque chose une fois dans ma vie, te retrouver?

« M'as-tu oublié?

« *M'as-tu oublié? Mon amour, mon amour, m'aimes-tu encore* (1)?

IX

Ainsi se terminait le manuscrit, Le jour où ils avaient fait connaissance, sur le parvis de la cathédrale de Pise, c'est aussi en français qu'ils avaient échangé leurs premiers mots.

Je me demandai ce que je devais faire. Je ne savais trop si la lecture de ce manuscrit causerait à Twinkle du plaisir ou du chagrin. Le caractère évasif de Petrucci, à la fois cynique et affectueux, s'y révélait sans équivoque. Ne serait-ce pas un coup pour Twinkle? D'autre part, l'ayant aimé ainsi, avec ces défauts, pour ces défauts mêmes, que lui restait-il à apprendre? On pouvait supposer aussi, car tout est possible, qu'aveuglément amoureuse jusqu'au bout, elle ne comprendrait pas ce que Petrucci lui disait si clairement, à savoir que lui ne l'avait aimée que d'un amour inconsistant, littéraire, imaginaire, tandis que ces deux femmes, Dawn et Magdalena, avaient été, dans leur alternance, sa réalité concrète — aussi concrète que pouvait l'être la réalité de Gino Petrucci, qui pour la première et dernière fois, avait trouvé si l'on peut dire la stabilité et le repos dans ce jeu de bascule, dans cette perpétuelle évasion de l'une à l'autre, dans cette éternelle négation de lui-même.

La pensée que, fût-il une offense, le souvenir d'un être aimé et perdu est toujours cher m'incitait à remettre le manuscrit à Twinkle.

Un scrupule me retenait, et le fil ténu d'un espoir : en lisant le manuscrit, Twinkle aurait enfin compris qui était Gino et, encore que bien tard, elle se serait tournée vers moi. De

(1) En français.

nouveau je m'abandonnais à mon rêve secret de vieillesse non solitaire. Twinkle aurait enfin compris. Elle aurait accepté de devenir ma femme. Elle m'aurait suivi à Milan. Avec ce manuscrit je possédais peut-être l'arme pour la convaincre. Et il me répugnait de la convaincre ainsi.

Enfin, comme il était tard, comme il était déjà l'heure où d'habitude j'allais la prendre chez elle pour l'emmener dîner, je lui écrivis que, très fatigué, je restais à l'hôtel, qu'elle me pardonnât de ne pas lui tenir compagnie, que j'étais sûr de la dédommager par le cadeau que je lui faisais porter.

En même temps que mon billet, je lui envoyai le cahier de Gino, enveloppé dans une feuille de vélin, et des roses. Quel que dût être l'effet de sa lecture, jusqu'à ce moment, elle aimait Gino : j'évitais d'être présent à l'instant où elle aurait entre les mains son dernier message. Sûrement elle préférerait être seule.

Il était presque minuit et j'allais m'endormir quand retentit la sonnerie du téléphone. C'était Twinkle. Elle avait reçu. Elle avait lu. Elle avait lu et relu, relu cent fois le cahier de Gino. En m'en parlant au téléphone elle pleurait et riait tout ensemble, son émotion s'exprimait en phrases incohérentes, presque délirantes.

— Merci, très cher, merci. Tu ne peux pas comprendre quelle joie tu m'as donnée... tu es vraiment mon grand ami... Maintenant je peux mourir contente... Je sais que Gino m'aimait... qu'il n'a jamais cessé de m'aimer et de penser à moi... je te le disais bien... je le savais... je le sentais... mais c'est seulement maintenant que je le sais vraiment, que je le sais mieux... Dorénavant et tant que je vivrai, je relirai chaque jour, au moins une fois tout ce qu'il a écrit... Et c'est toi qui m'as donné cette joie... Merci, cher, et que Dieu te bénisse. *God bless you, darling!*

Je ne répondis rien, on le comprendra. Je la laissais dire. Je me demandais si elle avait compris et si elle l'aimait ainsi, ou si au contraire elle n'avait rien compris du tout. J'y ai repensé souvent, mais je suis resté dans le doute. Qu'est-ce que l'amour?

Au téléphone, Twinkle parla je crois bien pendant une heure. Elle me lisait des phrases entières du manuscrit. Moi, bien entendu, je lui affirmai que je n'y avais même pas jeté un regard. Elle me racontait Sienne, le Monte Oliveto, mille autres choses. Elle n'aurait plus peur la nuit désormais. Les paroles de Gino étaient sa présence vivante. Pour finir elle me demanda de venir la voir le matin de bonne heure, elle voulait me lire tout à la suite... *presque* tout, précisa-t-elle

aussitôt, car il y avait des choses intimes qui s'adressaient à elle seule.

Je devinais quelles étaient ces choses. Mais comme il est difficile aux Anglais de bien connaître les Italiens ! Nous sommes toujours moins honnêtes qu'ils ne le pensent ! Twinkle ne soupçonna jamais un instant que j'avais eu l'audace de lire ces pages à elle adressées. Toutefois je ne les avais pas lues par curiosité, mais pour lui épargner un chagrin possible. Toujours moins honnêtes, qu'ils ne le pensent, mais toujours plus humains aussi !

— A demain, cher, dit-elle en m'envoyant un baiser.

— A demain.

Je raccrochai le récepteur.

Cette histoire aussi finissait comme elle devait finir.

A quelques jours de là, avançant la date que je m'étais fixé, je repartais pour l'Italie, et Twinkle n'était pas avec moi, naturellement.

MARIO SOLDATI.

(Traduit de l'italien par Paul-Henri Michel.)

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

LA MYTHOLOGIE FRANÇAISE

La mythologie et le folklore, ces recherches riches en détours imprévus et en émerveillements, ont ceci de passionnant qu'elles ne nous instruisent pas seulement des images qui habitaient le cerveau des hommes, au plus lointain passé, mais éclairent aussi notre âme, à nous, car nous demeurons des primitifs, et sous les certitudes de notre logique, les techniques raffinées de nos sciences, sommeille la couche profonde de mythes oubliés, qui parfois se soulève, fait tressaillir notre imagination, et du fond du royaume des Archétypes dicte à nos œuvres leur sens le plus secret. Toute littérature, tout art national a ses centres d'harmonie originaux, ses thèmes de songe, parce que chaque peuple a ses dieux. Nous connaissons tous la mythologie grecque ou latine, germanique ou slave. Il y a-t-il une mythologie proprement française? La question même étonne. Les vieux écoliers que nous sommes songent alors à Zeus, à Hercule, à Enée, comme si pour nous l'unique mythologie était le décor de notre culture scolaire. Mais que nous ayons, nous, Français, nos dieux ; qu'ils hantent notre inconscient, non seulement celui du peuple de nos campagnes, mais celui des intellectuels et des raffinés, et que leur présence explique une grande part de notre littérature, voici de quoi ouvrir à l'étude des perspectives merveilleuses !

Un mythologue à l'esprit hardi, humain, et d'un immense savoir, M. Henri Dontenville, poursuivant à fond des recherches à peine ébauchées avant lui, nous ouvre un monde certes obscurément familier au rêve de notre race, mais pour notre intelligence, absolument neuf. Ce savant a l'instinct d'un sourcier ; sa baguette, c'est le don des enchaînements et des analogies. Sa sensibilité poétique le conduit par des chemins où nul n'a passé. Sa virtuosité de philologue et de toponymiste, lui fait découvrir des filiations et des identités insoupçonnées. C'est d'un ensemble de subtiles techniques, et d'un grand cœur, que ces deux beaux ouvrages,

La mythologie française, les Dits et Récits de mythologie française (1), sont sortis. Avouerons-nous, ignorant, ne pouvoir nous défendre d'une légère inquiétude devant certains « jeux de racines ». certaines « analogies phonétiques » dont notre explorateur se sert parfois en ses tracés audacieux? Et dans un mouvement de malice nous serions alors tentés de nous rappeler ce personnage de la pièce de Christian Grabbe, *Raillerie, Ironie et signification cachée,* ce maître d'école expliquant que « les étymologistes font dériver le mot « philosophique », de l'allemand : viele Strowish, qui signifie : énorme bouchon de paille. Il n'y a, assure-t-il, qu'à changer l'e final de viele par un o, prononcer stroh, comme so, et lire un f au lieu d'un w, et le mot philosophique est ainsi déduit de façon éminemment antiphilosophique, mais essentiellement philologique. » Mais si certaines explications peuvent paraître douteuses, il faut bien reconnaître que ces lignes de faits, empruntées à une étonnante science des « lieuxdits » et des Etres légendaires, convergent, et que leur ensemble emporte la conviction. M. Dontenville n'a pas voulu resserrer la généalogie des grands Etres, qui se sont penchés sur le berceau de notre peuple, en un système trop rigide ; il laisse du jeu entre leurs caractères, leurs fonctions et leurs aventures ; nous sommes d'ailleurs ici dans une sylve à peine explorée, dont beaucoup de recoins demeurent encore dans l'ombre.

Mais quels dieux sont les nôtres? Il s'agit des plus anciens, de ceux qui régnaient avant que notre terroir fut conquis et transformé par le christianisme. Et l'Ovide bonhomme et savant de ces nouvelles « Métamorphoses » françaises a pris dès l'abord un parti, que je n'oserai affirmer antichrétien, mais plutôt préchrétien, parti d'ailleurs indispensable, qui donne parfois à ses dires une rudesse savoureuse. Il avoue se faire de temps en temps l'avocat du diable. Disons plutôt de ces grands Etres mystérieux que l'Église dut combattre, et essaya de rendre inoffensifs par d'habiles subterfuges, en en faisant le plus souvent des démons. Calomnies abominables ! proteste avec verve notre mythologue, qui en est venu, pour les mieux comprendre, à se faire l'ami, le protecteur de nos vieux dieux. Le monde qu'il nous découvre est préfrançais (au sens où les Francs étaient une simple tribu germanique), et même préceltique. Il plonge dans l'obscure aurore d'une préhistoire où s'éveillent à l'émotion des choses divines des populations préindo-européennes.

« L'étendue de l'aire belenique (celle où fut adoré notre grand Dieu), mesurée de la Baltique aux Balkans, peut aussi se mesurer de la Sicile à l'Écosse. » La vérité est que ce grand Dieu devint peu à peu celui des Celtes. C'est le Dieu solaire, le Verbe de la Lumière et de la Vie. C'est Belen-Apollon, *Apollon-Beleno,* comme le nomment les inscriptions d'Aquilée, en Vénétie. Belen-Apollon, en ces époques lointaines, est partout. Il est à Stonehenge, sur les falaises britanniques ; il est au bord de la Baltique, il est en Grèce, devant Mycènes ; il est au mont Gargan, en Italie. Et

(1) Éd. Payot.

c'est peut-être là que, grâce à M. Dontenville, nous assistons le mieux à sa transformation en Dieu Gargant, car c'est bien l'un de ses principaux masques, celui qu'il gardera pour les peuples celtes, puis gaulois. Ou si l'on préfère son hypostase la plus importante. On sait que la vie des dieux est de s'incarner, de se transformer selon les climats imaginatifs qu'ils traversent, selon les peuples dont ils font battre le cœur. La vie du Verbe-Lumière, qui fait surgir devant les regards la réalité de l'univers, et réchauffe, anime le cœur de ceux qui voient, est un des mythes essentiels de la conscience archaïque. Notre Dieu autochtone, à nous Français, le démiurge Gargantua, est un héros solaire... Quoi, Gargantua, le géant de Rabelais? Lui-même, ou plutôt *le vrai Gargant, le fils du mystérieux Belinos-Apollon*, dont le personnage Rabelaisien est issu. Car cela n'est pas douteux : Gargantua, le fils du souverain Dieu des Celtes, est bien le grand Etre autour duquel se groupent, nous allons le voir, toutes les créatures surnaturelles, bienfaisantes ou dangereuses, de notre terroir, et dont celles-ci sont toutes plus ou moins des travestissements ou des métamorphoses. Reconnaissons enfin le Zeus celte, le père de nos dieux, de nos dragons, de nos fées, l'Hercule gaulois, l'assainisseur de nos vals et de nos forêts, le démiurge qui a fait nos fleuves et nos montagnes. Derrière le bon géant de Rabelais, familier à tous, l'horizon s'élargit, formidablement. On devine alors l'importance de cette création du moine génial de la Renaissance (né, ne l'oublions point, à la Devinière, la « maisons des devins. ») L'histoire littéraire, dans ses approfondissements du vieux chef-d'œuvre devra tenir compte, à l'avenir, des découvertes de la mythologie française.

Mais comment Belinus-Gargan est-il devenu notre Gargantua? De la connexion de Gargan et de Gargantua, M. Dontenville apporte des preuves décisives. Puis avec son sens subtil de la morphologie des mythes, il nous fait assister aux métamorphoses du grand Dieu. Il y a donc un Apollon gaulois, Belenos, Apollon, Hélios et son quadrige, le Gargantua solaire aux foulées créatrices... Comment le soleil de la préhistoire et de la Grèce est-il devenu *notre* soleil? Grâce aux livres-clés que nous étudions, l'on voit les formes des dieux originels, formes souvent en lutte, ennemies ou dispersées, rentrer les unes dans les autres, se ressouder : l'Unité réapparaît. Tout le « polythéisme » païen est, ici, un peu remis en question ! M. Dontenville pense avec raison que *Les grandes et inestimables Chroniques* (qu'il attribue à Billon, natif d'Issoudun), et *Le vray Gargantua*, précieux petits livrets parus peu après les premiers livres de Rabelais, nous donnent les ébauches du Gargantua originel, plus vrai en sa physionomie fruste et archaïque, que le héros rabelaisien, et nous font connaître des fragments du mythe primitif, beaucoup plus importants que la version littéraire du génial moine. Cette tradition, que nous revèle-t-elle alors sur l'origine de notre Dieu?

Ici le décor change, et nous voici dans la forêt celtique, aux limites du royaume d'Arthur ; et l'enchanteur Merlin paraît. C'est lui dont les vieux contes nous disent que, le maître de la

Table Ronde se plaignant des ravages causés par ses ennemis sur sa terre de Logres, il lui promit de créer par ses artifices un Etre merveilleux. Ce Gargantua qui va naître des enchantements de la forêt celtique, est un héros solaire, seconde hypostase du grand dieu Belinus. Merlin prend donc son vol vers « la plus haute montagne de l'Orient » — le toit du monde, le plateau de Pamir, sans doute. Il s'est muni d'un peu de sang de Lancelot et des « rognures des ongles » de la reine Genièvre, la plus belle des femmes — et avec ces condensés d'héroïsme et de beauté, près des neiges éternelles, au milieu des éclairs et du tonnerre, nouveau Prométhée, il forge deux êtres en mêlant ces parcelles créatrices, à quoi? A des os de baleine trouvés dans ces montagnes. Pour qui connaît le secret des langages archaïques, le sens est évident. Baleine, Belene, Belénus-Apollon, c'est la force irradiante du Verbe solaire primordial qui donne naissance, par une étrange alchimie, à Grantgosier et à Galemelle ! Elle, naît d'abord au clair de lune ; puis lui, en plein soleil, et bientôt ils engendrent Gargantua... Merlin leur donne ensuite un *cheval magique*, un coursier solaire, « belenique », un cheval « bayard » qui n'est autre que la célèbre grant jument avec laquelle le géant parcourra la terre de France. Gargantua a maintenant sept ans. Les trois Etres s'en vont, juchés sur le cheval-fée, « la tête tournée vers l'Occident ». Ils survolent la Méditerranée, l'Italie, l'Allemagne ; les voici en France, le destin s'est accompli. Où vont-ils atterrir? Près de la baie actuelle du Mont-Saint-Michel. En Asie les montagnes où s'était accomplie leur genèse étaient des « Tombelaine » des tombes-Belen, des monts-berceaux, où l'astre s'engloutit chaque soir, et d'où il jaillit, nouveau, tous les matins. Ici le Mont-Tombe (Mont-Saint-Michel), et Tombelaine, sont créés de deux énormes pierres que Grantgosier et Galemelle, les hissant sur leur tête, laissent choir dans la mer. Plus tard ces deux îles leur serviront de tombeaux, où Merlin viendra les ensevelir. Plus tard encore, annexé par l'église, le mont Tombe, la montagne sacrée, tombeau du géant solaire, deviendra le Mont de Saint-Michel, du bel Archange qui n'est peut-être que travestissement, christianisé, du maître originel véritable. Puis Gargantua est transporté par Merlin au royaume d'Arthur dont il défait tous les ennemis. Une tradition enseigne que, plein de jours, il fut conduit par les fées, Morgane et Mélusine, en royaume de féerie, *où il est toujours présent.*

Saisissante rencontre entre le grand Dieu français, Gargantua, avec ses fées, ses monstres, ses métamorphoses, et les compagnons de la Table Ronde (Merlin l'a tiré du sang de Lancelot et de la chair de Genièvre !) poursuivant leur quête de somnambules à travers la forêt où rayonne, mystérieux, le Saint-Graal !

Voici Gargantua, notre Démiurge, muni de ses titres de noblesse cosmique et solaire. Oui, il sera toujours présent. Il devient le maître de notre terroir de France. Le maître? mieux encore : le créateur. C'est un dieu de joie et de lumière, et aussi une sorte de démon tellurique, un architecte de montagnes, un artificier d'eaux. Il vit dans l'intimité des éléments. Il franchit et mesure l'aire gauloise, en enjambées gigantesques, comme fera avec ses

bottes de sept lieues, l'ogre, l'un de ses masques. Avec sa grant jument (le cheval solaire et magique de Merlin). il parcourt notre terre, créant les routes de pèlerinages préchrétiens, les artères du corps français. Il enfonce ses pieds, les arrache du sol, créant ainsi gouffres ou mottes (montagnes) ; les cours d'eau, il les boit, formant des gués, ou il les pisse. Son souvenir est vivant dans les dictons, les légendes de toutes nos provinces. Dontenville, qui établira certainement un jour une carte mythologique de la France, a retrouvé son nom partout : les lieuxdits dérivés de *Gargan*, *Ougre*, *Gayant*, *Belen*, etc... sont innombrables. Les mégalithes qu'il a crachés, les empreintes de ses « dépâtures » (mottes de glaise tombées de ses souliers) couvrent notre sol. Et il y a encore beaucoup de jeunes mères qui dans nos villages disent à leurs enfants : « Si tu n'es pas sage, le Gayant Gargan viendra te chercher ! »

Mais, pour faire une mythologie, direz-vous, un Dieu, si nôtre soit-il, ne suffit pas : il doit régner sur tout un peuple de créatures surnaturelles, demi-dieux, monstres, fées qui le servent et qui, telles les Puissances aux caractères tranchés et pittoresques du panthéon hellénique parentes de Jupiter, sont plus ou moins nées de lui. C'est bien ce que nous suggère, en effet, M. Dontenville, doué comme tout grand mythologue, du double sens de l'unité et de la métamorphose. Ces dieux peuvent être face d'un seul et même Etre. Une seule Puissance rayonnante et créatrice, mais parfois se dédoublant, se retournant contre elle-même, et alors mauvaise et destructrice, se fait sentir, une et innombrable, derrière toutes ces créatures fantastiques, et dans l'influence que celles-ci exercent sur les hommes et les choses. « Une épithète locale ne signifie pas nécessairement un dieu particulier. » Derrière vouivres et dragons propres, sous tel ou tel nom, à des fontaines et des rivières déterminées, il peut n'y avoir qu'une vouivre et qu'un dragon, toujours les mêmes. Sous l'Ogre et la Fée Morgue, ou Morgane, sous le seigneur Belin, sous le mystérieux Hellequin de la « Chasse Arthur », sous les Gargouilles et les Tarasques, les dragons et les dieux-serpents, sous Mélusine et les fées, sous le cheval Bayard il n'y a peut-être que faces d'un Dieu unique, dérivation de ses puissances, souvent contraires, explosion imaginative de son ambivalence. Car les dieux, comme les hommes, sont ambivalents.

Qu'une période de métamorphose assez obscure doive s'intercaler, dans les avatars de notre Dieu national, entre son origine solaire et « belenique » et son incarnation plus proche sous la figure du Gayant Gargantua, cela n'est pas douteux. M. Dontenville y fait fréquemment allusion. Tâchons de décrire cette mythogenèse.

« On peut soupçonner un Gargantua primitif d'avoir été partiellement forme de serpent, d'avoir été le « géant anguipède », mieux encore de s'être transformé complètement, *selon des rites perdus*, de serpent en géant. » Aurait-il, comme les humains, deux existences, l'une diurne et solaire, l'autre nocturne, songeuse et dispersée? Gargantua est serpent et dragon : c'est la chenille.

Il est aussi le héros solaire et cosmique : c'est l'âme, le papillon. C'est le premier que saint Michel a fixé (du sommet du Mont-Tombe) au sol, de la pointe de sa lance ; il était alors, aux yeux intéressés de l'Église, le mal et le démon.

Cette ambivalence se retrouve dans les principales métamorphoses de notre Dieu. Elle va parfois jusqu'au dédoublement. Dans sa très suggestive étude sur la Tarasque et la Gargouille (Gargouille = Gargant), Henri Dontenville nous fait assister à l'épopée des monstres sur la terre de France ; ces dragons, les uns bonasses et paternes, les autres anthropophages, foisonnaient dans les torrents (les *dracs*, gonflés et écumeux, monstres eux-mêmes), où vivaient dans des cavernes comme des sortes d'ermites démoniaques. Ils semblent avoir été les émanations d'une Puissance énorme, qui les dépassait comme un Etre dépasse ses travestissements, et qui se jouait en eux. Si l'on veut bien comprendre les modalités de cette vie mythique, il faut tenir compte du rôle joué par le clergé qui, pendant la christianisation de la Gaule, jeta l'anathème sur ces Calibans (comme celui de Shakespeare plus inoffensifs et poétiques qu'on ne l'imagine), et les transforma en démons. La lutte des évêques contre les dragons (certains d'entre eux étaient spécialisés dans ces entreprises) est fertile en anecdotes naïves et savoureuses. Mais nos dragons? Ce sont, à en croire notre explorateur, des formes du « géant anguipède », du Gargantua primitif à buste humain et à queue de serpent ; c'est l'aspect ténébreux et tellurique du grand Verbe solaire des Gaulois. L'ambiguïté originelle s'y manifeste, et la contradiction se résout dans un dédoublement accidentel qui oppose le bon Gargantua à un monstre — ce monstre étant le dieu lui-même, qui se combat et se vainc, pour la joie des populations terrifiées. Il y a là une sorte de vision panthéiste grandiose, analogue à celle de l'Inde, où Shiva, partout présent dans sa danse cosmique, se crée en même temps qu'il se détruit.

A l'Inde il nous faut penser encore à propos de Mélusine et de la Déesse-mère, lorsque parlant des fées, des serpentes, des vouivres, M. Dontenville se demande si derrière tous ces êtres, il n'y aurait pas un type unique, ne comportant qu'une diversification apparente et si, derrière les fées souvent réduites à trois, ou à une, n'apparaît pas alors « la Vieille », l'unique « Vieille », compagne de l'unique géant-serpent, du Gargantua initial — dont elle serait si j'ose employer ici le terme hindou, la *cakti*. A quelques différences de nuances c'est à peu près le même personnage : masques de cette Déesse-mère mystérieuse dont on a retrouvé une figuration à Chartres près du vieux puits quadrangulaire, et sur laquelle la cathédrale admirable s'est construite. Partout, les puits de Mélusine, où ont bu les songes de France.

Galemelle aussi, la mère de Gargantua, est fée. Et comme elle, Mélusine porte des pierres pour construire les châteaux magiques de la maison de Lusignan. Dames vertes, dames blanches, dames noires, fées martines, dames de malheur, vouivres et guivres avec leur escarboucle au front (l'œil céleste de la théosophie hindoue) sans laquelle elles sont aveugles, parfois ailées, tantôt sirènes,

les fées sont les tentatrices et les protectrices bienveillantes, fata, le Destin, la menue monnaie de la pièce d'or solaire, la providence, sous sa forme féminine, de Gargantua, du grand Démiurge créateur.

Et puisque nous avons parlé du dragon n'oublions pas de rendre son identité véritable au « Jaiant », à ce géant qui figure en diable cornu et que certains dires populaires assimilent à Hellequin, l'être maudit qui conduit la chasse sauvage (prototype de tous les chasseurs maudits), la « chasse du roi Arthur » (pourquoi Arthur? parce que le roi de la légende celtique était aux yeux du clergé le plus abominable des païens), l'être démoniaque qu'accompagne éternellement la meute des chiens de l'enfer. Il faut nous résoudre à reconnaître encore ici notre bon Gargantua, transformé par la haine du clergé en une caricature diabolique, à laquelle, il faut bien le dire, le préparait sa vie obscure de géant-serpent présolaire.

Nous avons tous, enfants, lu l'admirable histoire des *Quatre fils Aymon,* l'un des plus beaux mythes de l'ancienne France, combien plus près de notre cœur et de notre mystérieuse origine, que ce poème carolingien, « étranger », affirme M. Donteville, qu'est *la Chanson de Roland.* Le héros véritable en est le cheval Bayard, éponyme du vieux génie gaulois, ennemi invaincu de Charlemagne. Ce cheval-fée qui vole au-dessus des forêts et des fleuves de France, ne le connaissons-nous pas déjà? N'est-ce pas nouvelle apparence, d'abord du cheval solaire qui, des montagnes de l'Asie, porta jusque chez nous notre Dieu Gargantua avec ses deux parents, puis de la grant jument des chroniques gargantuines? Le « Roman de Maugis » (l'enchanteur Maugis, quelque avatar du vieux Merlin protecteur des quatre frères) nous conte comment le magicien aidé d'Oriande la fée, sa dame par amours, capta le cheval-fée en une île lointaine près d'un cratère qui vomissait les feux de l'enfer, bien qu'il fût gardé par un affreux monstre. Or, qu'est-il dit de cette monture divine? « *Un dragon l'engendra ileuc en un serpent.* » Bayard est un dragon métamorphosé (la phase serpent du Gargantua initial est même indiquée). Reconnaissons encore ici l'une des formes mi-ténébreuse en son origine, mi-animale et solaire en son envol, du grand Dieu que nous aimons. Bien des légendes nous montrent un cheval (Pégase) jaillissant d'une source, ou d'un drac, d'un torrent-dragon, dont bondit le courant et se convulse la crinière d'écume. C'est le Schimmel, le cheval blanc des légendes d'outre-Rhin, la *Blanque jument,* le *Bian cheval* des veillées populaires françaises. Et le grand Etre qui hante notre inconscient collectif a enchanté l'enfance de millions de petits Français en se faisant leur ami et en les emportant sur sa croupe, en compagnie des quatre fils Aymon, à travers le pays de leurs songes.

Il est fort curieux de rechercher les figures de remplacement de Gargantua, que M. H. Donteville étudie sous le nom de « substitutions chrétiennes ». Refoulé, à demi oublié par notre peuple, le « Gayant » sera remplacé par des héros mi-païens, mi-chrétiens admis par l'Église, auxquels le folklore du moyen âge marquera

un attachement naïf et étrange. Ce sont les ombres, les masques du Démiurge. Samson, Goliath, Roland, saint Nicolas, saint Christophe, le Juif Errant, bons athlètes animés d'une Puissance surnaturelle, populaires et divins. Dans tous ces vieux chemineaux qui hantent les chemins de France, reconnaissons-le, lui, l'Unique. Lorsque Sébillot (1) nous déclare qu'à Saint-Cast il a entendu un paysan nommer Gargantua le « Juif Errant », et sa canne, la canne du *Juif Errant Gargantua*, toute une partie de notre folklore s'éclaire ! Et saint Christophe dont les statues géantes se multiplient aux portails de nos cathédrales au moment où se répandent les Chroniques gargantuines, et qui porte l'Enfant-Dieu sur ses épaules comme le Gargantua chemineau au frontispice des *Grandes Chroniques* porte sur sa hotte le globe terrestre !

C'est que notre Gayant fut un colporteur divin, celui qui va semant chansons, effrois, sagesse et lumière ; et l'on ne doit pas s'étonner s'il a régné en souverain sur toute notre littérature et notre imagerie de colportage. Cette littérature et cette imagerie sont immenses et constituent l'une des sources principales où nos folkloristes ne cessent de puiser. Si l'on veut se rendre compte à quel point nos légendes, nos dits, nos chansons, nos soties d'autrefois sont incorporés aux mythes nationaux dont nous reprenons conscience grâce à Henri Dontenville, il faut lire, (et ce sera délice), le beau livre que Roger Dévigne vient de publier *Le Légendaire des Provinces françaises* (2). Nous y retrouverons Jean le Sot (prototype archaïque des simples qui vont vers la vérité, du « chaste fol » de la quête du Graal), Mélusine, Gargantua le cheval Bayard, bien d'autres. Nous y verrons surtout aimer, souffrir, railler, rêver, duper, prier le vieux peuple de France. Nous serons surpris d'y rencontrer ceux que nous avons coudoyés hier dans la rue. On se rend compte en lisant ces merveilles, (toujours entre rire et larmes) que les bonshommes de notre légendaire provincial sont les fils de ceux qui, bien avant le christianisme, ou en même temps que lui, se nourrirent dans leurs songes secrets de ces folles herbes de la Saint-Jean, les beaux mythes de chez nous. Eux seuls. Cette façon unique de se plaindre, de tirer parti de l'existence, d'écouter les suggestions de l'invisible, sans trop y

(1) La librairie Payot vient de publier *Le Folklore Breton*, l'un des travaux les plus importants de P. Sébillot qui aura été, avant Dontenville, un précurseur de la Mythologie française.

(2) Aux « Horizons de France. » On doit appeler l'attention sur l'œuvre entreprise par ces Éditions et sur les résultats obtenus par une pléiade de spécialistes, folkloristes, géographes, voyageurs, artistes d'une indiscutable valeur. Une collection comme « Provinciales » dont chaque monographie étudie en profondeur l'une de nos provinces, et en présente pour ainsi dire une coupe verticale, aux couches superposées : géographie, légendes, histoire, costumes, habitat, traditions, qui recouvre grâce à des images nombreuses, l'aspect pittoresque du pays — en évoquant ainsi toute l'épaisseur vitale, — un tel ensemble est, aujourd'hui, unique. Avec des moyens techniques et scientifiques plus sûrs, les « Horizons de France » continuent l'œuvre d'amour de Michelet.

croire, de désespérer en riant, de veiller à la fois aux fées et à la soupe grasse, de donner en même temps à Dieu et au diable, tout ce fonds immémorial du caractère français, qui fait du Gargantua rabelaisien (prolongé par Pantagruel) avec ses parèdres et ses masques archaïques, le véritable héros de notre peuple, a enrichi et nuancé au cours des âges ces mythes à nul autres semblables. Des histoires comme Jean de la Fève, le bonhomme Misère, Mélusine, les Trocs, ou l'adorable Noël de « la Fille sans mains », vont si loin dans la musique intérieure de notre peuple, dans sa façon de rire et de pleurer le songe de la vie, qu'elles semblent n'avoir jamais été inventées, et qu'elles paraissent nous relier à l'on ne sait quoi d'éternel et d'invisible.

Ce qui frappe lorsqu'on vient, avec M. Dontenville, d'assister aux théophanies du Verbe solaire sur notre vieux sol et à ses métamorphoses, c'est de voir à quel point l'esprit de ces grands mythes demeure dans notre folklore populaire. Allusions subtiles, harmonies, ils sont là nos antiques géants, nos dragons, notre cheval volant, nos fées, dans un couplet de chanson, dans une sotie, dans un récit surnaturel, dans une figure de danse. Tout cela forme un monde unique, qui nous appartient — ou plutôt auquel nous appartenons. M. Roger Dévigne suggère que « peut-être même dès ces impressionnantes peintures d'animaux, que l'on a tendance à croire magiques et qui veillent depuis les temps préhistoriques dans les cavernes de France, les primitifs habitants de notre sol se contaient-ils de fantastiques histoires d'animaux dont rien n'a pu nous garder la trace ; rien — sauf justement des contes très anciens. » Parlant des « Gayants » des cortèges carnavalesques, des fêtes populaires des Flandres, et assimilant justement ces liesses à des rites du printemps, du renouvellement de la vie, il rend bien évident le rappel, sous ces formes gigantesques et bouffonnes, du Dieu solaire, de notre géant Gargantua, démiurge des forces de la Nature. Et dans nos réjouissances populaires (jeux d'enfants, jeux de foules) on retrouve encore parfois l'ultime trace des plus vieux cultes anté-historiques de l'Occident. Fêtes saisonnières, sérénades amoureuses, jeux de musique — bouffets, « Soufflaculs » — descendent, comme des ruisseaux jaseurs dont on ignore qu'ils apportent la fraîcheur et le mystère de la lointaine montagne, de nos mythes originels, préceltiques le plus souvent. Sans doute ils ont fourni, en se mêlant aux croyances populaires chrétiennes, d'étranges syncrétismes, et les saints, nous l'avons vu, servent parfois de masques à nos dieux archaïques. Mais ceux-ci ne se révèlent-ils pas jusque dans les babillages et les drôleries de nos enfants? « Au cours des millénaires, lisons-nous en des pages particulièrement attachantes, le folklore abandonné par les adultes finissait par descendre dans le monde enfantin, comme les laissés pour compte de la vie quotidienne, le trésor disparate de nos greniers finissent, jouets, aux mains des enfants. Un peu comme si la vieille Humanité, jouant les Ma Mère l'Oye, avait fini par dire aux touts petits : « Ces antiques conjurations, ces mots magiques, ces secrets oubliés où tournent les planètes, je n'en ferai plus rien, tu peux t'amuser avec. »

Et de tout ce magasin d'accessoires de sorcellerie, l'enfant a fait des jeux, des danses, des rondes où les astres tournent encore, des formules où les vieux enchantements oraux des âges primitifs finissent en puérils gazouillis, et dans un complexe échafaudage juridique, réglant le prêt, le don, le serment. » Comptines, formulettes, petites imprécations rituelles, (par le Manau, la Carne aquoise, le Troguemann ! par le Marolf, la Barboue, le Farramaouco, le Garragnaou, la Jambe Rouge !), on pense avec le philosophe allemand que « l'homme n'est vraiment sérieux que lorsqu'il joue ». Et de cet immense jeu, comme dans le théâtre d'un autre Shakespeare, tous les personnages, venus de tous les points du temps et de l'espace, se mêlent. Lutins, fées, dragons, saints évêques, sorciers, héros divins de l'Évangile, Reine Pédauque, Hercule et Merlin l'Enchanteur, depuis longtemps, bien avant la Renaissance, la réconciliation de l'antiquité et du christianisme s'était faite, avec bonhomie, dans l'imagination de notre peuple.

Et voici que de ces beaux livres, sur lesquels nous venons de méditer, monte un parfum profond, une rumeur comme celle des cloches de la ville d'Ys, englouties sous les flots, dont les battements se confondent avec ceux de notre cœur. Par un miracle bien rarement accordé aux pauvres « modernes » que nous sommes, nous éprouvons le rafraîchissement de l'état mythique primitif, de cette disposition « aurorale » selon le mot heureux de Mircea Eliade, où les contradictions et les erreurs de l' « histoire » s'abolissent, où sont renouvelées, recréées lumineusement les choses et nous-mêmes — ce que dans une page exquise et profonde M. Dontenville appelle « le don de soi, au delà de la bonté, le baiser des fées. » Et avant de m'éloigner de ce monde si mystérieusement lointain, si proche, je regarde avec crainte autour de moi, et je dis :

— Esprits profonds et légers, vous qu'en fermant les yeux nous entendons chanter dans notre sang, vous que certains nomment démons, et qui fûtes la « part-Dieu » de notre race, vous qui restez fidèles aux cœurs simples et aux plus hauts esprits de chez nous ; que connurent Jeanne la bergère, Marie de France et nos dames conteuses du XVIIe et du XVIIIe siècles ; vous qui jouez entre les pages de Montaigne, de Rabelais, l'épique hagiographe du grand Dieu, vous que Ronsard pourchassait, que Perrault et La Fontaine virent, qui vous esclaffez dans les « cérémonies » de Molière, et qui dans l'esprit de Voltaire, de Diderot, de Fontenelle faites vos farces de lutins ; vous qui au dernier siècle hantiez, comme la reine Mab, le songe des Romantiques dans le temps que notre gayant Balzac, avec ses bottes de sept lieues, visitait terre et ciel ; vous vers qui Nerval, Nodier, Rimbaud m'ont conduit, dont les ombres transparentes glissent dans les harmonies de Berlioz, de Fauré, de Ravel, et qui de vos cercles magiques emprisonnez dans l'infini Musset et Breton, Verlaine et Giraudoux, et mille autres que votre souffle inspire, que deviendrions-nous, amis, si nous vous perdions, où serait cette liberté étrange enviée par le monde, qui ne connaît pas nos secrets?

Vous qui, sachant tout, ne pouvez souffrir ceux qui « savent », tous les pharisiens de la foi et de la raison, vous qui demain peut-être nous sauverez encore, au bord de l'abîme, n'abandonnez jamais notre chair ni notre mémoire, Esprits profonds et légers !

GEORGES BURAUD.

L'ART DE FRANÇOIS MAURIAC

Il n'est pas si fréquent qu'un écrivain vivant voie son œuvre — par le fait encore inachevée — faire l'objet d'une de ces exégèses à la fois savantes et passionnées que n'inspirent, d'ordinaire, que quelques grands morts. C'est ce qui arrive à François Mauriac, lequel s'en explique avec simplicité et émotion dans la brève préface qu'il a écrite pour le remarquable essai que lui consacre Mme Nelly Cormeau (1) et qui donne à ce livre tout son sens, en même temps qu'elle sanctionne son sérieux :

« Tant de ferveur — écrit-il — une soumission si passionnée à l'œuvre aboutit à cette documentation exacte, à ce monument critique qu'un auteur, sans céder à aucune vanité, se réjouit de laisser derrière lui. Tout est possible et même qu'il subsiste quelques êtres, lorsque nous ne serons plus que poussière, pour s'intéresser au vivant que nous fûmes. Le livre de Nelly Cormeau masque à mes yeux l'abîme qui doit nous dévorer tous et dont Renan avait tort d'écrire qu'il est sans nom, puisqu'il s'appelle l'oubli. »

Dans cette revue qui s'honore de compter en François Mauriac son plus vigilant ami (et animateur), l'on se devait, sans plus attendre, d'attirer l'attention sur un parfait modèle de critique *analytique*. Qu'elle étudie les données de la pensée mauriacienne, l'univers romanesque de Mauriac, ses personnages et ses thèmes essentiels, ou les formes de son art, Mme Nelly Cormeau unit toujours la plus scrupuleuse fidélité à l'esprit et à la lettre d'un message dont elle se veut avant tout l'attentive exégète, à une lucidité critique qui démonte tous les ressorts, dévoile tous les arrière-plans (philosophiques, éthiques, religieux, ou simplement humains) d'un art dont la richesse et la complexité ont fait déjà couler beaucoup d'encre. Il n'est pas jusqu'aux opinions, sur cet art, de M. Jean-Paul Sartre, formulées dans un discutable chapitre de *Situations*, dont Mme Nelly Cormeau (qui consacra jadis un autre livre au roman et au théâtre de Sartre : on ne la taxera donc pas de hâtive partialité...) n'entreprenne la réfutation sévère et serrée dans des pages qui ne sont pas les moins attachantes de son ouvrage.

La lecture de celui-ci sera désormais indispensable à qui voudra se faire de l'art et de la pensée mauriaciens une vue complète et

(1) *L'Art de François Mauriac*, éd. Bernard Grasset.

« en profondeur ». Il nous semble que c'est là un suffisant éloge — sinon un commentaire suffisant. Mais le livre de Mme Nelly Cormeau mérite hautement qu'on y revienne. Ce sera fait.

MICHEL DANCRET.

LES MÉSAVENTURES DE PSYCHÉ

La civilisation occidentale, malgré ses soins constants, n'est jamais parvenue à spiritualiser totalement *Psyché*, l'âme. Les théologiens ont beau nous endoctriner en commentant obscurément des textes noirs, les philosophes ont beau essayer de nous enivrer d'une subtile essence de mots, lorsque notre honneur de civilisés cesse d'être sur ses gardes, nous nous sentons aussitôt induits à considérer *Psyché* non comme notre éternel principe vital, mais comme notre double, comme une sorte de compagnon nu ou de corps glorieux qui, à l'instant du trépas, quitte notre enveloppe charnelle pour se perdre dans un océan de lumière liquide.

Nous cherchons à avoir avec notre âme des relations charitables et décentes et lui vouons un culte d'offrandes sans lequel nous nous imaginons qu'elle ne saurait subsister. Nous aimerions que les impérieux motifs de notre culture nous permissent de nourrir pour elle une affection moins hypocrite que cette honteuse dévotion dont nous méprisons les rites. Nous en arrivons à envier ces Vietnamiens et ces Malais dont *Jeanne Cusenier* (1), avec une agréable sécheresse virile, nous décrit les mœurs religieuses. Nous aussi, nous désirerions, narguant toute pudeur apprise, nourrir *Psyché*, la gonfler des sèves nouvelles du printemps, capter sa bienveillance en la gavant de friandises, la réduire au rang d'entremetteuse, si nous entreprenons la conquête de quelque trop cher objet, ou de médecin angélique, si nous souffrons d'une maladie importune. Nous voudrions, en outre, soit persuasion, soit coercition, la mettre à l'école de l'occultisme, afin qu'humectant notre cœur d'une salive céleste, elle apprenne à y faire pousser, champignon mystique, cet œil, dont l'excellent *Frithjof Schuon* (2), anatomiste ingénu, nous décrit, dans un ouvrage recommandable, et les facultés de voyance et les conséquences de celles-là, pour qui, du moins, veut préparer l'avènement de la prochaine race sacerdotale.

Les exemples allégués par *Jeanne Cusenier* et par *Frithjof Schuon* sont tous empruntés à des spéculations orientales. Il semble que *Psyché*, plongée dans l'ambiance trop raisonnable officiellement créée parmi nous par le prétendu miracle grec, s'effarouche et cherche de son mieux à dissimuler sa présence par tous les moyens licites ou interdits. Force est donc d'aller sans cesse, à

(1) SUMANGAT, *l'Ame et son Culte en Indochine et en Indonésie*. Préface de Louis Massignon (Éd. Gallimard).
(2) *L'Œil du Cœur* (Éd. Gallimard).

l'est de la Méditerranée, retrouver sa véritable substance mythique.

Marion Melville (1) a beau nous assurer, dans une narration copieusement documentée et joliment écrite, que les chevaliers de l'Ordre du Temple non seulement respectaient l'orthodoxie chrétienne, mais au besoin la raffinaient, et que l'acte d'accusation que l'on décerna contre eux n'est qu'un tissu de calomnies scélérates, nous ne laissons pas de penser que ces preux équivoques essayèrent de rapporter d'Orient la connaissance des mœurs de *Psyché* à l'Occident qui la laissait dans un superbe oubli. Leur initiative fut jugée un cas digne du feu. On le leur fit bien voir.

Il n'en reste pas moins que, de nos jours encore, les Templiers sont invoqués, dans de nombreuses confréries fermées, toutes les fois qu'il s'agit de rendre pleinement docile au génie de *Psyché* une matière chaotique et rebelle. Si les *Compagnons du Tour de France* (2) éditent le recueil complet de leurs mystères, ils ne peuvent se tenir, tout en observant les conventions d'un scepticisme plus apparent que réel, de rappeler l'origine templière de leurs associations.

Les Templiers auraient recueilli en Palestine cet ensemble si riche et si émouvant de mythes qui a transporté sur un plan fabuleux la construction par Salomon du petit sanctuaire de Jérusalem. Ainsi auraient-ils fourni aux *Compagnons du Tour de France* une sorte de piège poétique dans les rêts dorés duquel prendre *Psyché* pour la contraindre respectueusement à les assister dans leurs travaux, ce qui faisait que ce qu'ils créaient d'une main continuellement informée était, à la lettre, chargé d'âme.

C'est sans doute une étroite complicité de *Psyché* qui doue ceux que l'on appelle les guérisseurs de pouvoirs singuliers. Les modernes passent leur temps à les vanter ou à les dénigrer, mais négligent, d'ordinaire, de définir historiquement les particularités de leur comportement et de leurs méthodes. Or voici que *Marcelle Bouteiller* (3) comble avec agrément et compétence cette lacune. Sur ceux que les campagnes nomment *les panseurs de secret* elle réunit et classe les éléments d'une abondante documentation. Puis, établissant d'ingénieuses et précises comparaisons, elle prouve jusqu'à l'évidence que les sorciers berrichons, par exemple, sont gratifiés des mêmes transmissions initiatiques, respectent les mêmes interdits, célèbrent les mêmes cérémonies particulières, usent des mêmes formules, accomplissent les mêmes gestes, désignent leur successeur de la même façon que les chamans de l'Amérique du Nord : les uns et les autres se réfèrent au fond, semble-t-il, aux mêmes histoires de *Psyché*, mais tandis que celles-ci donnent apertement aux civilisations indiennes leurs assises spirituelles, elles sont considérées par notre rationalisme abstrait comme un rebut qu'il faut abîmer et réduire, puisque l'on ne peut, hélas ! l'éliminer totalement.

(1) *La vie des Templiers* (Éd. Gallimard).
(2) *Compagnonnage*, par Les Compagnons du Tour de France. Présentés par Raoult DAUTRY. Coll. *Présences* (Éd. Plon).
(3) *Chamanisme et Guérison Magique* (Éd. P. U. F.).

Heureusement que les poètes, alertés, veillent à conserver dans nos mornes et silencieuses orgies intérieures la place de *Psyché*. Notre ami *Marcel Schneider*, auquel nulle gentillesse du folklore d'Alsace n'est étrangère, admet comme les autochtones de sa province rhénane que les jumeaux assument un caractère divin, qu'ils possèdent de naissance une innocence adamantine, que l'Inconnaissable, en les façonnant, ne fait pour leur couple prédestiné que la dépense d'une *Psyché* unique, laquelle, d'ailleurs, ne s'engage pas pleinement dans les douces et sensibles chaînes de la chair, mais demeure à demi noyée dans les divines eaux-mères de la mer primitive. Si les jumeaux se trouvent être des deux sexes, ils composent un androgyne mal divisé : non seulement ils sont induits à s'aimer entre eux pour manifester leur surhumaine perfection, mais si quelque créature étrangère les distingue, elle doit, sous peine de commettre une sorte de péché *naturel* nourrir pour l'un et pour l'autre une égale prédilection.

Laurence et Pix, jumeaux mulhousiens orphelins de mère, dont *Marcel Schneider* a l'audace de conter la tragique et candide aventure (1) se livrent à tous les transports réguliers d'une gnose surréelle pour marier leurs moitiés d'âme tandis que leurs corps à peine pubères se cherchent et s'atteignent. Tout favorise leur perpétuel délire. Leur père, Conrard, absorbé dans la contemplation d'une Madone aux yeux baissés dont la main gauche est noire et la dextre, blanche, assiste avec une terreur timide à leur expérience. Leur jardin, une friche, les conduit vers une grotte qui abrite une eau souterraine. Ainsi peu à peu, forts d'on ne sait quelle approbation tacite, se forgent-ils une Ile Fortunée, un Eden primitif où ruisselle, cascade de feuilles et de larmes, la mémoire de leur mère morte. Mais, las ! la mort sous la figure d'une jeune fille au nom baptismal, Rénate, veille. Le frère de celle-ci, Sylvain, aime tour-à-tour Laurence et Pix ; il entrevoit qu'il a une possibilité de salut en devenant l'intermédiaire charnel capable de souder entre elles les deux parts de l'androgyne ; mais, maléficié par sa sœur, il s'affaiblit trop pour persister dans son dessein ; les jumeaux, abandonnés, décident de demander au trépas le principe d'une vraie vie unitive ; ils s'immergent dans le lac souterrain ; devant leurs cadavres mêlés, Conrad comprend.

A son roman, sans analogue, nous semble-t-il, parmi les derniers propos de la librairie française, *Marcel Schneider* assigne des source d'inspiration cathare. Et certes, du point de vue du christianisme occidental, il a raison. Mais le surprendrons-nous si nous lui révélons que dans le récent ouvrage de *Germaine Dieterlen* (2) il trouverait de nombreux textes sur l'origine divine, le mariage des jumeaux et leur relation aux liqueurs cosmiques, qui tendraient à prouver que son étrange et perversement sublime récit porte témoignage sur des mythes psychiques communs à toutes les races humaines?

Remarquons, en terminant, que toutes les Églises Chrétiennes

(1) *La Première Ile* (Éd. Albin Michel).
(2) *Essai sur la Religion Bambara* (Éd. P. U. F.).

se sont donné pour mission de surveiller, voire de réprimer, les incartades de *Psyché*. N'y a-t-il pas quelque tricherie à opposer aux jumeaux terribles, comme représentant du christianisme la basse bigote Émilie, férue d'eau bénite et d'exorcismes? *Marcel Schneider*, qui amasse et fait valoir tant de talents, serait-il, aussi, capable d'imaginer le dialogue qui pourrait s'établir entre la luciférienne Laurence et quelque grand thaumaturge chrétien comme le Saint Curé d'Ars, par exemple?

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

LES ROMANS

CHEVAUX ABANDONNÉS SUR LE CHAMP DE BATAILLE
de Bernard BARBEY.

L'œuvre qu'un romancier publie après des années de silence nous donne de lui la vue la plus juste. Elle nous fournit un témoignage irrécusable sur l'enrichissement que la vie lui a apporté. Il y a loin des romans que Bernard Barbey nous avait donnés avant la guerre *(Le cœur gros, La Maladère, Toute à tous, Le crépuscule du matin)* à ces *Chevaux abandonnés sur le champ de bataille* (1), où nous retrouvons mûri, lourd d'une expérience acquise dans les charges importantes qu'il a assumées, le jeune homme de naguère. Et d'abord, dominant les êtres gracieux et un peu falots dont la sensualité tempérée par la politesse créait les drames estompés de ses premiers livres, un personnage ici apparaît, domine, s'impose : ce général Loch que Bernard Barbey a observé et dont il a fixé les traits avec une délicatesse et une force étonnante. Et puis, ici, il y a une action, un drame devant lequel Bernard Barbey n'a pas reculé. Son défaut était d'esquiver certaines violences : la pudeur des sentiments, l'habitude aussi que nous donne l'usage du monde d'exprimer le moins possible nos passions, de les dissimuler, d'éviter les heurts et les cris l'a beaucoup gêné, il me semble, au début de sa carrière. Il est très vrai que dans la vie des gens bien élevés qui ne s'entendent pas et qui se torturent, il n'y a presque jamais de scènes. Les ménages d'une certaine société se détruisent en silence et il ne s'y échange que les formules de la politesse quotidienne J'ai l'impression que dans *Chevaux abandonnés sur le champ de bataille*, Bernard Barbey s'est enfin débarrassé de la gomme à effacer et de la pierre ponce dont la Haute Société protestante munit au départ ses jeunes écrivains.

(1) Éd. Julliard.

Le drame à quatre personnages qu'il invente ici, constitue le drame parfait : je veux dire celui où la passion de chaque protagoniste décide du destin de tous les autres : la maîtresse du jeune Pierre Boisselot meurt pendant l'exode et c'est précisément du mari de cette jeune femme, le général Loch, que Pierre devient l'aide de camp et c'est leur fille Marie-Claude qu'il épousera. Pour retrouver en elle sa maîtresse morte? Étant romancier moi-même, j'estime qu'un critique qui s'intéresse à un beau livre ne doit rien écrire qui dispense le public de l'acheter et de le lire. Je ne raconterai donc pas les péripéties ni la catastrophe finale telles que Bernard Barbey nous les impose. Il est vrai que je les aurais conçues différemment (un romancier n'est jamais un critique désintéressé parce qu'il refait à sa manière le roman qu'on lui propose, au lieu de le juger) Bernard Barbey s'est d'ailleurs tenu plus près de l'illogisme de la vie que je n'eusse fait moi-même. Il est certain que le suicide de Marie-Claude n'aurait dérouté aucun lecteur, si elle avait ignoré en épousant Pierre Boisselot, qu'il avait été l'amant de sa mère, et si elle l'avait appris en même temps qu'elle découvrait que c'était cette mère et non elle, Marie-Claude, que Pierre tenait dans ses bras. Mais Bernard Barbey a voulu que dès avant son mariage, la jeune fille ait connu ce secret... D'où il suit qu'elle aurait dû toujours avoir présent à l'esprit le risque de cette substitution qu'elle avait délibérément couru. Son suicide en devient, certes, plus mystérieux. Je ne crois pas beaucoup à la raison que nous en donne l'auteur et où le puritanisme originel se trahit à son insu : c'est que la sensualité demeurait l'élément essentiel de leur union, cela demanderait de longs développements. Pour moi, Marie-Claude avertie, depuis ses fiançailles, qu'elle a épousé l'amant de sa mère, et se tuant dans les circonstances que nous décrit Bernard Barbey, se révèle comme une malade qui aurait, à coup sûr, à une certaine heure, trouvé une autre occasion de fuir la vie. Cette fin n'est nullement invraisemblable, mais elle est moins pathétique dans la mesure où nous avons l'impression que d'aucune manière elle n'aurait pu échapper à ce destin.

Les rapports du général Loch et de son gendre, avec cette peur que nous ressentons à chaque instant que le vieillard découvre tout à coup qu'il a été trahi par ce garçon qu'il aime, les menus drames de la cohabitation, l'atmosphère d'un Paris qui se retrouve, au lendemain de la libération et qui recrée grâce aux mêmes cocktails, au même champagne et aux mêmes drogues, l'excitation, la demi-impuissance, cette espèce de néant agité d'un monde dont, à mon âge, l'évocation seule est supportable, ces divers éléments concourent à faire de ces *Chevaux abandonnés sur le champ de bataille,* non seulement un livre très riche et qui tient toutes les promesses que nous avions décelées dans les premiers romans de Bernard Barbey, mais l'un des plus significatifs qui aient paru depuis la libération et qui nous aide le mieux, nous qui sommes les survivants d'une autre époque, à comprendre celle où nous sommes appelés à vieillir et à mourir.

François Mauriac.

MON BON ONCLE LÉAUTAUD DISAIT UN JOUR...

Mon bon oncle Léautaud disait un jour qu'il était bien ennuyeux de critiquer les mauvaises pièces des auteurs aimables qu'il connaissait. Cet ennui n'enlevait rien à sa rigueur. En revanche, quel plaisir d'ouvrir un livre dont on se sent un peu l'auteur parce qu'il est signé d'un ami et parce qu'il touche quelques-unes de ces cordes auxquelles on est sensible (ou plutôt dont on est prisonnier). On se fait des compliments tout à son aise. On est chez soi, on circule entre les lignes comme dans les allées d'un jardin où l'on a été élevé. C'est ce qui m'arrive aujourd'hui avec *la Mauvaise Carte* (1) de Michel Braspart.

Et tout d'abord, je n'aime pas beaucoup le titre ; il fausse l'esprit du roman. C'est l'histoire d'un jeune homme, assassiné par ses parents. Il s'appelait Merlin. Je pense qu'il était de petite taille avec des yeux noirs. Il ne devait pas aimer la politique dans les livres ou dans les discours. Mais pour attirer les jeunes gens dans ses filets, la politique possède un autre visage, elle est la camaraderie, le risque et surtout l'imprudence. Si Merlin est entré dans la Milice, c'est beaucoup pour changer son milieu. Qu'on le veuille ou non, la bourgeoisie parisienne était gaulliste et gaulliste bien souvent d'une façon qui pouvait déplaire à un garçon de vingt ans, lui faire penser qu'un calcul gouvernait toutes ces opinions. Il est normal à cet âge de redouter les projets d'avenir, de se jeter dans l'ivresse du présent. C'est ce que fit Merlin et quand l'heure de la justice sonna, en 1944, ses parents lui expliquèrent qu'il fallait payer. Il s'engagea dans la 1re Armée et fut tué naturellement, dès les premiers jours de sa campagne.

Le roman de Michel Braspart se déroule sur deux plans, car ces événements sont découverts peu à peu par l'ami de Merlin, Valon, qui rentre de captivité. Il découvre son pays, il ne le comprend plus et toute l'aventure de son ami se déroule pour lui à travers une sorte de brume. Le style rapide de l'auteur posait un problème, car le mystère veut parfois plus de lenteur. Cependant la différence des plans, la fausse froideur du narrateur nous amènent bien dans cette atmosphère mystérieuse où deux ans passés font un monde impossible et monstrueux.

Si Michel Braspart avait subi une influence, ce serait l'influence de Cocteau. *Thomas l'imposteur* reste une des figures vivantes de ce temps. On distingue sa silhouette, en filigrane des aventures les plus sombres de notre époque. Ainsi, je le retrouve aux côtés de Merlin, qui semblait pourtant tout le contraire ; mais Thomas et lui ont un violent point de ressemblance : ils se laissent prendre à leurs pièges. Non, ce n'est pas en vain que Michel Braspart admire et connaît depuis si longtemps l'auteur de *Léone*. Il peut parler à son tour de son bon oncle Cocteau.

ROGER NIMIER.

(1) Éd. Albin Michel.

PAUL VALÉRY
ET LA TENTATION ROMANESQUE

Il ne faut pas trop se hâter, je crois, de voir dans le refus valéryen de faire sortir la marquise de chez elle à 5 heures l'expression d'un jugement de valeur porté sur l'art du roman en soi. Au demeurant, chez Valéry lui-même il arrive que la marquise sorte effectivement à 5 heures : ouvrons la *Soirée avec Monsieur Teste : Je ne l'ai jamais vu que la nuit. Une fois dans une sorte de b...; souvent au théâtre. On m'a dit qu'il vivait de médiocres opérations hebdomadaires à la Bourse. Il prenait ses repas dans un petit restaurant de la rue Vivienne...* Voici, ou je me trompe fort, d'indiscutables « clichés » romanesques (au sens, nullement péjoratif, qu'a le mot en photographie). L'art du roman consiste peut-être, pour une bonne part, à insérer de tels instantanés dans ce que les techniciens du cinéma appellent une « continuité », celle-ci apparaissant, l'opération terminée, comme une recréation de la *durée* vitale. C'est à cette entreprise de « montage », de restitution, de recréation du réel vécu, que Valéry se refuse. Plus précisément, telle n'est pas son affaire.

★

Monsieur Teste, à peine et presque évasivement campé ou situé dans un décor tout juste esquissé, nous apparaît bientôt comme la négation même du héros romanesque. Son apparence même demeure imprécise... *Il avait tué la marionnette :* entendez que Monsieur Teste n'a pas de *comportement* défini. En ce qui le concerne, comme aux yeux de son créateur et porte-parole (on sait que, dans cette affaire, l'auteur assume le rôle un peu ambigu qui est celui de Platon auprès de Socrate — ou, pour demeurer sur le plan romanesque, de Waston auprès de Sherlock Holmes), l'événement, « ce qui arrive », et les actes ou les gestes par quoi cela se traduit, n'ont pas d'intérêt *in se*, n'ont de valeur et de signification que par leurs conséquences intellectuelles. Mieux : celles-ci seules existent, détachées de ce qui les a (peut-être) provoquées. L'existence *romanesque* de Monsieur Teste consisterait, pour une bonne part, dans son comportement dans cette « sorte de b... », dans ses opérations boursières, dans ses rapports avec le garçon ou les autres clients du « petit restaurant de la rue Vivienne », dans les circonstances de son mariage avec Madame Émilie Teste et leur commerce quotidien. Valéry le sait bien, qui se pose lui-même ces questions (mais c'est une manière de coquetterie, de défi au lecteur) : *Que devient M. Teste souffrant? Amoureux, comment raisonne-t-il? Peut-il être triste? De quoi aurait-il peur?... Je cherchais. Je maintenais entière l'image de l'homme rigoureux, je tâchais de la faire répondre à mes questions... Elle s'altérait.* Bref, l'auteur s'ingénie à rendre impossible pour le lecteur toute *sympathie* (au sens fort) avec son personnage, cette

identification au héros qui est l'un des premiers ressorts du « charme » romanesque, tel qu'il joue à plein, par exemple, chez un Simenon, authentique romancier celui-là.

M. Teste ne nous inspire aucun *sentiment* d'aucune sorte, et n'en éprouve pas davantage, ou, du moins, nous sont-ils tus. M. Teste n'*existe* pas — comme nous existons, vous et moi, au sein d'une durée particulière, tout empêtrés dans nos petites contingences personnelles. Il se contente d'*être*, pur « en-soi » dirait M. Sartre, hors du temps et des circonstances de sa propre vie. Il est ce *moi pur* que Valéry définit dans *Variété I : Chaque vie particulière possède toutefois, à la profondeur d'un trésor, la permanence fondamentale d'une conscience que rien ne supporte; et, comme l'oreille retrouve et reperd, à travers les vicissitudes de la symphonie, un son grave et continu qui ne cesse jamais d'y résider, mais qui cesse à chaque instant d'être saisi — le moi pur, élément unique et monotone de l'être même dans le monde, retrouvé, reperdu par lui-même, habite éternellement notre sens. Cette profonde note de l'existence domine, dès qu'on l'écoute, toute la complication des conditions et des variétés de l'existence.*

Cette « permanence fondamentale », ce « moi pur », cet « être même », cette « profonde note », mais n'est-ce pas exactement ce dont le Roquentin de *la Nausée* aura, si aiguë — jusqu'à la nausée... — la nostalgie? N'est-ce pas ce dont toute œuvre d'art accomplie nous donne, un instant, la prescience, à la fois, et le désir angoissé — que ce soit, à Bergotte, le « petit pan de mur jaune » de Vermeer, ou, à Roquentin, la mélodie d'un blues nègre, ou, à nous-même, l'andante d'un concerto de Mozart? Mais, nostalgie, nausée, angoisse, désir, M. Teste a dépassé cela aussi. Il a su trouver l'*être*, il s'y est installé. Ce faisant, il a cessé d'être un personnage romanesque.

Et c'est en prenant fait et cause pour lui, en s'identifiant à lui, que Valéry a renoncé à être un romancier.

★

Qu'on ne parle par trop vite de mépris de l' « humain ».

D'abord, il n'est point dit que l'on méprise nécessairement ce que l'on *surmonte*, et c'est même une des vertus les plus hautes de l'homme de pouvoir surmonter sans mépris. Je ne sache pas que Valéry ait jamais renoncé à être le plus « humain » des hommes, ait jamais été fermé à l'humain, si les formes *élémentaires* de celui-ci semblent absentes de ses livres. Je dis « semblent », car elles ne le sont pas toujours ou absolument : il y a tels aveux de ses poèmes, et la très humaine tendresse de Lust pour Faust. Il y a encore tout ce que suggère, par exemple, cette seule phrase du *Robinson* des *Histoires brisées* (1) : *Quoique son île fût déserte, il mit une plume à son chapeau. Il lui semblait par là qu'il créait quelqu'un qui regardât cette plume...*

(1) Éd. Gallimard.

Ensuite, on ne voit pas trop pourquoi l'intelligence — qui, elle aussi, après tout, est « humaine »... — le serait moins (ou plus) que ce qu'on appelle souvent un peu hâtivement le « cœur ». C'est bien vague, le « cœur », cela prête à bien des confusions de mots — et les romanciers, justement, ne sont pas peu impliqués dans cette affaire, qui, par exemple, s'ingénient depuis quelque huit siècles à faire vivre, sous le nom d'*amour*, un assez dérisoire mythe. Écoutez d'ailleurs ce qu'en dit l'auteur d'*Histoires brisées :*

... Mais j'ai eu tort de prononcer ce mot Amour. Il m'est tout simplement odieux. Il mêle tout : un besoin, un divertissement, — une danse animale, — une terrible maladie qui brouille l'esprit et les nerfs, — une idolâtrie avec ses rites, ses superstitions, ses sacrifices, ou une sorte de somnambulisme, avec ses chutes du toit dans la rue. Non, ce mot est trop commode. Et puis ... IL REND SEMBLABLES. Je n'ai jamais pu supporter l'impression de répéter un refrain que tous ont fredonné... Est-ce à dire que Valéry n'ait pas « aimé », ait été incapable de cette sorte d'amour dont il parle? Rien n'est moins sûr. Mais pourquoi, au nom de quoi l'intelligence (dont c'est en somme la fonction naturelle et le privilège) s'interdirait-elle de comprendre et de juger ses propres faiblesses, ses propres défaillances?

Mais aussi : sauf rares exceptions (pensons à Malraux) l'intelligence n'est pas romanesque — ni romancière. Voilà contre quoi Valéry s'est heurté, lorsque d'aventure le désir lui est venu de se faire conteur d'histoires. Il s'est trouvé que les histoires qu'il voulait conter tournaient court, *se brisaient*, oui, dès l'instant — et c'était bientôt fait — qu'il cessait lui-même d'y croire en tant qu'histoires, pour devenir histoires *de l'intelligence.* On s'en rend compte, singulièrement, à lire ces ébauches hachées, dont l'anecdote, le « scénario », se réduit, le plus souvent, à son point de départ — puis la pensée s'égare, ou, plus exactement, se reprend à son propre jeu, et rêve à sa manière, c'est-à-dire se désintéresse de tout ce qui n'est pas elle-même, devenue à la fois sujet et objet. A cet égard, les esquisses du *Robinson* et de *l'Ile Xiphos* sont particulièrement significatives : la part narrative y est ramenée à de vagues indications, une phrase, parfois un mot, qui constituent à peine l'ébauche d'un plan.

★

Sujet — comme un chacun — à la tentation romanesque, Valéry avait à peine à se défendre contre elle : de soi-même son esprit s'y dérobait, y échappait, pour rejoindre sa pente naturelle, l'obsession de *comprendre*, qui sait être et devient vite plus puissante et plus exigeante que toutes les autres. Je verrais volontiers, dans cette inclination sans rémission à la lucidité absolue, à la méditation et au détachement, le mouvement inverse de celui qui porte à et permet l' « engagement », que ce soit celui que nos censeurs de l'intelligence requièrent d'elle comme un devoir (?)

moral et civique, ou simplement celui du romancier se soumettant à ses personnages.

Valéry, écrivain (je ne parle pas de l'homme, dont le comportement ne regardait que lui), était tout le contraire de l'écrivain engagé. Ce n'est certes pas étranger à sa grandeur. Plutôt le vois-je appartenant à la catégorie de ceux que j'appellerais volontiers les écrivains *de salut*, par opposition aux écrivains *d'action*. Je veux dire à l'espèce de ces hommes pour qui le monde réel et le monde actuel, loin de coïncider dans l'espace et dans le temps, sont souvent antinomiques, inconciliables ; et pour qui compte avant tout le premier, le monde de l'esprit et de l'âme, l'univers intérieur, dont l'exploration seule permet à l'homme de donner un sens à son passage dans l'autre. Pour Valéry, ce monde-là se situait, d'emblée, au-delà de l'univers romanesque, qu'il ne condamnait pas, certes, mais dont les arrière-plans seuls lui semblaient dignes de nourrir sa passion intellectuelle, sa quête inlassable de *la vérité la plus profonde de l'homme.*

CLAUDE ELSEN.

LA VIE DES AUTRES
de Ladislas DORMANDI.

La poésie est immobile. Ou si elle bouge, c'est comme l'éclair, à une vitesse qui n'a aucune commune mesure avec ce que nous appelons le temps. Pour le roman, au contraire, le temps existe. On imagine mal un roman dans l'espace ou se déroulant en une seconde. Il s'étend sur des jours, des mois, des années : ces jours, ces mois, ces années, il faut bien les faire sentir. Dans les bons romans, ils se sentent. A la fin du *Rouge et Noir*, Julien Sorel n'est plus ce qu'il était au début. Le père Goriot et le baron Hulot nous apparaissent de plus en plus dévorés, rongés, minés, l'un par sa passion paternelle, l'autre par sa luxure. Palamède de Charlus, si fringant au début, n'est plus, dans *Le Temps retrouvé*, qu'un vieillard gâteux. A de tels changements se mesure l'écoulement du temps.

Cette notion du temps est même si étroitement, si intimement, mêlée à la notion du roman que, pendant longtemps, semble-t-il aucun romancier n'a pensé y voir un problème. On y est venu cependant et des romanciers ont cherché des moyens plus directs et plus sûrs pour nous rendre sensible cet écoulement inexorable. Il y a, par exemple, le procédé que j'appellerais cinématographique, qui consiste à multiplier les indications d'heures et de jours, en cherchant à trouver ainsi l'équivalent de ces images de films où l'on voit une pendule avancer et des feuillets de calendrier avancer. Variante de ce procédé : le simultanéisme qu'emploie Sartre, par exemple, dans son second tome des *Chemins de la Liberté*. Il y a aussi le procédé cher aux romanciers anglais, qui consiste à inter-

caler entre les péripéties majeures d'épaisses tranches d'épisodes insignifiants (tasses de thé, parties de croquet, binage de jardins). Il y a enfin le procédé de Virginia Woolf dans *Mrs. Dalloway*, de Stefan Zweig dans *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, de Roger Martin du Gard dans *la Consultation*, qui consiste à resserrer l'intrigue au point d'en rendre la durée pas trop différente de celle qu'en demande la lecture. En poussant cela à l'absolu, on peut imaginer un roman dont chaque phrase durerait très exactement le temps qu'a pris à se dérouler l'épisode qu'elle décrit.

Or, c'est à peu près à ce résultat qu'arrive Ladislas Dormandi dans son roman *La Vie des Autres* (1). L'histoire commence à l'aube (« Il est à peine cinq heures et demie »). Lorsqu'elle se termine, il est un peu plus de deux heures. Le roman a 430 pages. Faites le compte. A condition de ne pas le lire trop vite, on peut dire que nous nous trouvons ici devant le roman-temps parfait : celui dont la lecture dure exactement le même nombre d'heures que celui qu'il a fallu à son intrigue pour se dérouler.

C'est même ce qui, de prime abord, devrait nous hérisser. Un roman, c'est un roman, ce n'est pas un tour de force. Quant à cette question du temps, elle est très intéressante, bien sûr, à condition cependant de ne pas oublier que l'objet essentiel d'un roman n'est pas là et qu'il est avant tout dans ses personnages. Or voilà l'intérêt de cette *Vie des Autres*. Malgré ses virtuosités, l'auteur ne manque pas un instant à ce qui reste son premier devoir : nous passionner pour ses personnages.

Dieu sait cependant si leur histoire est insignifiante. Une ville s'éveille. Un balayeur municipal commence son travail. Un vieux maniaque prend son petit déjeuner puis va rôder sur le quai de la gare. Un ébéniste fignole une armoire. Sa fille Juliette rêve. Le maire gagne la mairie où il se voit l'objet d'une mise en demeure de la part de deux notables locaux. Juliette va prendre le train pour la ville voisine. Mais elle rencontre le maire. Le maire aime les jolies filles. Il enlève Juliette, l'emmène dans le rapide pour Paris. Voilà. C'est tout. Il n'y a rien d'autre. Le récit cependant nous emporte. Il est vrai que deux autres volumes doivent suivre et qu'on peut donc ne considérer celui-ci que comme une longue introduction. N'empêche, on le voit, cela tient du tour de force mais si bien exécuté et surtout servi par une langue si spontanée et si naturelle qu'on l'oublie.

Et qu'on l'oublierait même davantage si l'auteur n'avait eu l'idée, à mon sens malencontreuse, d'agrémenter son récit de notes de l'auteur. Ce n'est pas qu'elles soient dénuées d'intérêt, loin de là, mais elles n'en rompent pas moins le récit. Pas de roman sans enchantement. Comment subir l'enchantement si l'enchantement à tout bout de champ, intervient pour expliquer ce qu'il a voulu faire et comment il s'y est pris? L'auteur le dit lui-même cependant : « Les intentions ne comptent pas ». Alors, pourquoi nous les développer ?

FÉLICIEN MARCEAU.

(1) Éd. Gallimard.

VIOLENCE ET « CRUAUTÉ MENTALE »

Lorsque, jadis, entre deux soulographies, l' « énorme et délicat » Verlaine se prenait à murmurer :

De la douceur, de la douceur, de la douceur...

il n'exprimait pas seulement un désir de sagesse, de bonheur tranquille et d'amour ; il formulait aussi une règle d'esthétique étonnamment simple et simpliste. Une sorte de disposition d'esprit à la langueur, à la mollesse, pouvait tenir lieu de toute poétique. Elle supprimait l'effort intellectuel, confondait l'intuition avec la première réaction des glandes lacrymales ; elle était le principe de la littérature et son achèvement. Il suffisait de sentir.

Aujourd'hui encore, pour beaucoup d'auteurs, il suffit de sentir. On peut s'en tenir là. Si les glandes inspiratrices ne sont plus exactement les mêmes, ce sont toujours les nerfs qui commandent... Ayant suivi le cours précipité de l'histoire et cédé à l'entraînement des mœurs, le sentiment n'a fait que changer de qualité. Point de nature. Comme jadis le sentiment de la douceur, le sentiment de la violence inspire, explique et va même jusqu'à donner de la valeur à toute une partie de la jeune littérature contemporaine. La violence fait croire au tempérament comme la douceur à la sensibilité. C'est peut-être vrai dans la vie courante, mais la littérature est autre chose que la vie courante. Aux vieillards qui s'indignent par expérience de cette littérature forcenée comme aux jeunes gens qui méprisent *a priori* celle, femmeline, de l'époque « décadente » (oui, déjà...) on a parfois envie de souffler que s'il y a entre leurs générations incompatibilité d'humeur, il ne s'agit vraiment que d'humeur et qu'intellectuellement ils se valent.

Jadis un auteur eût été immanquablement inspiré par la promenade d'un jeune garçon — ni enfant, ni homme — dans un jardin public quasi désert, un soir d'automne. Aujourd'hui M. André Brincourt dont le roman *Le Vert Paradis* (1) débute par cette gageure, y échoue assez nettement, comme il échoue à bien exprimer tout le côté proprement « sentimental » et délicat de son jeune héros, François. Mais qu'apparaisse dans le collège mixte où François est élève, une belle fille (Myriam) démoniaque et innocente, perverse et pure, d'une frénésie et d'une patience également monstrueuses, aussitôt l'auteur se trouve à l'aise et son écriture s'améliore. Il dirige fort bien le tir d'élastiques au moyen desquels Myriam envoie à François des billets obscènes qui le ravissent ; introduit avec habileté le lecteur dans cette cave à la fois réelle et symbolique où il se passe aux heures de récréation des choses tragi-comiques ; et donne à cette histoire

(1) Éd. La Table Ronde.

d'amours enfantines une conclusion absurde et logique digne de la fatalité historique où se complaît le désespoir moderne.

On regrette qu'André Brincourt n'ait qu'à demi réussi ce roman faute d'inspiration pour tout ce qui n'est pas scandale et violence ; on le regrette d'autant plus que le dessein en est ferme.

La séduction de la violence et des formes dévorantes de la vie actuelle, c'est le sujet du roman *De notre envoyé spécial* (1)... dont Paul Bodin, bien connu comme journaliste de grande classe, est l'auteur pressé et désinvolte. La matière de ce livre est une série de reportages effectués à la fin de la guerre dans tous les endroits d'Europe d'où il y avait quelque chose de sensationnel à rapporter : libération des régions françaises de l'Est, arrivée à Buchenwald, exposition sur la place de Milan des cadavres de Mussolini et de sa maîtresse, etc... etc... Le cadre du roman réduit tout cela à des scènes d'actualités qui sont aussi inutiles à l'intrigue du roman qu'elles laissent le lecteur sur sa faim d'images et d'impressions historiques. Paul Bodin gaspille des trésors. Pourquoi avoir ainsi gâché le métier de « reporter »? dira-t-on. C'est justement parce que le « reporter » en écrivant le roman de son existence voudrait en prendre conscience et, faisant retour sur lui-même, n'obéissant qu'à lui-même, lui donner l'unité perdue et peut-être s'efforcer de résoudre pour son propre compte la vieille antinomie du mouvement et du repos. Malheureusement l'ouvrage de Paul Bodin commence par manquer de cette unité désirable n'étant que la superposition constante du roman et du reportage. La cohabitation distincte de ces deux genres en un même livre le rend hybride et artificiel. Il aurait fallu prendre la chose de plus haut, elle en valait la peine. On soupçonne Paul Bodin de ne pas s'être donné cette peine.

Pour l'avoir prise généreusement et sans mesure, M. Jean Hougron a écrit avec *Tu récolteras la tempête* (2) un gros livre, d'un intérêt toujours égal, tonique et amer et qui, parlant moins à l'intellect qu'à l'imagination, apporte à celle-ci le regain de santé dont elle a besoin après tant d'anémie néo-naturaliste ou existentialiste. Une vraie médecine quoi ! chaleureuse et vivante qui, à l'exemple du vin de Baudelaire peut chanter :

A ton fils je rendrai sa force et ses couleurs
Et serai pour ce frêle athlète de la vie
L'huile qui raffermit les muscles des lutteurs.

(Du reste le personnage central est un médecin, Georges Lastin. Et il boit bien.)

S'agit-il bien d'un roman? (Cette question apparaît-elle saugrenue? Mais on la pose par souci critique, sachant que si l'on ne change rien à la substance ou à la qualité d'un ouvrage en

(1) Éd. Corréa.
(2) Éd. Domat.

examinant le nom qu'il se donne, on peut toujours essayer de le comprendre en se référant à des idées qui intéressent la façon même de cet ouvrage et bien souvent lui préexistent — sauf s'il apporte quelque chose de spécifiquement nouveau.) *Tu récolteras la tempête* est plutôt un *épisode* de la crise franco-indochinoise et à ce titre fait partie d'un ensemble. Ce livre ne se suffirait pas à lui-même ; on ne comprendrait pas bien ce que l'auteur y a voulu dire si, le considérant comme un tout, on le sortait de cette vaste perspective. C'est plutôt un *document* imagé et très fortement imagé d'un village indochinois, Takvane, situé à la frontière du Laos et du Siam sur le Mékong où se fait un sérieux trafic d'opium qui constitue une des actions du livre (car il y a plusieurs actions incidentes ou parallèles ; plusieurs portes ouvertes, plusieurs toits soulevés dans les demeures de ces Laotiens, Annamites, Français, Chinois embarqués sur le même bateau, la petite ville qui vogue entre le vent et la tempête.) Aussi bien dois-je corriger ce que j'ai dit plus haut et reconnaître que le personnage principal c'est le village lui-même, c'est Takvane. Le sujet est donc assez rare et le mérite de Jean Hougron est d'en avoir tiré le meilleur parti. Mais il est avantagé par la couleur locale qui est, somme toute, assez extérieure à la littérature, quoiqu'en aient dit les premiers théoriciens du romantisme. Il bénéficie tout au long de son livre de notre ignorance de la vie indochinoise et de notre médiocre imagination de cette contrée. Mais s'il abandonne son imagination à un auteur dont l'art et le style sont très visuels le lecteur conserve toutefois la liberté de son jugement et il en profite pour observer que si on l'emmène sur des sentiers battus — en l'espèce une petite ville de Normandie où Georges Lastin a vécu avant de fuir en Indochine — ce qu'on lui donne à voir à ce moment-là est souvent très banal. Telle est la force et la faiblesse du genre documentaire. Jean Hougron devra s'en soucier selon que son prochain livre se passera aux antipodes ou à Dreux.

L'objectivité apparente et sans doute réelle de *Tu récolteras la tempête* en rend difficile l'interprétation politique à laquelle il serait vain de se refuser sous prétexte de littérature exclusive, celle-ci n'ayant, dans ce livre qu'un rôle de servante docile et robuste — un peu fruste même. Certes, la peinture de certains types de coloniaux est sévère, bien qu'elle soit faite sans intention moralisante. Mais quoi ! on sait bien que la vie coloniale est une vie dure ; qu'on va presque toujours aux colonies pour s'enrichir ; qu'une communauté de civilisations aussi différentes est chose difficile et longue à réaliser, mais qu'elle est possible — souvent par l'intermédiaire de la femme ; que certains types de bourgeois ou d'intellectuels métropolitains tels que les montrent tant de romanciers sont encore pires que les ivrognes et opiomanes de M. Hougron ; qu'enfin et surtout le mal vient de plus haut, de plus loin. Ou bien l'on se trompe complètement sur la pensée de l'auteur ou bien on se refuse à la tenir pour démissionnaire. Il nous paraît, au contraire, qu'elle sort armée et casquée de son livre comme Minerve de la tête de Jupiter. « Et la solution de violence demeurait la seule. Être des conquérants. Ils devraient se

résigner un peu plus chaque jour à n'être que cela, puisqu'ils s'étaient fermé une à une les autres voies par leurs erreurs. »

Violence à l'état sauvage ou violence rationnelle. La littérature n'a-t-elle pas besoin de se dégager un peu — quitte à y revenir — des servitudes de l'événement et de l'obsession de l'histoire? Dans les livres de Mme Ferny-Besson elle effectue ce repliement sur le cœur de l'homme où circule le sang le plus clair et le plus chaud dont elle aime à se nourrir. *Jeanne et Marie* (1) c'est le gynécée où la mère et la fille se déchirent ; où l'amour maternel est dissocié, réduit à la passion primitive du couple qui l'engendra et en fit un monstre. *Sans rire et sans pleurer* (2) — le meilleur de ces deux livres — c'est le foyer d'un peintre, artiste fort intelligent et père de famille tyrannique. C'est peu de dire d'un personnage de roman qu'il est intelligent, encore faut-il le montrer. Mme Ferny-Besson le montre très bien On pense à une sorte de Monsieur Teste qui aurait des enfants, s'en occuperaitet voudrait posséder et fixer leur esprit tout entier comme il possède le sien et comme le peintre fixe les objets, les visages humains sur ses toiles. De là cette *cruauté mentale* pour laquelle Mme Ferny-Besson a un penchant sérieux et adroit. Mais le peintre échoue devant la résistance morale et mentale que lui oppose sa fille sur laquelle il ne peut rien, car elle n'est pas véritablement sa fille (la seule fois où la femme du peintre s'est trouvée hors de la surveillance de son mari, elle s'est fait faire un enfant par un chef d'orchestre...) Là réside l'explication de cette personnalité rebelle. Un peu décevante cette explication du supérieur par l'inférieur, par la génération plutôt que par la vocation. Sans doute est-elle plausible dans la vie. Mais, encore une fois, la littérature n'est pas la vie, elle est d'un ordre supérieur à la vie. Si le cœur humain est son objet de prédilection, qu'elle élève le cœur humain aux régions de l'âme !

JEAN-YVES CHEVALLIER.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

ENCORE LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Est-ce parce qu'il serait entré dès maintenant dans la « littérature morte », comme disent nos jeunes cuistres sacrilèges, qu'on en parle tant? ou parce qu'au contraire il demeure plus vivant que jamais? La seconde raison est la bonne certainement pour un homme qui a entrepris de rassembler une Somme des certitudes et vraisemblances concernant Rousseau. Ce héros est M. Jean Guéhenno. Quatre volumes prévus. Il en est au second. Le premier

(1) Éd. Albin Michel.
(2) Éd. Denoël.

se sous-intitulait *En marge des Confessions*. En achevant de lire le tome II récemment paru, *Jean-Jacques, Roman et vérité* (1), on se sent démangé de dire son mot sur l'entreprise.

Nous voilà déjà certains que M. Guéhenno s'est imposé d'écrire un joli récit. Presque trop joli, il coule, il se boit. Et nous voilà certains également que Jean-Jacques Rousseau devient un peu la créature de son historien qui, faisant route avec lui, ne lui ménage pas les admonestations. Il s'amuse de lui au besoin, il se gonfle même à ses dépens par moments : « Gourmand, elle te faisait des petits plats... » Quelle familiarité !... Mais allons-nous nous plaindre que les deux hommes vivent si intimes l'un avec l'autre? Nous avons des chances d'y gagner et, si je rêve d'une plus complète objectivité, je dois avoir tort.

Le livre se présente comme l'histoire d'une conscience ostentatoire, comme le roman d'une trop hardie sincérité, et ceux qui s'attendaient à ce que le grand-père du peuple fût flatté se voient très attrapés. M. Guéhenno n'a-t-il pas autrefois joué au huron? A Caliban, en tous cas. Mais ce temps-là n'est plus, nous sommes entre vieux civilisés à présent, et si la surprise en est agréable, le pauvre Rousseau en fera les frais. Il va passer un pointilleux examen... Homme de vertu? Carrière difficile, mon ami, on n'est pas facilement le Diogène de son siècle ! Et l'impitoyable professeur a fait avancer son livre sur une crête que drame et comédie bordent étroitement.

Le drame, c'est le solitaire vertueux, mais contraint (notamment par sa maladie aujourd'hui exactement connue), attiré comme dans un traquenard par le monde qui gravitait autour de Mme d'Épinay, et qui le menaça chaque jour de le mettre en contradiction avec lui-même, de l'enfoncer dans des mensonges. M. Guéhenno fait le compte de tout ce qui lui paraît mentir. Comment le pourrait-il sans que la comédie se glisse dans le drame?

Au plus fort de la lutte et de l'imbroglio, quand éclate la grande affaire des amours du plébéien Jean-Jacques avec la jeune comtesse d'Houdetot, le narrateur hisse le pavillon d'une ironie teintée d'insolence. Mais, après tout, il en reste à l'hypothèse et à l'interprétation, il ne pouvait faire autrement : preuves impossibles. Or, une hypothèse différente, une interprétation contraire auraient autant de vraisemblance. Davantage même, je crois. Il ne me semble pas niable que Rousseau a travaillé sans relâche à se créer une robuste conscience (ostentatoire à cause de l'effort accompli) et que c'est elle, non une vertu forcée, qui était engagée à fond dans le combat, malgré l'inquiétant handicap de l'amour malheureux. Et dans la mesure où M. Guéhenno calque la composition de *la Nouvelle Héloïse* sur l'aventure de l'Ermitage, sa façon de voir l'aventure retrécit quelque peu sa compréhension du roman. Il y a eu chez Rousseau, dans sa volonté de reconstruire le bonheur humain, une grandeur qui mérite d'être traitée autrement.

Cela n'empêche d'ailleurs point que M Guéhenno ait réussi à ramener à des proportions raisonnables le prétendu « complot »

(1) Éd. Grasset.

des « amis », monté par l'imagination maniaque de Jean-Jacques. M. Guéhenno, à l'aide d'un filet de souple psychologie, triomphe ici en rétiaire de M. Henri Guillemin. Non, les amis n'étaient pas si noirs, et Jean-Jacques était vraiment trop singulier. Seulement cette singularité même l'a fait se dresser pour la défense d'une spiritualité et dans une attitude dont on est curieux de voir comment M. Guéhenno les traitera dans les volumes qui vont suivre. Mais dans celui-ci, aux pages 100, 101 et 102, on le voit frémir d'aise à évoquer, par le biais du sentiment de la patrie, l'effroyable conception jacobine de la Nation et de l'État, qui sont à la patrie ce que des fossés de forteresse sont à un jardin ou tout au moins des cachots à une cellule de moine.

M. Guéhenno et Jean-Jacques finiront donc peut-être par s'entendre. Pour moi, et jusqu'à nouvel ordre, je réclame le droit à la discrimination dans le caractère de l'homme comme dans ses livres. Il n'exista pas au XVIIIe siècle de personnage plus complexe que Rousseau, d'œuvre plus diverse et quelquefois plus contradictoire que son œuvre. Et l'on nous montre une fois de plus combien le cas est difficile.

Il n'y a pas à en dire autant de Diderot. Mais au sortir des éloquences de Rousseau, quel soulagement, quel plaisir d'entendre la verve allègre de son contemporain ! On comprend la bonne humeur avec laquelle M. Georges May, qui enseigne dans une université du Connecticut, a dessiné *Quatre visages de Denis Diderot* (1). Il connaît l'œuvre, les romans, les essais, les pièces de théâtre, mais c'est surtout la correspondance qui lui a fourni sa toile, ses crayons, ses pinceaux, sa palette. Ainsi outillé, il a esquissé une biographie intellectuelle de son auteur, en considérant tour à tour l'homme, l'encyclopédiste, le philosophe, l'artiste.

Notre rôle, dans cette chronique, consiste à noter ce qu'un livre apporte de nouveau ou de différent. Eh bien, ce livre en bien des pages se lira avec intérêt. C'est le cas, par exemple, du riche chapitre où M. May étudie les années 1760 et suivantes qui par leur pessimisme ont fait transition entre un jeune optimisme systématique et la sagesse sceptique des derniers temps ; mais il ne manque pas d'indiquer que ce pessimisme inattendu fut tout de même sous-jacent dans bien des œuvres des autres années. Diderot appartient, en somme, à une lignée de moralistes.

Le Diderot précurseur de Stendhal, amateur des petits faits vrais, il est là. M. May le peint savoureusement en cinquante pages. Et notant qu'il n'y a pas un seul aspect du monde qui n'ait sa verrue, il fait le recensement des verrues remarquées par Diderot, et reproduites. C'est pourquoi Diderot multipliait les portraits. En recopierai-je un? Physique, pour aller au plus simple. Après une visite des Buffon, il écrit à Sophie Volland : « J'ai vu madame. Elle n'a plus de cou ; son menton a fait la moitié du chemin ; les tétons ont fait l'autre moitié, moyennant quoi ses trois mentons reposent sur deux bons gros oreillers. »

(1) Éd. Boivin.

C'est évidemment dans le détail que notre historien littéraire brille le plus. Il brille. Il veut briller. C'est cela d'ailleurs qui le fait s'exposer et risquer, par exemple en rangeant Diderot dans la descendance philosophique de Montaigne : ce qui, vraiment, ne me semble pas être une évidence.

On s'amusera innocemment au chapitre de « Diderot gastronome ». Dans les premiers volumes de l'*Encyclopédie*, ses recettes de cuisine attendent les curieux, et certes elles ne furent pas étrangères aux goûts personnels du philosophe, car il était gourmand, voire glouton. Que d'indigestions ! Les recettes sont d'une diversité et d'une richesse inouïes. On mangeait bien au XVIIIe siècle ! Toute une colonne pour les différentes manières de préparer les abricots. Autant pour les asperges : confites, cuites au jus, « en petits pois », en ragoût et à l'huile. Sur la préparation de l'agneau, des « culs d'artichaut », des bécassines, du bœuf, de la caille, du brochet, etc... les raffinés consulteraient encore avec profit l'*Encyclopédie*. Mais M. May nous en apprend de belles ! Disons : nous réapprend...

En effet, Diderot gastronome a le plus souvent démarqué un ouvrage célèbre du temps : le *Dictionnaire économique* de Chomel. Les *Mémoires de Trévoux* dénonçaient si implacablement ces plagiats des deux premiers volumes que Diderot fut obligé de les reconnaître, puis d'y mettre modération, enfin de renoncer à parler cuisine... Remarquez que les Jésuites eux-mêmes, dans leur *Dictionnaire*, plagiaient aussi le grand Chomel. Il faut ajouter que Diderot apportait parfois des modifications. Par exemple, Chomel conseille de lier la sauce des « beccasses en salmi » avec un « coulis de bœuf ou de veau », tandis que Diderot veut qu'on la lie « avec le foie et les entrailles de la bécasse »... Dans toute compilation, qu'il y a de jeux de cache-cache !

Et puis, après tant de raffinements, l'*Encyclopédie* se mit à recommander le retour à la nature, et par la même occasion le combat contre le luxe ; elle célébra la vieille cuisine et mit en garde contre la nouvelle. On passait ainsi de Voltaire à Rousseau.

Voilà donc quelques indications sur la manière dont se font souvent les dictionnaires, selon une fatalité à laquelle n'a pas échappé celui du dix-huitième siècle, remarquable dans un petit nombre d'articles, honnête dans les articles sur les métiers, mais forcément médiocre dans l'ensemble encyclopédique.

HENRI CLOUARD.

PORTRAITS DE FEMMES
d'ÉMILE HENRIOT

Qu'elles aient laissé à la postérité un nom ou une œuvre, les femmes dont Émile Henriot a groupé les portraits (1) furent

(1) *Portraits de femmes*. Éd. *Albin Michel*.

d'abord des femmes, et, s'il leur arriva d'écrire sur les sujets les plus divers, si certaines d'entre elles se trouvèrent mêlées à d'importants événements historiques, si le nom de telles d'entre elles se trouve maintenant lié pour nous à une époque particulière, si même quelques-unes ont contribué à définir un *climat*, ce fut, dans presque tous les cas, en fonction de leur féminité et des réactions de celle-ci. Certes, nous connaissions déjà certains de ces portraits, qui figuraient dans *les Livres du second rayon*. Ils s'éclairent ici réciproquement et acquièrent une valeur nouvelle, celle d'une galerie de médaillons dont le temps n'aurait point terni l'éclat. La légende s'est emparée de beaucoup de ces femmes, et l'histoire a fait à quelques-unes une assez mauvaise réputation (encore qu'il soit difficile de parler d'*histoire* à propos de ces biographies plus ou moins romancées qui prolifèrent sous la plume des médiocres). Mais qu'importe ! Elles furent elles-mêmes, et l'historien, comme le critique, n'ont pas à les juger en décernant le blâme ou l'éloge. Précisément, l'un des attraits particuliers du livre d'Émile Henriot réside, semble-t-il, dans le fait que ces portraits ont été réunis *après coup*, qu'ils ont été ciselés au gré de lectures, et qu'aucun désir de systématisation ne les a déparés. *La vraie Héloïse* a pour origine le livre d'Émile Baumann, *Héloïse, l'amante et l'abbesse*, *Jean-Jacques et les femmes* celui de Claude Ferval, *les Sœurs Brontë* celui de Robert de Traz, etc... Il s'agit là, en somme, d'une vue *intimiste* de l'histoire littéraire. Le salon de Ninon de Lenclos, La Champmeslé, Mme du Deffand, Aimée de Coigny (la *jeune captive* de Chénier), Charlotte de Hardenberg, Lucile de Chateaubriand, Mme Verlaine, Marie d'Agoult, Katherine Mansfield, Anna de Noailles, etc... la galerie reste certainement incomplète. Mais pourra-t-elle jamais être complète? Mlle de Saussure, la comtesse Schimmelmann, Helen-Maria Williams, lady Stanhope, Mme Petion, Sarah Andrews, Eugénie de Guérin, Mme Roland, etc... sont absentes. Pour Delphine de Custine, la belle amie de Miranda et de Chateaubriand, et pour la mère de Balzac, Émile Henriot trouverait une belle occasion dans la publication des *Lettres à sa famille*, de Balzac et dans le beau livre de C. Parra-Perez, *Miranda et Madame de Custine*.

Voici quelques mois, M. Didier Merlin publiait, sous le titre *le Voyage indiscret*, une traduction d'extraits de *Doll's House*, de Katherine Mansfield, ce qui, après *Pension allemande*, *Garden-Party*, *la Mouche* et *Félicité*, vient heureusement compléter la traduction de l'œuvre de Katherine Mansfield. Au même moment, M. Roland Merlin présentait *le Drame secret de Katherine Mansfield*. S'il apportait quelques détails intéressants, une version nouvelle de certains faits, il n'amenait certainement pas de nouveaux fidèles à ce qu'il appelle *la chapelle mansfieldienne*. Le seul intérêt de cet ouvrage réside dans le témoignage du Dr Manoukhine, le dernier médecin consulté par Katherine Mansfield, et dans les précisions apportées sur l'origine de *Je ne parle pas français*. Mais il ne s'agit nullement d'un portrait ! Ni d'ailleurs d'une étude psychologique, car on ne peut espérer arriver à la vie par l'assemblage de fiches.

Au contraire, dans chacun des portraits qu'il présente, Émile Henriot laisse les détails à leur vraie place, ne cherche pas à tirer argument de telle ou telle aventure, ou à monter en épingle une liaison particulièrement suggestive. Ici, les détails biographiques éclairent la vie intérieure, complètent l'évocation psychologique sans se substituer à elle, se précisent et se définissent les uns les autres, trouvent leur signification dans l'ensemble d'une personnalité ou d'une époque, et ne prétendent pas expliquer une âme à eux seuls. *Que la vie est merveilleuse dès qu'on se donne à elle,* disait Katherine Mansfield ; *il me semble que le secret de la vie, c'est de l'accepter.* Sans doute cette émotion devant les aspects divers du monde a-t-elle souvent pour corollaire, disent les psychologues, l'instabilité de l'esprit de la femme, ses réticences devant les abstractions et sa dilection à ne voir parfois la course du monde qu'à travers sa propre aventure. Mais pourquoi chercherait-on à faire entrer la vie dans des cadres rigides? Certains auraient fait de Ninon de Lenclos une *femme de lettres* ou une *amoureuse.* Pour Émile Henriot, elle est Ninon de Lenclos, tout simplement, elle continue de plaire et *suscite toutes les indulgences :* elle fut aimée de M. de Coligny, du chevalier de Méré, de M. de Villarceaux, du Grand Condé, etc... elle réunissait dans son salon Molière, Boileau, La Fontaine, Saint-Simon, Bussy-Rabutin, etc... *Acceptons l'image de Ninon, telle que nous l'a laissée son siècle...*

Cette phrase aurait pu figurer en exergue, comme une invitation à cette promenade avec des ombres restées vivantes.

CLAUDE DELMAS.

LA PHILOSOPHIE

JASPERS, NIETZSCHE ET LA PHILOSOPHIE

Il y aurait beaucoup à dire sur la difficulté du dialogue européen. Chaque nation pense à l'intérieur de sa propre culture, sans que la communication dépasse beaucoup le cercle des spécialistes. Ainsi trois des œuvres majeures de notre temps ne sont pas accessibles au public de langue française : *Être et Temps* de Heidegger, la *Dogmatique ecclésiastique* de Karl Barth, la *Philosophie* de Jaspers. Déjà Biran ne connaissait Kant que de seconde main et Bergson a pu ignorer Husserl.

Certes Jaspers n'est pas un inconnu, même en français. Quelques œuvres de lui sont traduites depuis longtemps. Il a trouvé en Jeanne Hersch une introductrice, en Gabriel Marcel, en Dufrenne et Ricœur des commentateurs. Si importants que soient les commentaires, ils donnent le désir de se confronter au texte même, quel que soit l'inconvénient de toute traduction. Nous serions donc tout prêts à nous réjouir parce que l'on nous offre une *Intro-*

duction à la Philosophie (1), récemment publiée par Jaspers, si elle avait réellement correspondu à son titre. Mais je doute un peu qu'elle produise chez le lecteur ce choc que provoque la découverte d'une grande œuvre. Elle expose une philosophie mieux qu'elle n'y introduit.

Il n'est pas douteux qu'un exposé populaire soit assez jaspersien. L'auteur professe en effet que la philosophie n'est pas affaire de technicien, qu'elle tente d'élucider les questions les plus puériles, mais aussi les plus humaines, puisqu'il est de l'homme d'aller candidement au plus décisif, mais au moins soluble : d'où vient le monde? qu'est l'homme? qu'est Dieu? Et le poison du doute s'insinue aussitôt : le philosophe en sait-il là-dessus beaucoup plus que le premier venu? Après quarante ans de réflexion Jaspers tente, en quelques pages, de dire comment il répond et finalement c'est très simple.

Ici je ne sais quel mauvais esprit nous glisse : trop simple. Sciences, religion, philosophie ne demandent qu'à s'accorder et sont mis à leur place avec justice. Jaspers semble se mouvoir au sein d'une évidence rassurante, qui n'admet ni tâtonnements, ni repentir, ni échec. A ce petit livre, tout de sagesse, il manque deux éléments : le mouvement d'une pensée qui se cherche et se trouve, ou ne se trouve pas, et le dialogue avec les autres philosophes, sans lequel il n'y a pas de philosophie. Or ce n'est pas ainsi, triomphant et non militant, que nous aimons à nous représenter Jaspers.

Son point de départ, en effet, n'est-il pas « qu'il est impossible de compter sur quoi que ce soit dans le monde », que chaque situation-limite (il entend par là celle qui, comme la mort, la souffrance, la faute et la lutte, définit la condition humaine) nous révèle un néant béant autour de nous? Dans cette ambiance d'insécurité, philosopher est donc « toujours vaincre le monde, c'est quelque chose d'analogue au salut ». Ainsi la philosophie se présente comme une lutte, pour la conquête de l'être éternel, de l'amour et du repos. De tout cela, le monde ne peut bien entendu rien nous fournir par lui-même, car il n'*est* proprement pas. Il constitue simplement le fond sur lequel tous les objets particuliers se détachent et dont nous ne saurions sortir. Ce caractère informe, Jaspers l'appelle englobant. Parce que nous sommes ainsi englobés, toute réponse à nos questions philosophiques, qui supposerait que nous puissions sortir du monde pour l'envisager comme une totalité, est impossible. Mais ce nihilisme n'est qu'un premier temps qu'il faut traverser pour découvrir, malgré tout, dans l'englobant, l'être même. La tâche est difficile, car il échappe à toutes nos prises : comment saisir ce qui n'a point de forme? Il « s'éclaire à travers la manifestation des objets », il « ne fait que s'annoncer. Nous ne le rencontrons jamais lui-même, mais tout ce que nous rencontrons, nous le rencontrons en lui ».

Cet être évanescent, n'est-ce pas ce qu'on appelle Dieu, ou, comme dit plutôt Jaspers, la transcendance? Elle est dévoilée par

(1) Trad. J. Hersch, Éd. Plon.

tous les objets, toutes les valeurs, qui constituent une sorte de langage chiffré au delà duquel la philosophie tente de nous conduire. Ou mieux, elle nous éveille à la présence de cette transcendance en nous renvoyant, paradoxalement, à notre existence, qui est dans son fond liberté. En d'autres termes, tandis que Sartre nous explique que si nous sommes libres, Dieu ne peut pas exister, c'est au contraire pour Jaspers, parce que ma liberté m'est donnée que je puis le découvrir comme « une présence pour l'existence ». Dieu ne se démontre pas dans un raisonnement de la raison froide, « Dieu est pour moi, dans la mesure où je deviens vraiment moi-même dans la liberté. » Les religions, la révélation chrétienne, sont des chiffres de cette transcendance, des approches de cette « foi philosophique » où Jaspers veut nous entraîner comme à une décision inéluctable.

La philosophie de Jaspers est dans son fond, religieuse. Elle inscrit la foi dans toute expérience humaine poussée loyalement à son terme. Elle accomplit l'homme et répond à son inquiétude. Après nous avoir décrit la misère de notre condition, la philosophie nous accule : il faut accepter que tout est langage de Dieu. Nous sommes conquis, rassurés, éclairés, sauvés.

Pourquoi faut-il qu'un livre si édifiant voisine justement avec ce *Nietzsche* (1), récemment traduit, qui est, lui, du meilleur Jaspers, et nous empêche de nous rendre si facilement. Comment Jaspers a-t-il pu l'accepter pour patron, cet homme troublant qui a marqué au front notre temps de la formule à la fois déchirante et triomphante : « Dieu est mort »? Comment accepter que Dieu se dévoile, si l'on n'a pas d'abord réfuté l'annonce de sa mort? La foi philosophique peut-elle escamoter cela, c'est-à-dire refuser le scandale de sauter au delà de la mort de Dieu et le proclamer vivant, bien qu'il soit mort?

Ce livre est d'abord un excellent ouvrage sur Nietzsche, mais aussi la réflexion passionnée d'un homme en proie à son auteur, qu'il a reçu dans son intimité et qu'il prend corps à corps pour tenter de le vaincre. Rien n'est plus pathétique que ce double effort pour accueillir et pour surmonter. Jaspers proclame que les hommes exceptionnels éclairent et ouvrent à la philosophie, ou comme il préfère dire : au philosopher, de nouveaux chemins. Nietzsche est l'exception, l'incomparable et l'énigmatique. Beaucoup ont essayé de l'interpréter, non parfois sans bonheur, mais en confrontant toutes ces tentatives avec sa compréhension sympathique des textes, Jaspers pense aller plus loin. Entreprise périlleuse, car Nietzsche a tout dit, le oui et le non, sur beaucoup de choses, et il faut situer ces oui et ces non pour atteindre cet esprit toujours fuyant en son vrai centre : « On croit voir Nietzsche, cependant il n'est pas ceci ou cela, mais quelque chose d'autre. » Et ses livres ont avec son existence, comme aussi ceux de Kierkegaard, un rapport si étroit et complexe, qu'il convient toujours de chercher au delà du texte une signification cachée.

Nietzsche est d'abord celui qui a vécu et compris plus intensé-

(1) Éd. Gallimard.

ment que quiconque, son temps, la grande mue de la civilisation occidentale. A ce temps, qui enfante le socialisme, le nationalisme et le racisme, qui découvre l'efficacité technique, la valeur de la science, l'évolution et se tourne peu à peu contre le christianisme, il a bien dit le oui et le non, « il était ce qu'il combattait. » En lui-même, il vit ce nihilisme qu'il démonte sur le plan des doctrines, des valeurs, de l'art et des mœurs, toute cette écume du grand courant vital qu'il appellera volonté de puissance. Mais il n'a pas renoncé, lui le destructeur, à atteindre, au delà du nihilisme, les nouvelles tables, l'homme nouveau et le nouveau philosopher. Ses considérations sont furieusement actuelles dans leur objet et leur diagnostic, inactuelles si l'on songe qu'à l'heure du positivisme, c'est un prophète qu'il propose à son siècle, et qui pis est, un prophète de la mort de Dieu.

Le paradoxe de Jaspers est d'interpréter ce prophète de l' « en deçà », dénonciateur fanatique de tous les « arrière-mondes », en refusant les idées et les solutions qu'il propose, pour l'atteindre dans l'échec qui se révèle à son dernier mot. Échec qui se dévoile dans l'affirmation simultanée du surhomme et du retour éternel des choses : il faut que l'homme soit dépassé, lorsque la terre sera débarrassée du cadavre de Dieu, mais la loi de répétition qui fait renaître toute existence à son tour en un cycle sans fin, nous en interdit l'espérance.

La pire erreur serait donc d'interpréter Nietzsche, enfermé dans le contradictoire, à la manière d'un philosophe. Car pour lui, la philosophie aussi est morte depuis Socrate. Il n'y a plus de systèmes, il ne peut plus y en avoir. L'intelligence n'est qu'un produit de la vie qui se retourne contre elle, une monstruosité biologique. Nietzsche est une vie qui se cherche, et qui doit donc traduire à sa manière, ce qui est, aux yeux de Jaspers, la condition même de toute recherche, son rapport avec une transcendance qu'il ne cesse de nier. En se clôturant dans des idées contestables ou des mythes irrecevables, l'existence nietzchéenne dénonce que mythes et idées ne sont que des chiffres, qu'elle devine sans pouvoir cependant les déchiffrer. C'est par là que cette œuvre agit encore avec puissance alors que rien ne subsiste de ce qu'il croyait, de ce qu'il jugeait être son message positif. « Il y a chez Nietzsche, conclut Jaspers, cet aspect incommunicable d'une philosophie qui n'existe qu'en lui-même, qui parle sans montrer le chemin, qui est sans être un modèle. » Pourtant parfois une phrase, une inflexion, une image, une colère témoignent qu'il y a des profondeurs encore obscures et l'esprit attentif à ces éclairs établit cette communication par le plus intime que Nietzsche a toujours cherchée et qui lui fut toujours refusée.

La grandeur de Nietzsche, et le fait qu'on le lit encore avec fièvre, tiennent sans doute essentiellement à cet écho des abîmes. Ils ont pourtant deux raisons plus facilement exprimables. La première est que l'Occident se persuade avoir épuisé toutes les solutions classiques de ses problèmes. Les cinq ou six réponses que les Grecs ont su donner à l'interrogation métaphysique ont été reprises tant de fois, réadaptées aux découvertes des

divers âges si souvent qu'elles sont aussi épuisées que peut l'être en peinture la reproduction fidèle de la nature. Et bien des considérations d'esthéticiens seraient valables ici. Tout le travail de recherche contemporain se situe, si l'on peut dire, avant le commencement, dans les substructures de l'homme où naissent les problèmes et leurs solutions. L'accent s'est déplacé de la philosophie au philosophe, qui est un tout, et non une pure raison désincarnée. Un monde de passions, de préjugés, d'images, toute une mythologie neuve se découvre peu à peu, qu'il faut maintenant conquérir. Et de ce point de vue, l'effort de Nietzsche contre toutes les duperies de la volonté de puissance reste exemplaire. Aucun n'a poussé si intrépidement jusqu'au bout, dans son effrayante solitude, les conséquences de ses idées.

La seconde raison est qu'il s'incorpore totalement à son œuvre et que nous n'avons soif de rien tant que de cette adhésion parfaite de l'auteur à ce qu'il écrit, ou, comme nous disons, d'authenticité. Ici, Nietzsche a le droit de nous interroger. Si Dieu est mort, pourquoi vivez-vous lâchement comme s'il était vivant? S'il est vivant, pourquoi vivez-vous hypocritement comme s'il était mort? Nul ne doute que ce ne soit la question dernière et notre médiocrité est d'en avoir peur. Nietzsche a parié pour l' « athéisme existentiel », comme dit encore Jaspers. Mais il est resté comme épuisé par cet effort et n'a rien pu bâtir. Peut-on bâtir sur la mort de Dieu? C'est parce qu'il ne le croit pas que le dernier mot de Jaspers à Nietzsche, malgré tout le chemin qu'ils ont pu parcourir ensemble, est un refus. Mais il resterait à interroger Jaspers lui-même sur l'ambiguité de sa transcendance qui n'est peut-être guère plus qu'une direction, comme une troisième dimension métaphysique, même si nous la qualifions de mystique.

Reprochera-t-on à Jaspers d'avoir tiré Nietzsche dans son propre sens? C'est probable. Encore faudrait-il voir que c'est sans doute la méditation de Nietzsche qui a orienté Jaspers. Et celui-ci contesterait, je pense, qu'on puisse parler de Nietzsche « en toute objectivité ». Nietzsche n'est pas encore pure matière historique. Il ne peut être qu'interprété, et par quelqu'un qui ait tenté de revivre son aventure pour retrouver ensuite la sienne propre, éclairée, située et métamorphosée par ce dépaysement. Nietzsche reste encore une épreuve, qu'il convient d'avoir subie et surmontée pour parler aujourd'hui valablement. Le temps présent est impitoyable à la facilité, au compromis. Il nous refuse le loisir des questions oiseuses, comme les fausses assurances des siècles plus heureux. Le crépuscule des idoles ne nous éclaire plus. Tant pis si Nietzsche lui-même s'est laissé séduire par de nouvelles idoles et des utopies trop humaines. Mais c'est à travers lui, quoique contre lui qu'il nous faut récupérer notre liberté enchaînée par trop d'illusions. Jaspers nous en donne ici un exemple, même si son œuvre la plus récente nous laisse l'impression que lui-même se satisfait à trop bon compte. Il est du destin des philosophes de nous atteindre plus par leurs questions que par leurs réponses.

PIERRE BURGELIN.

LE THÉATRE

PASSAGE DU POÈTE

Celui qui rêve se mélange à l'air.
Le Trémandour.

La chance que nous avons d'avoir appris à lire chez des poètes qui ont a peu près l'âge de nos pères nous a depuis longtemps confirmés dans les raisons que nous avions de les aimer et de les défendre jusque dans leur refus d'une réalité sociale chaque jour plus avilissante pour l'homme. Que ce combat se livre en faveur de la beauté et avec les armes du langage n'est pas fait pour nous détourner d'une morale que la poésie contemporaine a plus de chances de faire aboutir que la dérisoire éducation « classique » de l'enseignement officiel.

Mais les professeurs, à quelques rares exceptions près, vivent tellement en dehors de la vie que leur action cesse d'être néfaste dès qu'on a quitté le lycée ou la faculté. Ils délèguent cependant dans la vie des lettres leurs élèves les plus dociles qui peuvent y poursuivre leur besogne de pions. L'action de ces embaumeurs dont Sartre disait qu'ils ne sont rassurés que par les écrivains morts n'est que de courte durée. Elle n'a jamais empêché qu'un beau livre se lise, sinon durant les quelques mois qui suivent sa parution. Pour le théâtre, c'est plus grave. Trois ou quatre critiques suffisent à empêcher qu'une pièce dépasse quelques représentations. Quand il s'agit de jeunes auteurs ou de jeunes compagnies — dont on ignore encore trop la pauvreté et le courage — le mal est irréparable.

Le mal est plus grand encore lorsque ces critiques prétendent juger des œuvres auxquelles une longue suite de préjugés, d'ignorance et surtout d'insensibilité leur interdit d'accéder.

C'est ainsi que, dernièrement, la représentation de *Monsieur Bob'le* par Georges Schéhadé au Théâtre de la Huchette a soulevé la colère (ce mot n'est pas excessif) de la critique qu'il faut bien appeler « officielle » puisqu'elle s'imprime dans les journaux qui ont le plus d'influence sur le public. Il s'agissait d'une œuvre de poète, et jamais le réflexe de haine qui, comme s'en indignait Baudelaire, salue en France l'apparition de toute poésie, ne jouât avec autant de promptitude. Il fallut que les poètes eux-mêmes (André Breton, René Char, Georges Limbour, Benjamin Péret, Henri Pichette, Octavio Paz, Max-Pol Fouchet, etc...) prissent la défense de Georges Schéhadé pour que le public, si mal informé, allât voir par lui-même qu'il s'agissait bien de vraie, d'authentique et de grande poésie, c'est-à-dire capable d'émouvoir plus qu'aucun autre langage humain : le langage même du rêve devenu réalité, de la vraie vie dormante au fond des cœurs.

Il y a longtemps que, dans *les Vases communicants*, André

Breton écrivait : *Le poète à venir surmontera l'idée déprimante du divorce irréparable de l'action et du rêve. Il tendra le fruit magnifique de l'arbre aux racines enchevêtrées et saura persuader ceux qui le goûtent qu'il n'a rien d'amer. Porté par la vague de son temps, il assumera pour la première fois sans détresse la réception et la transmission des appels qui se pressent vers lui du fond des âges.*

Je ne crois pas abuser de la parole d'André Breton en disant que Georges Schéhadé répond en tout point à ces vœux. Il n'est pas jusqu'à « ces appels qui se pressent vers lui du fond des âges » auxquels l'auteur de *Monsieur Bob'le* n'ait répondu. De la poésie du moyen âge aux poètes précieux du début du XVIIe siècle, à Apollinaire, il n'est pas de poèmes que Georges Schéhadé ait répétés, afin de vivre en cette communauté qui l'a doué de ce sens inimitable du langage, qui lui a surtout enseigné — mais ne le savait-il pas en naissant — à porter la poésie au cœur des êtres et des choses qu'il rencontre sur son chemin. Écoutons un de ses poèmes préférés :

La petite fille qui a une toux de montagne
Qui garde l'herbe sur son visage
La mûre des bois n'a pas retrouvé sa trace
L'écho et ses chiens parfumés ne s'en souviennent plus
Je pense qu'elle a dû pâlir dans ses habits
Avant de rejoindre l'envers des arbres
Donnant sa part de nuit au corbeau du sable
L'autre plus douce pour les marécages solitaires
Ainsi dure au printemps la neige des amandes (1).

★

Que fait le théâtre, sinon de résumer le monde? Lorsque ce monde est poésie, soutien perpétuel d'un poème à faire, le poète ne peut en priver la scène. Il n'y a de théâtre que poétique. Tout le reste est mensonge.

On a dit de *Monsieur Bob'le* qu'il était le poète, que le sujet de la merveilleuse pièce de Schéhadé était le passage du poète. Georges Schéhadé n'y avait peut-être pas songé. Pour lui, encore une fois, la réalité n'est pas séparable de la poésie. Si M. Bob'le est poète, le sont aussi les humbles personnages qui l'entourent dans la petite ville de Paola-Scala : le pharmacien, l'instituteur, son domestique Arnold, ses neveux, les jeunes filles et la vieille fille qui, quand vient l'automne, « se fend en deux ». Poète, le Métropolite qui fait agenouiller sur des lacs les candidats aux vertus théologales, leur enseigne que « Dieu est le mot usuel par excellence » et siffle dans sa croix épiscopale pour voir s'ils ont de prompts réflexes religieux. Poète aussi, le messager de M. Bob'le dont l'absence a plongé le village dans l'attente et l'espoir et qui décrit ainsi l'île où il vit :

Ici, les arbres sont habillés de velours, ils sont chauds comme des hommes, le ciel est bleu par lambeaux!... Si vous prenez votre doigt

(1) Extrait de *Poésies*, III. Éd. G. L. M.

et le poussez doucement par la main comme un objet inanimé, vous pouvez faire le tour de la mer. Vous pouvez caresser de votre paume les sables de ces pays... la plaine est frisée de chevaux indiens. Sur un palmier sommeillent des perroquets comme des topazes [...] Plus haut, dans la région de l'air inhabité des montagnes bleues par amour ne servent à personne [...]

Monsieur Bob'le nous enseigne avant tout que la poésie est grâce surnaturelle et que ne peuvent l'entendre que les êtres capables d'amour. Quand M. Bob'le meurt, solitaire, dans un hôpital étranger, réclamé en vain par le commandant du navire dont l'équipage refuse de lever l'ancre sans leur passager miraculeux, un seul personnage, le Médecin, n'est pas touché par la grâce. M. Bob'le, d'ailleurs, se tait devant lui. Ce que le Médecin — c'est-à-dire le faux savant, le pédant dont je parlais au début — prend pour du délire, n'est que le langage secret grâce auquel M. Bob'le — ou même Georges Schéhadé — est parvenu jusqu'au cœur de la vérité humaine, de la beauté et de la bonté, comme en témoigne ce passage :

Alors, le printemps pareil au vitrail d'un pommier... en plusieurs couleurs comme les yeux des biches... Le vert... Le noueux... le bien-aimé... apporte son apparence au jour et à la nuit et jusqu'à la lune! plus belle que les maisons habitées!... Les yeux de la vie s'ouvrent au fond de la terre... Dans les feuilles, les oiseaux en mille morceaux se mordent, la rose est encore serrée dans ses épines... Tout est fol et nu, la fleur et l'eau!... Que celui qui passe dans la plaine s'en souvienne!... Vert, vert jusqu'aux délices... et la transpiration des lacs!

Mais si la pièce de Georges Schéhadé est toute poésie, elle n'est pas tout poème. Les deux passages que j'ai cités, trop brièvement à mon gré, — parmi tant d'autres de la même inspiration — sont comme des sommets de neige fraîche et de soleil parmi un paysage où les plaines et les villages — les éléments prosaïques, si l'on veut — sont aussi librement colorés. Je veux parler de la partie *comique* de la pièce, de ces personnages si fortement dessinés : l'instituteur, le pharmacien, la vieille fille, le Métropolite, et surtout l'infirmier du dernier acte dont beaucoup ne sont pas près d'oublier qu'il les a fait pleurer, non de rire, comme semblerait l'indiquer le début de ma phrase, mais de véritable tristesse ; car, chez Georges Schéhadé, la liberté d'inspiration, l'invention verbale, la joie des images et des mots ne peuvent dissimuler la générosité humaine dont M. Bob'le a comblé les habitants de Paola-Scala.

Bien que Georges Schéhadé, comme tout poète, pense que la poésie est un moyen d'expression supérieur à la musique, il est certain que *Monsieur Bob'le* est construit comme une fugue et que cette savante et naturelle construction a échappé aux critiques. Ceux-là mêmes qui reconnaissaient les « qualités poétiques » de la pièce lui refusaient les mérites de cette qualité dramatique que, pour ma part, j'estime au moins égale à celle du théâtre

élizabéthain ou du théâtre italien du XVIIIe siècle. Mais comme le disait René Char : « Un conducteur d'autobus sentirait cela... » Passons...

Il faut en venir à l'interprétation. Jacques Lemarchand a reproché à Georges Vitaly d'avoir monté cette pièce sur une scène trop petite, de n'avoir pas laissé toute la place à la poésie. Je répondrais seulement, à lui ou à d'autres, que *Monsieur Bob'le* a été écrit en 1939 et que, de tous les metteurs en scène qui étaient décidés à la monter, seul Georges Vitaly a été jusqu'au bout de ses intentions. Nous reverrons sans doute *Monsieur Bob'le* lors qu'il aura un théâtre plus conforme à la richesse de ses moyens — et de ses découvertes.

Il n'en reste pas moins que les décors de Dora Maar, la musique de Maurice Ohana ont servi cette œuvre avec le raffinement dont elle était digne. L'interprétation ne le fut pas moins. Nous savions déjà l'homogénéité de la troupe de Georges Vitaly, où il convient cependant de signaler Jacques Fabbri, Michel Michalon, Monique Delaroche, Lucien Hubert. R.-J. Chauffard a trouvé en M. Bob'le le rôle que sa sensibilité d'acteur attendait. Je ne me sens pas injuste envers les autres en signalant de façon toute particulière un auteur que je ne connaissais pas, Jacques Jouanneau qui, dans deux compositions, égale les plus grands.

★

Encore un mot. *Monsieur Bob'le* est au delà du théâtre. Je garde le souvenir de sa représentation comme le souvenir d'un voyage dont il n'aurait pas fallu revenir. Le livre de la sagesse de Paola-Scala que citent les habitants, *le Trémandour* nous conseille de nous mêler à l'air. C'est que, hors de la vérité de M. Bob'le, on étouffe. On m'entend : je parle de la vérité du poète.

GUY DUMUR.

LE CINÉMA

VINGT ANS APRÈS
OU « A L'OUEST RIEN DE NOUVEAU »

Les vagues de chaleur nous viennent souvent d'Amérique. En cette saison, il nous en arrive de tristes rumeurs. On nous assure que, là-bas, le cinéma ne bénéficie plus, auprès du public, du succès nécessaire à sa vie même. On nous annonce pour nous consoler un retour en force du théâtre. On nous dit que ce double

mouvement gagnera l'Europe. Naturellement, nous noircissons un peu. Mais voici un fait, immédiat : les statistiques enregistrent une baisse de 13 pour 100 dans les recettes des cinémas parisiens pour les premiers mois de l'année. Le public n'a pas toujours tort.

A la lumière de ces indications, les « reprises » auxquelles nous assistons depuis quelque temps prennent une signification exemplaire. Les grandes salles ne font pas souvent à leur public l'honneur de leur passer *la Règle du Jeu;* mais on a revu *la Grande Illusion.* Le cinéma d'essai a obtenu un succès tel avec *A l'ouest rien de nouveau* qu'une salle des boulevards a affiché ce film. *Jeunes Filles en uniforme* soulèvent plus d'étonnement encore et n'auraient pas à craindre d'affronter les Champs-Élysées. Parlerai-je des *Lumières de la ville,* dont les recettes sont constantes? Voilà donc des films et on pourrait en allonger la liste, qui, ayant largement dépassé l'âge de la mode, concurrencent, bien mieux qu'à armes égales, les films qui sortent tout frais des laboratoires. C'est à l'honneur du cinéma, que ses ennemis avaient promis à la destinée la plus brève. Mais cette victoire est menaçante. Qu'avons-nous appris en vingt ans? Nos appareils se sont perfectionnés. Notre camera est plus précise, notre pellicule plus brillante et plus sensible, notre micro plus fidèle, nos techniciens plus savants. Nous sommes mieux équipés. Mais nous ne sommes pas plus agiles. Je me demande si notre équipement n'est pas trop lourd, s'il ne nous écrase pas, si l'admiration que nous lui vouons ne paralyse pas notre cœur. Je me demande si nos réflexes restent bons.

Peut-être nous manquons de courage. *A l'ouest rien de nouveau* n'a pas cette beauté, insolente et évidente, des chefs-d'œuvre. Les fautes, les maladresses n'y manquent pas. La générosité dont il s'inspire, il lui arrive d'être déclamatoire. Mais la dureté âpre de la guerre, elle est là, sur l'écran, et le deuxième conflit mondial n'a pas encore provoqué un film qui s'approche de celui-là. La cruauté de quelques films italiens s'est surtout nourrie de détails, de ce qu'on pourrait appeler les faits divers de la guerre. Ce sont des chroniques, ces films, d'excellents articles de journaux, des instantanés. La guerre, depuis cinq ans, pas une camera n'a osé la regarder en face. On baisse les yeux, on biaise, on contourne le danger. Si on nous montre un champ de bataille, c'est celui d'une guerre de Napoléon III. Ce recul indique de grandes, de sages précautions. Voilà pour la force.

Le spectacle de *Jeunes Filles en uniforme* est plus éloquent encore. On ne peut pas revoir Manuela, ses larmes, ses jeux, on ne peut pas la suivre dans le labyrinthe où l'entraînent trop de passions brûlantes entremêlées à une trop juvénile innocence, sans se demander en quoi le cinéma de 1930 était plus démuni qu'est le nôtre. Il l'était. Pourtant ses faiblesses sont invisibles, compensées par tant d'intelligence, de discrétion, de respect des nuances. Comparé à ce cinéma chargé d'ans, le cinéma nouveau ne lui cède pas toujours le pas. Il s'en faut, heureusement. Nous n'avons pas *tout* perdu. Mais nous n'avons pas gagné. Tout se passe, ici encore, comme si les progrès avaient arrêté le progrès.

Je ne sais trop si c'est la gaucherie formelle, à laquelle semblent nous condamner nos progrès techniques, qui commande notre prudence craintive dans le choix des sujets, ou si, inversement, la timidité de nos scénarios entraîne la maladresse de nos réalisations. Ces influences néfastes s'ajoutent sans doute. A force de nous interroger sur ce qu'est le cinéma, nous risquons d'en perdre l'instinct. Est-il ceci? Est-il cela? La vertu de l'image, ses pouvoirs de suggestion, sont mis en question par le recours immodéré et facile à la bande de son, comme on a vu dans deux films récents aussi distants l'un de l'autre que *Caroline* et que le *Journal*. On se défie du cinéma ; le cinéma en vient à se défier de lui-même, à avoir peur de son ombre. Aujourd'hui, les sujets même d'*A l'ouest rien de nouveau* et de *Jeunes Filles* inquiéteraient les producteurs. Ne nous étonnons pas qu'à quelques exceptions près, les réalisateurs perdent le tour de main.

Mais, dans ces conditions, ne nous étonnons pas davantage que, de son côté, le public perde le goût du cinéma. On se demande, en France surtout, comment étendre un public trop peu nombreux. Il conviendrait d'abord de s'attacher plutôt que de décourager la fidélité de celui dont on dispose. Que réclame ce public? On avait espéré qu'il aurait bon dos, et qu'il voulait des films, des films à tout prix. Tel n'est pas du tout son vœu. On l'espérait routinier, et qu'à son esprit de routine il fallait opposer un esprit de routine à toute épreuve. Ces calculs avares sont en train de se révéler faux.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

FIDELIO PAR L'OPÉRA DE VIENNE

La venue à Paris des musiciens viennois provoque toujours une agitation fébrile, et jusqu'à présent toujours justifiée, chez les mélomanes de tous bords. Quels que soient les goûts et les opinions esthétiques de chacun, chacun est d'ordinaire assuré de trouver sa pâture dans des exécutions qui, depuis des années, laissent des souvenirs inoubliables. La troupe est venue, cette fois encore, avec armes et bagages, c'est-à-dire, machinistes, électriciens, décors, et surtout cette admirable phalange qu'est l'Orchestre Philarmonique de Vienne, avec deux de ses chefs les plus illustres, MM. Karl Böhm et Clemens Krauss.

L'attraction capitale de l'ensemble de ces programmes (*Noces de Figaro*, *Fidelio*, et deux concerts symphoniques) était évidemment la représentation de *Fidelio* que l'on n'avait pas vu en

France depuis plusieurs années. Car *les Noces* ont toujours fait partie des précédentes tournées d'après guerre ; quant aux deux concerts symphoniques, on me permettra de trouver qu'ils ne présentaient qu'un intérêt extrêmement mince, étant consacrés aux œuvres les plus ressassées du répertoire, y compris la *Ve Symphonie,* l'ouverture de *Tannhaeuser* et l'*Inachevée!*...

Est-ce parce que mes souvenirs de *Fidelio* sont trop beaux, avec Bruno Walter, Lotte Lehman, Franz Völker, Germaine Lubin, voire même Georges Jouatte? Cette représentation me laisse déçu. *Fidelio,* on le sait, est un chef-d'œuvre manqué, mais chef-d'œuvre ; on a tout dit à ce sujet. Un chef-d'œuvre réussi sonne et vibre tout seul : voyez le cas de *Carmen* qui bouleverse toujours, même dans une représentation de sous-préfecture. *Fidelio* ne vibre pas et ne sonne pas tout seul. Il faut en faire quelque chose. Il faut y apporter beaucoup : de la part du spectateur d'abord qui doit, ainsi que le disait Reynaldo Hahn, s'efforcer, eu égard au livret, de réveiller au fond de son âme un peu de candeur et de foi, et surtout éviter le scepticisme, la raillerie, bref le parisianisme. De la part des artistes ensuite qui doivent, pour être à la hauteur de la partition de Beethoven, souligner le pathétique et la noblesse d'un argument de mélodrame assez simplet, en dégager les sentiments multiples, l'émotion, la pulsation et les contrastes dramatiques, les oppositions d'obscurité profonde et de lumière intense, d'angoisse et de jubilation, et tout cela — et c'est ce qui est le plus difficile — avec beaucoup de tact, les sujets nobles de ce genre étant toujours guettés par le mauvais goût et le ridicule, surtout s'il s'agit d'un sublime nullement théorique, mais essentiellement humain comme c'est le cas ici.

Or, malgré la qualité d'ensemble de l'exécution, il ne s'est rien passé. A aucun moment l'exaltation ne s'est éveillée, cette exaltation extraordinaire par la simplicité des moyens employés par le génie de Beethoven, cette exaltation qui monte tout au long de l'ouvrage comme une lumière toujours plus intense. Il faut dire que M. Karl Böhm avait commencé par diriger l'ouverture de bien singulière façon ! Mais cela a pu n'être qu'un simple accident. On ne saurait que le louer de la façon dont il a voulu conserver une grande simplicité, une grande sobriété, un grand sérieux de style ; mais cette attitude n'est-elle pas affectée chez lui avec quelque excès, et ne lui interdit-elle pas les accents dramatiques, les contrastes, le mouvement qui sont ici nécessaires?

Il faut dire aussi que la mise en scène actuelle ne prête guère à l'épanouissement de la noble et tragique beauté de l'œuvre : un décor unique — et qui par conséquent dans certains tableaux n'est guère vraisemblable — rétrécit la scène, enlève toute ampleur à ce qui s'y déroule, en particulier lors des interventions des prisonniers, du ministre et de ses soldats, et plus encore dans la sublime apothéose finale.

Deux interprètes, déjà bien connus des Parisiens, sont sans reproche. Il s'agit de Mlle Hilde Gueden qui a fait une Marcelline exquise, naturelle, pleine de charme spontané et gracieux, qui est ravissante ce qui ne gâche rien, dont la technique vocale

st souple et aisée, et dont le timbre est merveilleux encore qu'il laisse parfois un peu couvrir par l'orchestre : mais la faute ne eut lui en être imputée, non plus qu'à M. Karl Böhm, car on ait que l'écriture vocale de Beethoven ne va pas toujours sans aucheries, et que son instrumentation n'est pas un modèle de mpidité. En second lieu M. Ludwig Weber, qui fut, ces derières années, un admirable roi Marke, un terrifiant Commaneur, ainsi que Hagen et Hunding, et qui est ici un excellent locco : sa voix est d'une beauté, d'une plénitude, d'une richesse eu communes ; et il est au surplus un comédien qui a du goût t de la présence.

La Léonore était pour nous une nouvelle venue : Christel Goltz. lle n'a pas les généreux attributs physiques dont sont habituelement pourvues les titulaires de ce rôle, et sa silhouette atténue invraisemblance, ordinairement hurlante, du travesti. Sa voix on plus n'a pas le volume d'une Léonore traditionnelle : elle est olie, surtout dans le médium, mais elle n'a pas l'emportement, a flamme lyrique, bref le gabarit de l'emploi, non plus d'ailleurs ue la constante justesse que l'on souhaiterait. Elle a de l'émoion, du pathétique, c'est une comédienne intelligente, qui semble ouloir réagir contre les poncifs habituels du jeu d'opéra ; elle 'efforce d'être naturelle, presque réaliste : c'est bien, mais on ui conseillera cependant « d'en faire un peu moins ».

Florestan est M. Torsten Ralf. Il a un style excellent, de belles ouleurs chaudes dans le timbre, mais sa voix dans l'ensemble nanque aussi un peu d'ampleur et de vaillance.

MM. Alfred Poell (don Fernando), Josef Herrmann (don Pizarro) t Erich Majkut (Jacquino) sont tous trois satisfaisants dans ces ôles un peu ingrats.

Tout cela est de bonne qualité, sans plus : une très bonne repréentation de province en pays germanique. Mais quel malheur que la flamme n'ait pas jailli !

Claude Rostand.

NOTE DE LECTURE :

Richard Strauss et Romain Rolland, Correspondance, Fragments le Journal. (Albin Michel, édit.).

Dans le cadre de la série de documents publiés sous le titre de *Cahiers Romain Rolland*, on nous présente aujourd'hui, précédées l'un excellent avant-propos de M. Gustave Samazeuilh, la corespondance de l'écrivain de *Jean-Christophe* avec le compositeur du *Rosenkavalier*, ainsi que quelques pages du journal intime de Romain Rolland se référant à ses rapports avec le musicien.

Abstraction faite des déchets que l'on retrouve dans toutes les correspondances célèbres, l'ensemble de ces lettres (1899-1924), présente un double intérêt. En premier lieu, nous assistons à l'évolution, au développement de cette amitié réciproquement admirative entre deux hommes également orgueilleux, justement

certains de leurs génies respectifs, mais aussi peu portés l'un que l'autre à se céder mutuellement le pas, sur le plan des opinions et des idées, et, de même, aussi peu portés l'un que l'autre à dissimuler ou à envelopper ces opinions et ces idées sous de prudentes fleurs de rhétorique. Ce qui frappe, en effet, dans ces rapports entre ce saint laïque qu'est l'écrivain et le héros germanique qu'est le compositeur, c'est, de part et d'autre une franchise des plus farouches. Et c'est cette attitude durcie dans la franchise qui, en dépit d'inexplicables contradictions du fait de Richard Strauss et plus encore de Romain Rolland, semble avoir permis la consolidation d'une amitié se resserrant sans cesse et s'élevant très haut malgré des divergences de goûts et de vies parfois totales, malgré la brusquerie de chacun des deux correspondants — malgré, aussi, des circonstances historiques assez délicates, en particulier les années de guerre 14-18. C'est ainsi qu'en février 1917, Romain Rolland écrit à Strauss : « ... J'aurais voulu vous dire qu'en cette terrible époque où les esprits d'Europe délirent et s'entredéchirent comme des chiens enragés, je me sens plus près que jamais des très rares amis restés libres des folies du troupeau, dans la sérénité de l'art éternel. Combien j'aurais souhaité de connaître vos pensées, de savoir votre situation exacte d'esprit parmi vos compatriotes ! Je ne puis que l'imaginer, mais je ne sais si je vois juste... » Et Strauss répond : « J'ai toujours souhaité que des hommes tels que vous puissent, par une enquête personnelle en pays ennemi, assurer la poursuite de leur travail de justice et de vérité sur une base solide et plus convaincante. N'en auriez-vous pas envie? » Ce sont là des paroles qui, faites de confiance et de doute à la fois, donnent la mesure de l'élévation de ces deux grands esprits.

La seconde source d'intérêt est d'ordre strictement technique. D'abord, curiosité de Richard Strauss vis-à-vis de la jeune école française, d'Indy, Dukas, Magnard etc..., de part et d'autre des considérations sur la musique à programme, sur l'opportunité de publier des programmes précis, et surtout des précisions essentielles sur la façon de penser de Strauss en ce domaine ; enfin, des considérations très poussées sur la prosodie musicale, l'accentuation si subtile des mots français, l'emploi et la valeur des *e* muets, tout cela à propos de l'établissement de la version française de *Salomé* à laquelle Romain Rolland contribua largement et fort pertinemment. Strauss pâlit sur la déclamation si particulière de *Pelléas* qu'il étudie alors en détail : « Encore une fois, je demande pourquoi le Français chante-t-il autrement qu'il ne parle? » s'écrie-t-il. Et le ton monte ; dans sa réponse, Romain Rolland lui dit, en substance, et fort crûment : « Qu'en savez-vous? Rien ! à mon avis ! » Et il ajoute : « Vous êtes trop orgueilleux en ce moment en Allemagne. Vous croyez tout comprendre et vous ne vous donnez aucune peine pour comprendre. Tant pis pour vous !... » Et chacun ensuite de s'excuser de la vivacité de ses propos, de la sévérité de ses jugements, chacun bien décidé d'ailleurs à n'en rien réviser... On assiste enfin à ce travail très difficile pour Strauss de prosodier sur sa rythmique musicale originale

le texte original de la *Salomé* de Wilde (qui est en français, mais d'un français terriblement littéraire, parfois gauche, voire incorrect). Et à ce titre, le document le plus intéressant de l'ouvrage est sans doute la reproduction en fac-similé de la longue lettre dans laquelle Romain Rolland envoie à Strauss ses corrections, page par page, de la version française de *Salomé*.

Voici un ouvrage qui vient fort à point enrichir la bibliographie, en réalité assez pauvre, pour ce qui est de notre langue, de ces deux grands artistes.

C. R.

LA VIE COMME ELLE VIENT

LES PRISONS CÉLÈBRES

Je me souviens, enfant, d'avoir fait mes délices d'une série de volumes sombres, ornés de gravures sur acier, représentant des donjons, des souterrains, des escaliers se perdant dans les entrailles du sol, et des alvéoles de pierre obliquement éclairées d'un reflet lointain de jour ou d'un plus proche reflet de lanterne sourde. Riches en évasions de toute sorte, au propre comme au figuré, ces volumes s'intitulaient, si je ne m'abuse : *Les Prisons célèbres*, et apportaient aux récits historiques dont j'avais la tête toute farcie, le complément mélodramatique — cet acide de la mémoire — qui fixe pour toujours ce que sans lui on eût oublié.

Il n'entrait aucun sadisme dans mon cas, d'abord parce que le drame de l'incarcération échappe à l'enfance, et aussi parce que le pittoresque du décor supplantait la tragédie humaine. Enfin, l'exceptionnel destin des incarcérés rejoignait magiquement la chaîne scellée dans le mur, le cruchon et la boule de pain, la pitié des araignées et la familiarité des souris. L'auteur des *Prisons célèbres* devait céder au même attrait pour l'accessoire, car, avec le recul de la mémoire, il me semble qu'il faisait bonne mesure de souris, d'araignées, de lanternes sourdes, et de barreaux. Plus tard, avec la conscience de ce que représente la liberté, la prison (à commencer par « la prison célèbre ») m'apparut dans la plénitude de son horreur. Et quand je visitai le Spielberg, j'eus froid, d'un froid qui n'était pas seulement le froid des profondeurs, et qui devint pire encore lorsque remontant des cellules atroces, je suivis ce long couloir au terme duquel on montrait à un prisonnier, faussement libéré, une campagne verte, riante, ensoleillée, riche de toutes les splendeurs de l'air et de l'espace. Il suffisait de franchir le seuil d'une porte ouverte. A l'instant où il se jetait, ébloui, vers ce mirage, une trappe s'ouvrait sous ses pas, le précipitait dans un cachot plus ténébreux encore que celui dont on l'avait

extrait. Ces attentats à la condition humaine, ces supplices par l'espérance après ceux de la solitude et de l'obscurité, c'étaient jeux de princes, dans lesquels, par la suite, leurs sujets ont excellé. Car on n'a encore appris à personne qu'il n'est de revanche sur l'infamie que la pitié. A douze ans on ne va pas si loin. D'ailleurs, j'arrosais copieusement de mes larmes Arthur de Bretagne, Charles d'Orléans, les enfants d'Edouard, Marie Stuart et Boswell, Fouquet, Louis XVII et Silvio Pellico. Mais surtout le Masque de Fer.

C'est qu'il était une énigme encore, celui-là ! Une énigme que je me croyais amenée à déchiffrer, non pas en consultant des archives, mais en récrivant l'Histoire, ce qui me paraissait plus élégant, plus pittoresque, et plus décoratif. La vie, cette leçon de choses, m'éloigna du Masque de Fer. Je ne me doutais certes pas que j'allais le retrouver au Salon des Arts Ménagers. Ni que sa prison « reconstituée » ferait partie de cette série d'intérieurs, attribués par des décorateurs illustres, à la vie de quelques personnages d'autrefois et de quelques personnages de roman.

Leurs prisons.

Sans barreaux, toutes portes ou fenêtres ouvertes, la pièce où l'on choisit de vivre est toujours une manière de prison. C'est là où l'on s'enferme à l'abri des intrusions et retranché du courant des événements. C'est là où l'on macère dans le silence, la méditation, le souvenir. Et les décorateurs l'ont compris, dans leur synthèse adroite et souvent inspirée de ce que fut le cadre de certaines destinées hors série. Le cabinet de travail de Joseph Balsamo avec ses étranges objets magiques : sphères de cristal, poupées d'envoûtement, squelettes d'ivoire, cornues, alambics, et pyramides ; la chambre « mixte » si l'on peut dire, du chevalier d'Éon, moitié jupons, moitié rapières ; le salon de la Dame aux Camélias, ou d'Adrienne Lecouvreur, ou de Bella ; l'antichambre de M. de Tréville...

On s'arrête, on réfléchit, on s'émeut. L'imaginaire que l'on met dans ses meubles devient une réalité. Cette mince, très mince paroi de verre qui nous sépare du personnage inventé, s'abolit par la vertu d'un tabouret, d'un coffret, d'un rideau, d'une robe jetée sur une chaise longue, d'un miroir, d'une paire de bottes, d'un flacon, d'une corbeille, d'un gant. Mais après tout, si l'on y réfléchit, ils ont presque tous vécu, ces êtres saisis et retouchés par une intelligence créatrice. Éon, Adrienne, Marguerite Gauthier, Cagliostro, Tréville... et nous pouvons être assurés que Bella, que Mme de Merteuil, que Manon Lescaut possédèrent, avant de passer dans le domaine de la fiction, les traits, les formes, la chaleur de la vie. Et le Masque de Fer lui aussi, vécut. Agent secret italien, embelli de légendes aux ombres amplifiées, assez redoutable cependant pour que le roi lui infligeât deux prisons. Une citadelle pour son corps ; et pour son visage l'horrible anonymat d'un masque. Cela dit, dans l'imagination de Dumas, la prison ne manquait ni de dignité, ni de confort, ni même d'une

sépulcrale opulence de nègres porteurs de torches, de velours de Gênes sur les tables, de livres d'heures sur les velours de Gênes, bref de tout ce qui peut pour un prince, si prince il y a, dissimuler que la pierre est pierre inflexiblement, et l'espace vital restreint à l'aire la plus étroite. Tant de pas dans un sens, tant de pas dans un autre, les uns aboutissant à une porte bardée de fer et close, les autres à un œil de bœuf ouvert sur le néant.

Prison marine.

Il se peut que Sainte-Hélène, petite île, ait semblé aux yeux britanniques, la plus amène des prisons, parce que dénuée de grilles. Tel est l'avantage d'une île. Choisissez la à bonne distance de toute terre ferme et hors des routes navigables. Prenez la de climat discrètement malsain. Ornez-la d'une résidence d'un bon style colonial, mais de dimensions au-dessous du confort et de la commodité. Entourez la résidence d'un jardin étriqué par la maussaderie des éléments et la nature du sol, et plantez devant, en faction, un garde-chiourme à figure de gentleman : en un mot, remplacez les clefs par la mesquinerie et les écrous par la bassesse, et votre époque vous absout en attendant que la postérité reprenne l'affaire en main.

Sainte-Hélène occupe une vitrine et un peu plus, dans l'Exposition : *Napoléon et sa famille*, aux Invalides. Cette exposition, une des plus émouvantes que l'on puisse visiter, présente l'intérêt de condenser dans un espace relativement restreint, une vie, une épopée, une légende, un style, une législation, une cellule familiale et le point culminant de la gloire française. Il s'en dégage aussi, à l'ombre des trophées d'Austerlitz dont le vent des voûtes agite faiblement les soies loqueteuses, la philosophie des grands destins, et un grand destin ne prend son sens et son relief que dans l'adversité. De la fulgurante ascension de l'Empereur et de sa déplorable fin, nous croyons tout savoir parce que, Napoléon, figure essentiellement populaire, passa immédiatement dans le domaine de l'imagerie.

Mais il en est de Napoléon comme de Balzac. Il y a toujours quelque chose de nouveau à découvrir. Il y a pour Napoléon quelque chose à découvrir par delà le petit chapeau et la redingote grise, les aigles et les abeilles. Il y a tous ces liens qui le reliaient aux siens, qui tissaient autour de lui un réseau palpitant et humain. Il y a tous ces objets, témoins d'échange et d'usage, et l'infini des accessoires dont s'entoure, modestes ou glorieux, une existence. Il y a l'anneau de mariage : un diamant et un saphir ; si discrets en regard de ce qu'exige le luxe moderne. Il y a l'usure du vêtement, la finesse du pied (les chaussons du sacre sont presque à la mesure d'un pied de femme), il y a la montre qui marqua l'heure du fameux « Attaquez » de Rivoli, et la plume et l'encrier de l'abdication. Il y a les épées de Marengo et d'Austerlitz, et l'épée dite « aux camées », et les insignes et les ordres, et il y a le fauteuil du Bellérophon. Il y a autour du roi de Rome, le frémissement de l'idolâtrie paternelle : les portraits de l'enfant, le marbre charmant

de Canova, et les pathétiques jouets militaires : le sabre minuscule, le petit tambour et le petit clairon. Il y a, face à face, Joséphine et Marie-Louise, et les blanches robes sans corsages, à peine plus compliquées que des chemises et moins chastes. Il y a Madame Mère, prudente au sein de sa couvée de rois, et les sœurs turbulentes, et le panache de Murat, jet d'eau d'aigrettes retombant en une écume de plumes d'autruches. Et les miniatures qu'Hortense peignait d'elle-même avec une complaisance de femme jolie, désœuvrée, malheureuse, qui se voyait tantôt en amazone et tantôt en Flore. Ici parmi de flottantes écharpes bleues, et là sous un chapeau de roses. Il y a Hortense et ses élégants enfants, dans des paysages de jardins et d'urnes, et il y a tous les colifichets, tous les bibelots de tous les jours. Un fragment de chaîne de montre, une tasse, une cravate, les grandes jumelles de campagne et les petites jumelles, les nécessaires de toilette et les écritoires, et à côté de l'habit du premier consul, en velours « confiture d'abricot » lourdement brodé d'or, les collets d'apparat, ponceau et améthyste, les uniformes de campagne, décolorés, tachés, usés... Rois de Westphalie, d'Espagne, de Hollande, les « frères » peints par Gérard regardent de haut les vitrines où dort une argenterie incomplète. De celle de Sainte-Hélène, il ne reste, par les soins d'Hudson Lowe, que les aigles qui en sommaient les pièces principales. Les tabatières subsistent entourant celle que Louis XVIII abandonna sur une table des Tuileries, dans son départ précipité.

Peu de richesse dans tout cela au sens ou nous l'entendons, mais une vigueur, une qualité, mais un style, mais cette empreinte qui sert encore aujourd'hui de référence pour tout ce qui est fort, stable, classique ; mais tout ce qui oblige à penser que l'homme des guerres était aussi l'homme des codes et des décrets, un constructeur, et un législateur. Un homme qui de son rocher, assis sur la petite chaise pliante en fer dont le dossier et le siège de velours nacarat sont tout usés, voyait sans doute plus loin que les champs de bataille, un horizon de cité antique à l'ombre de Plutarque.

Tout au bout de la longue galerie poussiéreuse, éventée, tout en bas de l'escalier d'honneur auquel on s'applique à éviter le déshonneur d'un balai, Napoléon repose dans son admirable tombeau. Dans la salle d'honneur consacrée à l'Exposition, il vit. On le voit, on le touche, on l'entend respirer. On perçoit sa main péremptoire sur le parchemin, sur la carte. On entend le grincement de la plume d'oie, le martèlement du pied nerveux. L'impérieuse, l'impériale vie de ce mort que Sainte-Hélène n'a pas tué, proclame que pour de tels hommes, par delà la futilité de la haine, il n'y a pas de prison.

Germaine Beaumont.

LEXIQUE

Minimum : Sa recherche n'appartient qu'aux raffinés. C'en fut un, ce jardinier chinois, qui détruisit tous les plants d'une variété nouvelle de fleur, excepté un seul, pour faire connaître cette fleur à son maître.

Détour : Le chemin le plus sûr, le moins pénible et le plus rapide, même. Le paysagiste Chang Ch'ao conseille de faire venir les oiseaux en plantant des arbres, les cigales en plantant des saules, les papillons en faisant pousser des fleurs, les nuages en approchant les rochers, la pluie en plantant des bananiers.

Lumière : Je ne vois à peu près rien devant moi, mais je ne peux pas renoncer à voir.

Absurde : Deux choses différentes : l'absurde et l'incompréhensible. Que le monde soit absurde aux yeux de l'homme (mort, souffrances imméritées) ne signifie pas qu'il soit incompréhensible.

« La chose la plus incompréhensible du monde, c'est que le monde est compréhensible. » (Einstein).

Société : Gœthe a raison :

« Quant aux hommes qui n'ont pas votre nature et avec lesquels vous n'avez rien à faire, imitez-moi : ne perdez pas une minute avec eux. »

Calet aussi :

« Ce qui rend les voyages à peu près inutiles, c'est que l'on se déplace toujours avec soi... Où que l'on se trouve, on n'est jamais seul. »

Il ne reste plus alors personne.

Style : « Sauter les idées intermédiaires, c'est tout le secret de bien écrire. » (Montesquieu).

D'où l'intérêt d'un lexique.

Compassion : Quand vos amis se plaignent de leur situation devant vous, c'est qu'ils ne veulent pas, par délicatesse, vous faire sentir la disproportion de leur situation avec la vôtre.

Exactitude : Ce n'est pas une vertu intellectuelle ni bureaucratique.

« Où vont les chiens, dites-vous, hommes peu attentifs? Ils vont à leurs affaires... Et ils sont tous très exacts, sans carnets, sans notes et sans portefeuilles. » (Baudelaire).

Confiteor : « Nos doutes sont des traîtres. Ils nous font perdre tout le bien que nous pourrions gagner, en nous empêchant de tenter la chance. » (*Mesure pour mesure*, acte I).

Masque : Employer un minimum de moyens :

« C'est ainsi que la sagesse souhaite de paraître plus éclatante

en se dépréciant, comme ces masques noirs qui proclament dix fois plus fort la beauté qu'ils cachent qu'elle ne pourrait le faire toute seule au grand jour. » (*Mesure pour mesure*, acte II).

S'adresser au minimum de personnes :

« *Sage es niemand, nur den Weisen!* » (Gœthe).

Ne le dis à personne qu'aux sages !

Détour : Minimiser ses moyens :

Plutarque écrit d'Alcibiade :

« On dit même que, comme il parlait un peu gras, ce bégaiement donnait au son de sa voix un agrément merveilleux, et jetait dans tous ses discours une naïveté pleine de persuasion et de grâce. »

Pléonasme : Un homme transparent — une femme opaque.

Beauté : (En Normandie) Vivre en beauté = Vivre dans sa belle-famille.

Niaiserie : Exemple romantique :

Châteaubriand écrit à Ampère partant pour la Grèce : « Vous n'aurez retrouvé ni une feuille des oliviers, ni un grain des raisins que j'ai vus dans l'Attique. Je regrette jusqu'à l'herbe de mon temps. Je n'ai pas eu la force de faire vivre une bruyère. »

Images : « Il jeta les yeux autour de lui pour raccrocher à quelque chose la conversation tombée et qui semblait s'être brisée en tombant. »

. . . .

« Monte-Cristo, le sourire sur les lèvres, poussa au fond du cœur un rugissement qui eût fait fuir Villefort, si Villefort eût pu l'entendre. »

. . . .

« Les veines de ses tempes se gonflèrent d'esprits bouillants qui allèrent soulever la voûte trop étroite de son crâne et noyèrent son cerveau dans un déluge de feu. »

(Cela n'empêche pas *Monte-Cristo* d'être un chef-d'œuvre. Les images ne sont rien à côté du mouvement.)

Ruse : Les Chinois habillent le plus longtemps possible les petits garçons en filles (sexe sans valeur à cette longitude) pour abuser les démons et leur ôter l'envie de les posséder.

Judo : Littéralement : méthode douce — par opposition à Kendo (méthode dure). Celui qui pratique le judo, dit un Traité, doit donner l'impression qu'il a le dessous, alors qu'en réalité il domine la situation ; il ne cherche pas à remporter la victoire ; mais seulement à mettre l'adversaire dans une position de déséquilibre. Le vainqueur est celui qui n'a pas été défait.

Avenir : « Celui qui parle de l'avenir est un coquin, c'est l'actuel qui compte. Invoquer sa postérité, c'est faire un discours aux asticots. » (Céline, *Voyage*).

Secret : « Un Romain venait de répudier sa femme. Ses amis lui dirent : « Votre femme n'est-elle pas sage, n'est-elle pas belle,

ne vous a-t-elle pas donné de beaux enfants? » Pour toute réponse, il leur montra son soulier : « Ce soulier n'est-il pas beau, n'est-il pas neuf, n'est-il pas bien fait? Cependant aucun de vous ne sait où il me blesse. » (Plutarque, *Vie de Paul-Émile*).

Épitaphe : « Archimède pria ses parents et ses amis de mettre sur son tombeau, pour toute épitaphe, un cylindre circonscrit à une sphère et de marquer au bas le rapport qu'ont entre eux ces deux solides, le contenant et le contenu. » (Plutarque, *Vie de Marcellus*).

A peu près : Elle entra dans la pharmacie et prononça ces paroles délibérées : Donnez-moi de l'élixir frigorifique et du coton hydraulique, que vous envelopperez dans du papier dur et régicide. J'ai attrapé froid dans une maison qui tombe en desiderata. C'est au ventre que j'ai mon point culminant et je n'ai même pas touché l'indemnité des temps et périls. C'est la faute de l'insécurité sociale qui promet monstres et merveilles ; je vais me soigner à mes frais car je ne veux plus lâcher la croix pour Londres.

Euphémisme : Esthétique de la politesse :

« Depuis Solon les Athéniens adoucissent la dureté de certaines choses en les couvrant et diminuant par doux et gracieux noms, comme quand ils appellent : les putains, les amies ; les tailles, contributions ; les garnisons des villes, les gardes ; la prison, la maison. »

Nécessaire : Les traductions de Luc (10,42) portent presque toutes :

« Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et t'agites pour beaucoup de choses. Or, une seule chose est nécessaire... »

Le texte grec dit :

« Peu de choses sont nécessaires et même une seule l'est. »

L'affirmation a beau être la même, elle est moins catégorique, elle donne une latitude qui ne doit pas être enlevée.

Forcé : « Quand serai-je assez riche pour n'avoir plus de rapports forcés avec aucun homme? » écrivait Stendhal *(Mémoires d'un touriste)*.

Mieux : Saint Thomas conseille de ne pas garder de mesure dans ce qu'on recherche comme une fin (la croyance, l'amour, la justice, etc.) mais de chercher la mesure dans les moyens qui nous y conduisent. C'est là que le mieux est l'ennemi du bien. (*In Epist. ad Romanos*, XII, 12).

Affranchi : Gagne-t-on à être affranchi? Peut-on, par exemple, être affranchi dans le domaine le plus spirituel? Voici un avis :

« C'est une pure folie de chercher, comme tant de pauvres âmes le font de nos jours, l'expérience mystique en dehors de la foi, d'imaginer une expérience mystique affranchie de la foi théologale. » (Maritain).

Tergiverser : Délectation morose qui vient de ce que l'absolu prend la place du relatif et que chaque décision concernant une vétille est mise sur le plan de l'éternel.

Popularité : Thémistocle était agréable au commun peuple parce qu'il saluait chaque citoyen par son propre nom, sans que personne lui aidât à les nommer.

Impopularité : L'ostracisme n'était point une punition mais « comme un contentement et une allégeance de l'envie de la commune, laquelle prenait plaisir à rabattre et rabaisser ceux qui lui semblaient trop excéder en grandeur, et éventait par ce moyen le venin de sa malveillance par cette diminution d'honneur. » (Plutarque).

Décision : Je crois toujours qu'en la retardant je pourrai n'en pas prendre, ou plutôt que les événements la prendront pour moi. Mais presque toujours je ne fais que prolonger mon supplice.

Conversation : Il faut la *soutenir.* Saint Jean de la Croix, tout entier en conversation avec Dieu, se donnait des coups de poing sur le mur afin de ne pas perdre le fil de la conversation avec les hommes.

« Dites-moi où nous en sommes » demandait-il à Maria de la Encarnacion, prieure des carmélites... (d'après le P. Bruno).

Lentement : « M. Corot étonne lentement... il enchante peu à peu. » (Baudelaire).

Effacer : En dessinant les contours des objets, le Taoïste semble les effacer. Mieux que cela : « La chose représentée et celui qui la représente entrent ensemble dans l'oubli. » *(Traité de Chang Yen Yuan).*

Énergie : Pourquoi a-t-on pu dire et continuer de dire avec Rimbaud : « Christ, ô Christ, éternel voleur des énergies »? alors que les chrétiens les plus éminents pensent avec saint Jean de la Croix qu'il faut « rechercher toujours non le plus facile mais le plus difficile »; avec sainte Thérèse d'Avila que « nous ne devons pas marcher les yeux fixés aux murs », etc.?

Incrimine-t-on la *direction* imprimée à l'énergie? Sans doute. Et aussi la *faiblesse* de cette énergie chez la plupart des hommes.

Nu : « J'appelle « la foi nue » une foi qui demeure dans son obscurité et sans soutien. » (Bossuet).

Entre la croyance établie et l'incroyance c'est la position dramatique de Montaigne et de ceux qui lui ressemblent.

Milieu : Faut-il poursuivre les actes jusqu'à leur achèvement, comme le voudrait Jean Genêt? Est-il vrai que « quel que soit leur point de départ la fin sera belle »? Ou, avec Plutarque, croire que les Muses ont ceci de bon qu'elles adoucissent le naturel dur et farouche des hommes « en permettant que la raison y produise la médiocrité, toujours si précieuse, et qu'elle en bannisse tout ce qui est outré et excessif »? Autrement dit : Être dans le milieu ou du milieu.

JEAN GRENIER.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1951. 92523.